

Julien Valnet

3 bd Gustave Desplaces
13003 Marseille
06 76 09 28 87 - juvalnet@gmail.com

LIZE K.

(titre provisoire)

Roman - 81466 mots

PREMIÈRE PARTIE

ANH

.1.

Dimanche 25 août

Avant l'aube, Lize fit ses adieux à Arno, le chef de la caravane avec laquelle elle avait cheminé durant plusieurs semaines. Voyager de la sorte offrait la sécurité du nombre. Elle parvint au sommet d'un mont, d'où elle dominait Besançon. Dans la brume du matin, elle distingua l'imposante citadelle où s'étaient fortifiés les habitants, et la ville basse laissée à son sort. Au-delà de la rivière, s'étendait un vaste nomansland, réservoir infini de matériaux de récupération. Déjà, la longue cohorte de dromadaires se perdait dans le lointain.

Lize marcha deux jours en direction des hauts plateaux du Jura. Avant Besançon, elle avait rencontré des savanes faites de grands arbres épars, parsemées çà et là de forêts d'eucalyptus nouveaux. Plus elle montait, plus l'humidité se mêlait à la chaleur et plus la végétation changeait. Elle suait à grosses gouttes.

Elle pénétra dans une jungle épaisse. Au-delà, se trouvait la Cité Libre de Pontarlier et son marché florissant, où elle pourrait vendre les plantes médicinales qu'elle transportait. C'était la première fois que Lize s'aventurait dans ces contrées à moitié sauvages. De temps à autre, surgissaient de vastes espaces où la végétation était malade. Arbres rachitiques et moisissés, échoués au sol, plantes mourantes, terre noire malodorante, offrandes maudites d'un monde à jamais éteint.

Arno lui avait dit :

- Suis les balisages rouges peints sur les arbres et tu arriveras à Pontarlier en cinq jours.

Les traces colorées la menèrent dans la forêt profonde. Lize, fille des Terres de l'Ouest, n'était pas là dans son élément. Peuplée de bruissements, de cris, de piailllements inconnus, la forêt revêtait un aspect étrange. Dans la nuit sans Lune, le bruit des bêtes alentour la préoccupa. Le premier soir, Lize se terra dans son hamac. Elle ne dormit pas.

Durant deux jours, elle ne rencontra pas âme qui vive. À mesure qu'elle progressait, la végétation se fit de plus en plus dense, les balises intermittentes. Le sentier disparut sous un enchevêtrement de lianes, de plantes basses, d'arbres échoués sur le côté. Elle brava des feuillages impénétrables, traversa des ruisseaux où l'eau lui arrivait à mi-cuisse, avant de se rendre à l'évidence. Les traces rouges avaient disparu. Le chemin s'était dissous dans les sous-bois. Elle était bel et bien perdue, livrée à la Nature. À juste titre, elle s'inquiéta.

Cette forêt finirait-elle par prendre fin ? Croiserait-elle un chemin, une indication, une habitation ? Il lui restait des provisions pour plusieurs jours et la jungle recelait de quoi la nourrir si les réserves venaient à manquer. Elle avait aperçu de grands tatous, et une harde de

cochons forestiers, qui constitueraient une viande tout-à-fait valable si elle parvenait à les atteindre d'une flèche. Les innombrables ruisseaux pourvoiraient à ses besoins en eau. Mais on l'avait mise en garde : si elle perdait les traces elle finirait par tourner en rond jusqu'à épuisement. La jungle restait un milieu particulièrement hostile et Lize en était pleinement consciente.

La marche, rendue difficile par l'épaisseur de la végétation, lui imposa de se frayer un chemin à la machette. Elle s'arrêta au pied d'un arbre immense plein d'une énergie protectrice. À sa cime, de petits singes noirs à longue queue sautaient de branche en branche, tandis que des oiseaux multicolores devisaient en une multitude de piaillements.

Au crépuscule, des nuées de moustiques s'abattirent sur elle. Ils disparurent progressivement avec la pénombre. Au milieu de la nuit, un violent orage éclata. La forêt se tut. Il plut sans discontinuer jusqu'aux premières lueurs du matin. Une pluie chaude qui transperça Lize jusqu'aux os. Lorsqu'au matin le Soleil réapparut, toute la forêt transpirait de vapeur d'eau s'élevant vers le ciel.

Peu avant que le Soleil ne fût à son zénith, elle parvint au sommet d'une colline où elle fit halte. La forêt laissait place à une clairière faite d'herbes rases, jaunes et viciées. Elle posa son sac-à-dos sur un roc. Sa chemise en lin était trempée de sueur. Elle la déboutonna et la mit à sécher.

La clairière butait sur les gorges d'une ancienne rivière asséchée. Des bouts de métaux rouillés, témoignages de jours anciens à jamais disparus, affleuraient çà et là du sol. Aussi loin que pouvait porter son regard, elle ne distinguait que la jungle. Seul au-dessus d'une butte dégagée, un carré sombre évoquait la possibilité d'une habitation. L'endroit se trouvait à une bonne demi-journée de marche.

Lize défit son chignon, libérant une immense crinière noire et frisée. Sa peau caramel était tannée par le Soleil.

Elle se désaltéra à même la gourde, puis elle tira de son sac un bloc de viande séchée, un quignon de pain dur et une papaye cueillie la veille, en bordure d'une clairière. Une fois rassasiée, elle enfila sa chemise, rattacha ses cheveux, et s'approcha du précipice. Il lui faudrait sans doute contourner cette vallée étroite.

C'est alors que la terre détremnée se décrocha sous ses pas.

Lorsqu'elle reprit connaissance, Lize gisait au fond de gorges escarpées. Les ombres mouvantes des arbres accrochés à la falaise étaient celles d'une fin d'après-midi. Elle était restée inconsciente plusieurs heures.

Elle se trouvait coincée dans un amas d'immondices fait de métaux rouillés, de plaques de tôle, des résidus de machines complexes, de bouts de plastik. Avec tout autour le vivant, la terre, l'humus, qui avaient partiellement recouvert les scories du Monde d'Avant.

Une intense douleur l'étreignait. Sa jambe droite était brisée. Une profonde entaille sanguinolente courait le long de sa cuisse gauche. Elle recouvra la mémoire. Elle avait glissé. Elle avait chuté d'une bonne dizaine de mètres, s'était écorchée sur une tige métallique rouillée, puis

avait rebondi sur les branches d'un arbre qui avait poussé dans une entaille de la paroi. Elles l'avaient ralentie. Sans ça, elle serait probablement morte à l'heure qu'il est.

Elle était en vie, mais elle n'en était pas moins dans une situation critique.

Elle se traîna tant bien que mal contre un arbre. Le contact de l'écorce l'apaisa. Elle analysa sa situation. Elle était seule, gravement blessée et presque incapable de se mouvoir, dans une contrée reculée, au fond d'un précipice où nul ne viendrait par hasard. De surcroît - et c'était là le plus préoccupant - sa lésion risquait de s'infecter rapidement.

Elle remarqua sa gourde, échouée à quelques mètres d'elle. Elle se hissa jusqu'à elle, se désaltéra, puis retourna contre l'arbre.

Cinq feuilles d'arbre à thé, trois graines de pavot, quelques gouttes d'huile de palme¹ suffiraient à élaborer un onguent à la fois désinfectant et anesthésiant. Mais ses plantes, ses remèdes, étaient restés là-haut, dans son sac.

Qu'aurait fait Manman Rose ? Elle aurait cherché un antiseptique naturel dans les plantes autour d'elle. Mais Lize ne reconnut aucun végétal qui possédait de telles vertus. Alors Rose aurait crié, et Papa Missak serait tout simplement venu la sauver. Mais les deux vieux étaient bien loin désormais. Elle était seule et ne pouvait compter que sur ses faibles forces.

Elle observa l'espace qui l'entourait. En amont le vallon venait cogner contre une falaise. Aucun espoir de ce côté-là. Pas plus que sur les flancs, où l'ascension était vouée à buter sur un autre éperon infranchissable. Restait la descente vers l'aval. Avec un peu de chance, bientôt le défilé s'ouvrirait. Viendrait la possibilité de remonter en pente douce jusqu'à son sac, son seul salut.

Lize prit une longue inspiration, but une gorgée et passa le cordon de sa gourde en bandoulière. Elle se glissa entre les récifs de métal, s'accrochant à des tubes affleurants telles des racines. Effort considérable. Douleur monstrueuse. Parcourir deux cents mètres lui prit plus d'une heure. Elle se trouva face à un autre précipice qui finissait dans un bassin en contrebas. Elle envisagea la possibilité de s'y jeter. Si le trou d'eau était suffisamment profond, elle pourrait s'en sortir sans trop de dommages. Ce qu'elle avait dans un premier temps pris pour des troncs d'arbres s'anima. Des alligators s'égayèrent dans l'eau boueuse, provoquant l'envol d'un toucan noir et blanc, au grand bec orange vif. Son raid vers l'aval prenait fin. Il n'existait aucune échappatoire. Lize était condamnée à attendre là.

Tout ce à quoi elle aspirait était le repos. Elle se blottit entre les racines d'un grand acajou solitaire. Une douleur constante émanait de sa cuisse ensanglantée. Elle avait très soif. Elle se refusa à boire. La gourde était déjà à demi-vidée et elle ne savait pas combien de temps passerait avant qu'elle ne retrouve une source d'eau. Il faudrait se rationner.

Lize savait à quel point sa situation était mauvaise. Hagarde, exténuée, fiévreuse, elle s'endormit d'un sommeil sans rêves. Elle se réveilla au milieu de la nuit. La Lune était pleine. Était-ce là un signe d'espoir ?

¹ Les éléments liés à la flore et à la pharmacopée ont été vérifiés par Marc Alexandre Tareau, ethnobotaniste, association Mélisse (Guyane)

Jeudi 29 août

Dès les premières lueurs, Lize sut que la journée serait particulièrement chaude. Elle lutta pour retarder le plus possible le moment où elle porterait sa gourde à sa bouche. La faim commençait à sévèrement la tirailler. Elle arracha quelques racines, amères et peu nourrissantes, qu'elle mastiqua, et qui accrurent sa soif. Elle s'accorda une rasade parcimonieuse.

Elle resta la journée entière contre l'acajou au feuillage protecteur. Le temps passa comme dans un songe. Elle se revit enfant, avec Manman Rose, quand elles partaient collecter des plantes dans la Nature. Rose lui avait enseigné les vertus de chacune d'entre-elles. Lize avait absorbé son savoir sans même s'en rendre compte, bien que souvent elle n'écoutât que d'une oreille distraite. Rose faisait mine de s'offusquer de son manque d'entrain. Alors Papa Missak surgissait, rugissait, lui disait qu'elle avait la tête plus dure que le bois, puis il la prenait sur ses épaules. Elle riait aux éclats. C'étaient des jours heureux. Elle avait été une enfant heureuse. Malgré tout. Malgré les secrets, les non-dits.

Lize but un quart de l'eau qu'il lui restait. L'acajou lui transmit son énergie apaisante. La nuit commença à tomber. Elle s'assoupit.

Dans les limbes, elle reconnut, là, juste à côté d'elle, l'arbre à thé. Elle n'avait qu'à tendre les bras pour cueillir une poignée de feuilles. Elle trouva un pilon. Elle réduisit les feuilles. Elle gratta sur le sol une petite quantité d'argile, qu'elle mouilla avec un peu d'eau de sa gourde. Elle mélangea l'argile et les feuilles pilées. Elle appliqua sur sa blessure la pâte qu'elle avait fabriquée. La douleur s'atténa. En haut de la falaise, un cavalier noir, menaçant, apparut dans le clair de Lune. Lize se réveilla en sursaut. La nuit était noire, le ciel couvert, les étoiles absentes. Elle souffrait le martyre. L'onguent providentiel, le cavalier terrifiant n'avaient été que le produit de ses rêves anxieux.

Dans le lointain le ciel s'embrasa d'éclairs. Elle se souvint de la petite lampe à dynamo qu'elle avait perdue la semaine d'avant. Papa Missak lui avait offert pour ses douze ans. L'âge où elle avait commencé à poser des questions.

Elle sombra. Elle rêva de sa chute, de manière inversée : elle remontait en dehors de ces gorges en bondissant jusqu'au point où la terre avait lâché sous son poids.

Elle se réveilla à nouveau. La douleur n'avait pas faibli. La plaie commençait à s'infecter.

Lize ne trouva plus le sommeil. Elle pensa longuement aux deux vieux qui l'avaient élevée. De sa plus tendre enfance jusqu'à sa dix-huitième année, elle les avait suivis dans leur vie de marchands nomades, allant de villages fortifiés en campements, de principautés en Cités Libres, dormant sur les chemins, montant la tente pour une nuit ou la yourte pour quelques semaines. Ils commerçaient avec des hommes et des femmes aux croyances, aux modes de vie et aux

origines diverses, même si tous avaient conservé l'usage de la langue des anciens, qui peuplaient cette terre que l'on nommait jadis la Fronce.

Le territoire que Lize arpentait enfant allait, au Sud, de la Loire supérieure à son embouchure à l'Ouest, jusqu'au Cratère Parisii au Nord et aux forêts succulentes du Mort-Vent à l'Est.

C'était un monde morcelé, violent, injuste, entrecoupé d'espaces pollués et interdits, où la plupart luttait pour leur survie, où bien souvent les hommes étaient plus dangereux que les bêtes féroces.

Papa Missak faisait commerce de livres du Monde d'Avant la Grande Extinction. C'était un taiseux. Du genre à économiser ses mots. Était-ce pour cela qu'il s'était tu ? Pourtant, il n'était pas si avare de paroles lorsqu'il venait à conter les légendes des mondes disparus. Rien n'était plus précieux à ses yeux que le savoir contenu dans les ouvrages anciens – objets rares mais dénués d'utilité – qu'il vendait à vil prix aux rares intéressés. Missak était un érudit. Il enseigna ses savoirs à Lize. Grâce à lui, à dix ans, elle savait compter, lire et écrire. Ce qui la différenciait de la plupart de ses contemporains.

Rose, toute en rondeurs, était d'un naturel plus avenant que Missak. C'était elle qui assurait au foyer sa subsistance. Personne n'en avait rien à faire des lubies d'un vieux fou. Il n'en allait pas de même des remèdes de Manman Rose : elle était une herboriste renommée.

Les deux s'aimaient tendrement. Ils l'avaient élevée comme leur propre fille. Lize avait même longtemps cru qu'ils étaient ses parents. En grandissant, le doute s'était installé. Jusqu'à l'évidence.

Sept années s'étaient écoulées depuis que Manman Rose était partie. Ils avaient monté leur campement sur les rives de la Loire, qui en cette période de l'année était totalement asséchée. Missak avait fait un feu, plus pour éloigner les hyènes que pour la chaleur qu'il offrait. Rose s'était mise tout contre. Elle avait dit qu'elle avait un peu froid. Papa Missak la trouva au matin. D'habitude, elle se levait la première et mettait à bouillir des herbes dans la théière.

Missak et Lize creusèrent une sépulture au pied d'un jeune acacia sec et piquant. Ils gravèrent sur un bloc de bois ces quelques mots : ci-git Rose Karbone, guérisseuse. Missak, ivre de chagrin, qui ne prenait jamais aucune décision sans consulter sa femme, resta longtemps prostré face à la sépulture.

Ils reprirent la route et s'établirent pour un temps à Rambouillet, bled de forestiers fait de cabanes en planches grossières alignées le long d'une rue unique. Rambouillet était la dernière étape avant les bourgs parisiis, qui entouraient ce qui jadis avait été une ville immense et qui n'était plus qu'un vaste cratère, réservoir inépuisable de matériaux pour les biffins qui peuplaient ces marges.

Dans la matinée le ciel se couvrit peu à peu d'épais nuages. Lize avait vu Papa Missak dépérir. Usé par des années d'errance et de vie rude, profondément atteint par le décès de sa femme, il ne mit que quelques mois à la suivre dans l'Autre Monde. Lize prit le corps du vieil homme, le chargea sur Babylone, la mule, et retourna au bord de la Loire, où l'attendait son aimée. Elle creusa une seconde sépulture à côté de la première et grava sur un autre morceau de bois l'inscription suivante : ci-gît Missak Karbone, infatigable voyageur et amoureux éternel.

Rose et Missak partirent avec leurs secrets. Lize eut le sentiment d'être abandonnée une seconde fois. En grandissant, elle comprit qu'ils n'étaient pas ses véritables parents. Ce n'était pas que leur âge qui ne collait pas. Leur peau était blanche. Celle de Lize ne l'était pas. Elle avait réalisé très tôt. Enfant, elle n'en parlait jamais. En parler c'était voir avec acuité et, de là, devenir une victime. Ne rien dire maintenait l'illusion. Ce n'est qu'à l'âge de dix ans qu'elle osa poser des questions. Rose et Missak furent contraints d'avouer l'évidence. Ils l'aimaient comme leur propre fille mais elle n'était pas du même sang qu'eux. Ils l'avaient recueilli, alors qu'elle n'était qu'un bébé. Ils n'en dirent guère plus.

Lize avait grandi dans un non-dit qui était un trou béant. On avait fait comme si. Il n'y avait pas eu de mots. Comme une chape de silence. Lize ne possédait aucune représentation mentale, aucune image, aucun récit qui raconte d'où elle venait, qui elle était. Animée d'un violent sentiment de révolte, il lui arrivait de se représenter ses parents comme les êtres les plus vils qui soient, alcooliques et braillards, préférant se débarrasser d'elle plutôt que de se contraindre à l'élever. D'autres fois, elle s'inventait des histoires fantastiques, où ils étaient des héros bravant l'impossible, voyageant aux confins du monde en quête de richesses éternelles. Elle imaginait qu'un jour ils reviendraient couverts de gloire et qu'à nouveau ils seraient réunis. Elle en avait voulu à Rose et Missak. Sans doute leur en voulait-elle encore. Peut-être la vérité était-elle trop douloureuse à entendre ?

À la mort de Missak, Lize versa toutes les larmes de son corps. À dix-huit ans sa vie prenait un tournant inconnu. Le monde était empli de dangers, d'incertitudes. Elle devrait désormais l'affronter seule.

Elle prit l'âne et se rendit à un village proche, où elle troqua les affaires des deux anciens. En échange de vieux livres qui n'avaient que la valeur du papier, d'une poupée et d'un boulier en plastiks bien conservés, de barres d'aluminium argenté, de pneus de vélo en vrai caoutchouc, elle reçut deux gourdes en peau, des vêtements à sa taille, une paire de chaussures en cuir et des réserves de chou fermenté, de viande séchée, de fruits confits et d'épices. Elle ne conserva pour elle-même que la carte que lui avait donnée Missak, un très vieux traité de phytothérapie et quelques bijoux de pacotille.

Au fond du ravin, Lize était tiraillée par la faim et la soif. Elle se résolut à avaler des vers qu'elle trouva en fouillant le sol autour d'elle. Additionnés aux racines, ils constituaient un bien maigre

repas. L'eau, quant à elle, viendrait bientôt à manquer. Elle espérait la pluie. Le tonnerre gronda à plusieurs reprises en début d'après-midi. Puis le vent chassa les nuages, laissant place à un ciel azur. Sa fracture la faisait de plus en plus souffrir. Sa plaie avait viré du rouge au bleu, et des taches de pus jaunâtres étaient apparues.

Après la mort de Rose et de Missak, Lize poursuivit leur vie de nomade. Elle reprit le commerce de plantes médicinales de Manman Rose, qu'elle ramassait sur les chemins et qu'elle vendait sur les marchés des villes et villages. Son franc sourire inspirait la sympathie. Les clients ne manquaient pas.

Elle ne s'attacha nulle part. Toujours en mouvement, elle s'efforça d'éviter les mauvaises rencontres, baissant la tête, avançant secrète et camouflée, se dissimulant dans les fourrés lorsqu'un danger se présentait.

Solitaire elle avait vécu durant ces sept années, solitaire elle mourrait. Cette idée la terrifiait. C'était ça la fin ? Pour une chute aussi stupide que ça ?

Lize s'évanouit.

Elle ouvrit les yeux dans un sursaut. Savannah était là, qui l'observait. Elle compatissait. Lize voulut parler mais aucun son ne sortit de sa bouche. L'image de Savannah disparut dans les rayons du Soleil descendant.

Lize n'en pouvait plus. Elle empoigna sa gourde et but une gorgée, qu'elle fit tourner longtemps dans sa bouche avant de l'avalier. La nuit vint. La Lune était masquée par d'épais nuages. Elle s'endormit d'un sommeil profond. Le cavalier noir qu'elle avait vu en songe la nuit précédente revint la hanter. Il se détacha des ténèbres tel un sinistre présage. Vision en contre-plongée. Elle était à terre, sans défense. Le cavalier la surplombait de sa haute stature. Elle s'extirpa du rêve en nage. Quelques gouttes mouillèrent son visage. Mais la pluie, la vraie, celle qui aurait pu la désaltérer, avec laquelle elle aurait pu remplir sa gourde, cette pluie-là ne vint pas.

Au matin, elle avisa ses mains. D'ordinaire marron, elles avaient viré au blanc pâle.

Samedi 31 août

L'aurore amena la rosée. Lize lécha des feuilles à portée de main, avant que l'humidité ne s'évapore. Avant midi elle avait bu les dernières gouttes de sa gourde. Sa bouche était sèche, pâteuse. Tout autour de l'entaille purulente, sa cuisse avait gonflé. La tache bleutée avait viré au noir.

Savannah apparut. Flottant au-dessus du sol, elle s'avança en direction de Lize. Lize, en proie à des hallucinations, avait de plus en plus de difficultés à faire la distinction entre ce qui était réel et ce qui relevait des divagations de son esprit. Savannah l'observait. Elle avait l'air sincèrement désolée. Si Lize était restée auprès d'elle, elle n'en serait pas là aujourd'hui.

Aurait-elle dû vendre Babylone ? Elle avait hésité. Il était trop vieux. Il ne pouvait plus porter de charge et la ralentissait. L'acheteur avait promis ne pas le tuer pour la viande, mais quel crédit accorder à tel serment ?

Elle fit ses adieux au vieil âne puis elle se rendit à Rennes, où elle travailla quelques semaines dans une plantation de Guayule, plante dont on extrayait le latex pour la production de caoutchouc. Puis elle remonta vers le Nord. À Saint-Malo, elle s'engagea comme mousse sur un voilier-cargo en partance pour Brighton, sur l'autre rive de la mer.

À Brighton, une fois passées les limites du port, des hauts-fourneaux crachaient des fumées noires et toxiques. Des fabriques de chaux fournissaient la matière première à des cimenteries, des manufactures d'engrais ou de verre. C'était la première fois que Lize voyait une telle industrie. Papa Missak disait qu'elles avaient disparu avec la Grande Extinction. Il affirmait ensuite qu'en certains lieux elles étaient de retour. En la cité laide, grise et triste de Brighton, quelques propriétaires vivaient dans un luxe inouï, et ceux qui s'échinaient au travail n'avaient que le minimum pour survivre.

Lize se souvint des légendes que Missak racontait, et de ce qu'elles enseignaient. À l'en croire, les Hommes du Monde d'Avant, de ce monde qui était parvenu à un degré de technologie et de confort jamais atteint, avaient péché par arrogance. Leur orgueil, leur foi aveugle en leur « science », avaient causé La Grande Extinction. Partout, les Hommes tournèrent le dos à la Nature. Ils décidèrent de s'en extraire. Oublieux des savoirs anciens, ils se placèrent au-delà des autres êtres vivants. Dieux à la place des Dieux, ils décrétèrent que tout ce qui était vivant leur était subordonné. Ils lancèrent l'exploitation méthodique de la Terre. Ils puisèrent dans les sous-sols des huiles grasses qu'ils convertirent en une multitude d'objets inutiles. Ils défrichèrent les forêts, asséchèrent les lacs, appauvrirent les terres, conservèrent les bêtes et les plantes jugées utiles, éradiquèrent les autres. Ils asservirent et détruisirent la Nature, au point de s'anéantir eux-mêmes. Celle-ci se révolta et leur fit payer le prix de leur suffisance. Leur monde s'éteignit dans les flammes des enfers. Cette opinion n'était pas du goût de tout le monde.

Lize adhérait aux théories de Missak. Comme lui, comme Rose, elle plaçait le vivant au centre de toute chose.

Elle se savait partie de la Nature, une partie infime et insignifiante, mais connectée à tous les êtres du monde végétal, animal et minéral. Voir Brighton fut un choc. En ces lieux, les hommes avaient à nouveau basculé dans cet appétit dévorant, dénué de morale, où la Nature n'était qu'une esclave. À la première occasion elle s'embarqua sur un navire, qui la débarqua un matin dans l'immense port de Dunkerque. Là où elle rencontra Savannah.

Savannah était toujours face à elle, et la considérait en silence. Savannah fut prise d'une subite panique et s'enfuit. Le cavalier noir réapparut. Il fondit sur Lize en un galop infernal. Le cheval hennit. L'homme leva son glaive, qui s'abattit. Tout autour n'était que désolation. Feu. Habitations qui brûlent. Fumées noires. Des torrents de sang se répandirent sur Lize.

Vint le matin.

Lize avait quitté le ravin perdu. Dans sa démente, elle se trouvait à Dunkerque, petit port loti au fond d'anciennes infrastructures démesurées. Là, quelques navires, réminiscences du Monde d'Avant, gigantesques structures d'acier aux dimensions impressionnantes, gisaient, à demi coulés, attaqués de toutes parts par la rouille. Savannah s'approcha d'elle. Elle était accompagnée d'un groupe de filles, aux coupes de cheveux extravagantes, crêtes et teintures multicolores. Celles-ci possédaient leur propre canot et vivaient du commerce de l'aluminium qu'elles récupéraient dans les carcasses des bateaux abandonnés.

Le groupe avait établi ses quartiers en périphérie de l'ancien port, dans une succession de friches et de constructions abandonnées, sous une halle dont il ne restait que des armatures en métal. Elles y avaient construit un village de bric et de broc. Chalets, yourtes et tentes s'y côtoyaient sans ordre apparent, autour d'une place centrale où toutes se retrouvaient la nuit venue, sous la lumière pâle d'une ampoule alimentée par une éolienne.

Lize avait tout de suite plu à Savannah. Ses grandes boucles noires, son visage fin, ses yeux rieurs, son teint chocolat au lait et ses longues jambes athlétiques avaient semé le trouble chez cette fille du Nord. La seconde nuit après que Lize fut acceptée dans la communauté, Savannah la fit parler de ses voyages. Elle attrapa sa main et l'emmena à l'écart du groupe. Là, sous la Lune pleine, Savannah l'embrassa à pleine bouche.

Dans les moments de lucidité, la faim et la soif l'obsédaient. Ne voyant pas d'autre solution, Lize urina dans sa gourde. Les trois quarts de la pisse finirent au sol. Elle se lécha les doigts. L'odeur de l'urine était forte, désagréable, son goût immonde. Elle se força à boire jusqu'à la dernière goutte.

La plaie noirâtre était de plus en plus infectée. Le pus s'était étendu. Plusieurs fois elle perdit connaissance. Les hallucinations devinrent de plus en plus fortes, de plus en plus fréquentes. Le ciel, en plein après-midi, vira au rouge. La végétation se confondit en une masse indistincte et mouvante, aux contours angoissants.

Savannah tomba instantanément amoureuse de Lize. Celle-ci ne partagea jamais les mêmes sentiments. Un matin, elle laissa Savannah endormie, l'embrassa sur le front, et s'en alla sans se retourner. Voilà que maintenant elle s'en voulait. Elle ne comprenait pas pourquoi. Lize n'avait accordé qu'une importance très relative à cette histoire. Et une fois partie, elle n'avait plus pensé à cette fille jusqu'à hier.

En fin de journée, Lize vit les choses avec clarté. Elle comprit que sa fin était proche. C'était la somme de toutes les actions de sa vie qui l'avait amenée ici. Elle se vit enfant, grimant sur le dos de Missak et jouant avec ses cheveux ébouriffés. Elle vit Rose lavant puis peignant ses cheveux de jais, frisés à la limite du crépu.

La nuit, le cavalier revint, toujours plus proche, toujours plus noir, toujours plus terrifiant. Le cheval se cambra par-dessus elle. L'homme brandit un glaive. Un long serpent brun orangé, flanqué d'ocelles noirs et marqué de grands anneaux sur le dos, apparut, oscillant sur le sol. Il s'interposa entre Lize et l'ombre terrifiante. Celle-ci retourna dans les ténèbres d'où elle était apparue.

Lundi 2 septembre

À l'aurore du sixième jour, Lize grava son prénom sur l'écorce de l'acajou. Elle ajouta un K, comme Karbone, mais elle n'eut pas la force d'aller plus loin. Elle resta sans bouger le reste du jour, agonisante. Son esprit enténébré ne percevait plus la frontière entre fantasme et réalité. Elle n'avait plus conscience ni du temps ni de l'espace.

Le soir, ses proches vinrent la visiter. Ils se tinrent debout face à elle, baignés d'un halo de lumière. Ils étaient tous là : Papa Missak, Manman Rose, l'âne Babylone, Savannah et sa bande de filles.

Plusieurs minutes passèrent.

Lize cligna des yeux. Le temps qu'elle rouvrit ses paupières ils avaient disparu. Sa bouche était aussi sèche qu'un désert. Elle était seule au monde. Elle allait mourir là.

Un rayon de soleil perça par-dessus les falaises, irradiant Lize de son éclat. Le serpent qu'elle avait vu la veille vint s'enrouler autour d'elle. À la lumière, ses écailles prirent une teinte irisée. Étrangement elle n'avait pas peur. Une tortue géante apparut, flottant dans les airs, juste au-dessus d'elle.

Lize accepta. C'était là la fin de toute chose.

.2.

Vendredi 6 septembre

- Enfin tu ouvres les yeux !

L'enfant était assis sur une chaise face à Lize. Blond, aux yeux bleus, il devait avoir sept ou huit ans. Ses cheveux raides étaient coupés au bol au niveau des oreilles. Il était vêtu d'une tunique vert d'eau qui lui arrivait aux genoux et portait une paire de sandales en cuir. À ses pieds somnolait un grand serpent identique à celui que Lize avait vu dans ses visions malades. Il ne lui inspira aucune crainte.

- Où suis-je ? Demanda-t-elle, l'esprit encore embrumé.

- Tu es chez Anh, répondit l'enfant.

La pièce dans laquelle Lize se trouvait était plongée dans une semi-obscurité. Sa première impression fut celle d'un grand fatras. Tout semblait encombré. Une drôle d'odeur emplissait les lieux.

- Où suis-je ? Insista-t-elle.

- Chez Anh. Pas très loin d'Ornans.

Ornans ? Ce nom lui disait quelque chose. Était-ce ce bled situé au Sud de la route de Pontarlier dont Arno lui avait touché deux mots, le dernier soir, avant que leurs chemins ne se séparent ?

Lize était allongée sur une banquette placée contre un mur en briques. Quelqu'un l'avait vêtue d'une tunique similaire à celle de l'enfant et l'avait recouverte d'une couverture. Elle retira le carré de laine. Sa cuisse gauche était recouverte d'un bandage. Celle fracturée était contrainte dans un châssis en bois. La douleur n'était plus que résiduelle.

- Qu'est-ce que je fais là ? Dit-elle à demi-mot.

- Anh t'a perçue et nous a envoyés, Fran6 et moi, à ta recherche.

- Fran6 ?

- Il vit ici avec Anh et moi. Tu le rencontreras bientôt.

L'enfant souriait. Il lui proposa de l'eau. Lize refusa de boire. Elle se méfiait.

- Où est mon sac ?

- Il est là, regarde, à côté du lit.

L'enfant se leva et porta le sac à Lize. Ses plantes médicinales, ses vêtements, ses maigres économies, ses bijoux, son unique livre : rien n'avait bougé. Elle se détendit. Un peu.

L'enfant était plein de questions :

- Que faisais-tu dans cet endroit isolé ? Avec Fran  on s'est dit que tu avais dû faire une sacrée chute !

Lize confirma du bout des lèvres :

- J'ai glissé.

- Etais-tu en route pour Ornans ? T'es-tu perdue ?

Lize, pour toute réponse, afficha une mine mutique.

Le garçon ne chercha pas plus loin.

- Rendors-toi. Tu as besoin de repos, décréta-t-il.

Sur quoi il se leva, et sortit au-dehors. Le serpent le suivit peu après.

Lize se rendormit.

Lorsqu'elle se réveilla, elle était seule.   en croire l'angle des rayons du Soleil à travers les fenêtres, la fin de journée approchait. Elle se mit sur son séant et observa la pièce dans laquelle elle se trouvait. Au plafond s'élevait une voûte en berceau faite de briques rouges. Au centre de la pièce une table en bois hors d'âge, entourée de quatre chaises en osier. Sur la table des restes de repas, un pain noir sur une planche, un couteau, un fromage moisi, une chandelle qui se consumait lentement. Contre le mur du fond, un vieux poêle sur lequel fumait une marmite. Sur le côté, des étagères emplies de flacons, de fioles, pleines ou à moitié vides, de couleurs douteuses. Des serpents dans des bocaux. Des plantes séchées pendues aux murs. Sur le mur à l'opposé, d'autres étagères emplies de crânes de rongeurs et de petits oiseaux. Derrière la table, une banquette recouverte de coussins poussiéreux. Partout, des toiles d'araignées.

Un colosse et une vieille femme entrèrent.

- V'la qu'l'autre est réveillée, vociféra le géant.

  vue de nez, il avait autour de cinquante ans. De forte stature et d'une taille immense, son nez était aplati sous un front bas, rehaussé par une tignasse hirsute, châtain. Ses deux yeux mauvais la scrutaient comme s'ils tentaient de lire en elle quelque malice. Il lui fut instantanément antipathique.

- T'as pas du bois à couper ? Allez file ! Hors de ma vue ! Ordonna la vieille femme.

Il jeta un regard noir à Lize et s'exécuta. La femme se tourna vers la jeune convalescente :

- Bonjour jeune fille.

- Bonjour madame.

- Cela fait trois jours que nous t'avons recueillie. Tu as dormi tout ce temps.

- C'est vous Anh ?

- Oui. Et ce grand nigaud que tu viens de voir s'appelle Fran . Elle ajouta : comment vont tes jambes ? Ressens-tu de la douleur ?

- Très peu, à vrai dire. C'est vous qui m'avez soignée ?

- J'ai cru que je ne parviendrais pas   te sauver. L'infection était déjà très avancée.

La vieille dame lui adressa un regard malicieux.

- On dirait que ce baume à base d'eucalyptus, de copaiba et d'huile de citronnelle t'a fait le plus grand bien.

Anh paraissait hors d'âge, au-delà de la vieillesse. Toute courbée par le poids des ans, elle se tenait debout à l'aide d'une canne. Elle avait les traits d'une asiatique à la peau très pâle. Ronde, pour ne pas dire grasse, elle était dotée d'une poitrine impressionnante. Anh portait une blouse de bure marron maintes fois rapiécée. Elle plongea une louche dans la marmite sur le poêle, remplit un bol et le tendit à Lize.

- Bois. Ça te fera du bien.

Lize porta le récipient à ses narines.

- Ça sent un peu l'eucalyptus.

- Ce n'est pas faux. Cette potion contient des feuilles de niaouli, dont l'odeur se rapproche de celle de l'eucalyptus. Mais il y a aussi de la gnôle de mangue et du jus de pavot. C'est excellent contre la douleur et ça t'aidera à dormir. Tu as besoin de reprendre des forces.

Anh dégageait une aura bienveillante. Lize jugea qu'elle n'avait aucune raison de ne pas boire l'infusion.

Lundi 9 septembre

Durant les deux jours qui suivirent, Lize dormit la plupart du temps. Le lundi, sa plaie était cicatrisée. Sa jambe droite était toujours contrainte par le châssis en bois. Il serait bientôt temps de le retirer. En ce début d'après-midi, elle se trouvait dans l'antre d'Anh. Elle venait de finir un bouillon de légumes épicé, où flottaient des herbes bienfaisantes, des morceaux de volaille et de la semoule de manioc, qu'Anh appelait couac.

- Tu as l'air en forme, lui dit Noah qui lui aussi terminait son bol de soupe.

Lize acquiesça. Anh rebondit :

- Te sens-tu assez forte pour te lever et faire un tour dehors ?

- Je me sens bien, dit Lize. Mais ma jambe me fait encore trop mal pour que je puisse marcher.

Noah avait la solution. Il sortit de la pièce en courant. Une minute plus tard, il était de retour, portant dans ses bras deux béquilles en bois qu'il tendit à Lize. Elles étaient un peu trop grandes pour elle, mais elles feraient l'affaire. Lize s'appuya sur les béquilles et, d'un mouvement de balancier peu assuré, se dirigea vers l'extérieur, suivie de Noah et Anh.

Ils se trouvaient maintenant dans la cour d'un ancien fort aux murs de briques, qui prenait la forme d'un carré d'une trentaine de mètres de côté sur quatre à cinq mètres de haut. Au centre avait poussé un grand manguier. À gauche était située une bergerie. L'endroit où avait séjourné Lize était au fond. Noah indiqua à Lize la pièce où elle séjournait à présent. Anh dormait dans celle d'à côté, Franó et Noah, en face. Contre un mur, un escalier permettait d'accéder à une plateforme. Face à eux, une porte massive à double-battant donnait sur l'extérieur. Elle ouvrait sur une pente qui descendait vers un vallon.

Anh et Lize s'assirent à une table placée sous le manguier. Noah passa la porte principale du fort et partit jouer à l'extérieur. Lize ne se sentait pas en danger en la présence d'Anh. N'était-ce pas

elle qui l'avait soignée ? Pourtant elle conservait une certaine retenue. Il valait toujours mieux être prudent.

Anh parla la première :

- Comment t'appelles-tu ?

- Mon nom est Lize.

- Lize comment ? Est-ce simplement Lize ?

- Lize Karbone.

- Où est ta famille ? Ils doivent s'inquiéter. Peut-on les prévenir ?

- Je suis seule depuis plusieurs années. Ma seule famille, Missak et Rose Karbone, sont morts de vieillesse il y a sept ans. Ils étaient nomades. J'ai suivi cette voie jusqu'à ce jour.

- Tu m'en vois désolée.

- C'est ainsi. Nul n'est éternel.

- Que faisaient-ils ?

- Papa Missak était marchand d'objets anciens et Manman Rose était guérisseuse. Elle avait le savoir des plantes.

Anh posait les questions. Lize ne livrait rien spontanément.

- T'a-t-elle transmis son savoir ?

- Oui. Au moins en partie.

Anh désigna l'escalier qui menait à la plateforme.

- Crois-tu que tu sois capable de monter cet escalier avec tes béquilles ?

Lize considéra les marches et répondit par l'affirmative.

- Alors viens, je vais te montrer mon jardin.

Lize gravit les marches avec précaution. Le dessus du fort était un espace plat. De là, Lize pouvait voir au-delà des murailles. Le fort était placé en haut d'une petite colline couverte d'herbe. Un sentier descendait jusqu'à un val. Quelques bananiers, trois papayers et deux cocotiers avaient poussé dans la pente. À mi-hauteur, une source donnait naissance à un ruisseau, le long duquel une roue à aubes avait été installée pour l'approvisionnement électrique.

Sur la plateforme se trouvait un vaste potager. Des plantes vivrières étaient plantées en lignes bien droites. Entre le vert des feuilles, le rouge des tomates bien mûres luisaient le jaune des fleurs de courgette, le violacé des aubergines, l'orangé de différentes variétés de courges. Des carottes poussaient entre deux rangées d'ignames, de patates douces et de manioc. De longues tiges de plants de maïs et de zaricots à longues gousses zigzaguaient entre les pointes acérées des feuilles de jeunes ananas. L'ail et l'oignon étaient plantés à l'écart.

Un peu plus loin, il y avait un vaste carré de plantes médicinales et aromatiques. Le basilic y jouxtait le gros-thym, la citronnelle, la brède mafane, le jambu, la menthe, la verveine, la mélisse tropicale, le bois d'Inde et la cive. Des plants de poivre étaient maintenus par des tuteurs. À l'ombre de deux arbustes à coca, d'autres tuteurs soutenaient des pousses de vanille, à côté d'un parterre fleurs de pavot aux pétales soyeux, rouge vif. Les plantes à rhizomes : curcuma, cardamome et gingembre, avaient été plantées côte à côte. Un arbuste touffu, haut d'environ

trois mètres, intrigua Lize. Anh lui montra une feuille et lui confia qu'elle était caractéristique du quinquina.

Lize était joyeuse. Elle se sentait bien lorsqu'elle se trouvait dans un jardin. Anh apprécia cette inclinaison qu'elle découvrait chez Lize. Au milieu de cet extraordinaire éden naquit une complicité entre les deux femmes.

La tête patibulaire de Fran6 dépassa de l'escalier. Lize se renfroigna. Anh perçut sa gêne.

- Que viens-tu nous déranger ? N'as-tu rien d'autre à faire ? Va plutôt voir si les bêtes ne manquent pas d'eau. Allez ! On n'a pas besoin de toi ici, dit-elle d'un ton qui ne souffrait aucune contradiction.

Fran6, les traits fermés, cracha par terre. Il s'éloigna. Anh attendit qu'il ait disparu.

- Il n'est pas si méchant. Pour lui tu es une étrangère et on ne sait pas quel danger tu mènes avec toi. Sais-tu seulement que c'est lui qui t'a amenée ici ?

Lize acquiesça.

- Noah a dit que vous m'aviez perçue. Elle laissa ces mots en suspens, avant d'ajouter : dans mes rêves j'ai vu le serpent qui vit ici.

- C'est un boa arc-en-ciel. Un animal rare, à l'aura magique. Est-ce une coïncidence selon toi ?

- Je ne sais pas.

Anh plissa ses yeux gris.

Un silence s'installa.

Lize, comme pour elle-même, dit :

- Le serpent qui a chassé le cavalier noir...

Anh scruta Lize de son regard perçant.

Anh ajouta que Lize pouvait rester avec eux autant de temps qu'elle le désirerait. Puis elle s'affaira à la cueillette des zaricots. Lize voulut aider mais Anh lui commanda de se reposer.

Elle se laissa choir maladroitement dans l'herbe. Ses pensées vagabondaient, sautant d'une idée à l'autre dans des associations baroques. À un moment donné, elles se fixèrent sur Savannah. Savannah qui était à plusieurs reprises venue la visiter. Lize savait dès le début de leur relation qu'un jour elle repartirait. Savannah avait eu tort de croire autre chose. Fin de l'histoire. Il n'y avait rien d'autre à dire. Ou peut-être que si ? S'en voulait-elle de l'avoir trahie, blessée ? D'être partie sans même un au revoir ? Elle aurait pu agir autrement. Avec plus de tact. Avec moins d'égoïsme. Avait-elle seulement pensé à ce que Savannah éprouvait ?

Une femme portant un bébé dans les bras fit irruption dans la cour. Anh délaissa ses zaricots, descendit la volée de marches et alla à sa rencontre. L'enfant était malingre et son teint jaune. Il souffrait de fortes diarrhées. Anh les invita à pénétrer dans son repère. Lize se coucha sur le dos et imagina des animaux fantastiques dans les nuages qui défilaient au-dessus d'elle.

Au bout d'une vingtaine de minutes, Anh, la femme et son enfant, reparurent à l'extérieur. La femme souriait. Elle paraissait soulagée. Elle déposa son enfant sur la table, s'agenouilla, prit la main d'Anh dans les siennes et l'embrassa.

Anh lui tendit ensuite un bocal en verre.

- Il y a dans cette poudre un charbon végétal, de l'argile et de l'huile essentielle de basilic. Dilues-en trois cuillers dans de l'eau et donne-en lui trois fois par jour, au matin, au midi et au soir, durant une semaine entière. Si tu suis mes instructions, ton enfant sera guéri.

La femme remercia Anh une fois de plus et s'en alla par le sentier qui serpentait jusqu'à la vallée.

Un peu plus tard, Lize et Anh se trouvèrent toutes deux en train d'écosser les zaricots dans la pièce où Lize s'était réveillée quelques jours auparavant. Pour la première fois, Lize s'exprima sans qu'elle ne fût invitée à le faire :

- Êtes-vous une guérisseuse ?

- Les villageois disent de moi que je suis une chamane.

- Êtes-vous une chamane ?

Anh fit un geste qui engloba toute la pièce.

- N'est-ce pas là l'ancre d'une chamane ?

- Je ne sais pas. Sais-je seulement ce qu'est une chamane ?

- Connaître sa propre ignorance est la première marche vers la sagesse, fut l'unique réponse d'Anh.

.3.

Samedi 14 septembre

Durant la semaine qui suivit, plusieurs villageois nécessitant des soins se présentèrent au fort. Il existait alentour plusieurs communautés de cultivateurs, pour qui Anh exerçait la fonction de guérisseuse et de chamane. Ces gens lui prêtaient des pouvoirs mystiques. Ils payaient avec ce qu'ils avaient. De la nourriture, des poules, de l'alcool, des ampoules, des bougies, ou autre chose. Ce matin-là, Anh avait été appelée dans une ferme avoisinante pour un accouchement. Un homme entre deux âges, répondant au nom d'Haakim, se présenta au fort. Il était affligé d'une forte toux et peinait à reprendre son souffle. Lize devait-elle suppléer Anh en son absence ? La vieille chamane n'en prendrait-elle pas ombrage ? Elle savait exactement quoi faire. Anh comprendrait. Elle invita l'homme à s'asseoir à la table sous le manguier.

Elle alla dans sa chambre. Elle sortit de son sac son traité de phytothérapie et vérifia que l'onguent auquel elle songeait était le bon. Ceci fait, elle tira de ses affaires un sachet contenant des graines de moutarde. Elle se rendit ensuite dans l'ancre d'Anh, où elle finit par mettre la main sur un bocal de graisse d'oie. Elle pila les graines de moutarde jusqu'à obtenir une poudre, qu'elle associa à la matière grasse. Puis elle se servit de cet emplâtre pour masser vigoureusement le torse d'Haakim. L'effet fut instantané. Après quelques minutes, le souffrant commençait déjà à se sentir mieux. Lize lui remit un plein bocal du remède.

Il revint quelques jours plus tard, pleinement guéri, portant avec lui une corbeille de fruits frais pour rétribution.

Anh fut de retour au milieu de l'après-midi. L'accouchement s'était déroulé sans complications ; la fermière avait donné naissance à une jolie petite fille qu'elle avait prénommé Lena. Lize fit part à Anh de son initiative. Elle brandit son traité de phytothérapie et lui montra le chapitre consacré aux infections pulmonaires. Anh ne savait pas lire. Elle se contenta de jeter un oeil.

- Graines de moutarde et graisse d'oie, dis-tu ? Voilà une combinaison intéressante. Tu as agi avec bon sens, je te félicite.

Lize était contente. Anh désigna un bocal en verre vide.

- Mes réserves de moutarde sont à sec. Je me demande où tu as bien pu trouver ces graines.

- J'ai toujours une petite réserve médicinale dans mon sac, répondit Lize en tendant à Anh le petit sachet plein de graines, dont elle lui fit don.

Anh considéra Lize. À n'en pas douter, cette Manman Rose s'était montrée une excellente pédagogue.

Mardi 1^{er} octobre

En ce premier jour d'octobre, Anh fit retirer par Fran6 l'assemblage qui entravait la jambe de Lize. Fran6 n'y mit ni entrain ni animosité. Lize adopta une attitude comparable. Elle pouvait désormais se déplacer à l'aide d'une canne. L'infection à la cuisse gauche n'était plus qu'un souvenir. Elle en conserverait une cicatrice, comme une mise en garde pour l'avenir.

Fran6 passait le plus clair de son temps dans une salle où il avait installé un alambic. Il y distillait des végétaux ou des fruits, qu'il transformait, à la demande d'Anh, en huiles essentielles ou, de sa propre initiative, en alcools. Lize ne s'approchait jamais. Noah, lui, était tout le temps dans les pattes de Fran6.

Lize se sentait redevable. Elle contribua aux tâches quotidiennes du mieux qu'elle put. Après le petit déjeuner, elle aida Anh à arracher des rhizomes de curcuma.

- Rose disait que le curcuma rapé, une fois macéré, est un excellent remède contre les nausées.

- Ta mère avait raison. Mais il est aussi efficace contre les affections du foie. Le savais-tu ?

Lize l'ignorait. Elle mémorisa l'information.

Elle hésita puis finit par dire :

- Vous savez, Rose n'était pas ma vraie mère.

Anh parut étonnée.

- Pourtant je t'ai entendu l'appeler Manman.

Lize expliqua comment on ne lui avait rien dit. C'est durant l'enfance qu'elle avait compris. Elle n'avait pas la même couleur de peau, pas les mêmes cheveux. Elle avait pourtant continué à les appeler Papa et Manman. Ils l'avaient élevée et ils étaient sa seule famille, même si elle n'était qu'un substitut. En grandissant Lize mit un couvercle sur tout ça. Elle tira un rideau noir sur ses origines et se réfugia dans une amnésie protectrice.

- Sais-tu qui sont tes véritables parents ? Lui demanda Anh.

- Ni Rose ni Missak ne m'ont dit grand-chose. Il a fallu que je pose des questions. Quelque part ils m'ont retiré ma propre histoire. Je leur en ai voulu pour ça. À force d'insister Rose a fini par me lâcher que ma mère était décédée. Elles s'étaient rencontrées. J'étais avec elle. Elle s'appelait Lucia et elle avait dit que sa petite fille s'appelait Lize.

- Et c'est tout ?

- Presque. Elle serait morte au camp d'Antoune, pas très loin de la source de la Loire. C'est là où Rose et Missak ont trouvé mon berceau.

- Et ton père ?

- Ils n'en savaient rien.

Anh poussait Lize à la confiance.

- Rien non plus sur les circonstances de la mort de ta mère ?

- Non. Missak disait qu'il n'y avait rien à raconter. Mais je suis sûre qu'ils savaient quelque chose.

- Tu n'as jamais eu envie de retrouver ce camp ?

- J'ai souvent eu le sentiment de ne pas avoir de passé, que ma vie était construite sur des fondations instables. Alors oui, après la mort de Rose et de Missak j'ai cherché son emplacement. Un plateau au-dessus d'un éperon rocheux qui surplombe la Loire. Il n'y avait plus rien. La végétation avait tout recouvert. Je suis repartie assez vite.

Lize en avait déjà dit plus que ce qu'elle ne souhaitait.

En bas dans la cour, Noah et Fran6 jouaient au foot avec un ballon fait de polygones en cuir que le géant avait découpés et cousus entre eux, par-dessus un boyau de mouton gonflé d'air. Le ballon n'était pas tout-à-fait sphérique, mais ça allait. Fran6 s'était placé au milieu de la porte à double battant. Noah tirait dans le ballon. Fran6 s'appliquait à rater ses arrêts. À chaque but marqué, Noah levait les bras au ciel et s'élançait vers le géant dans une danse victorieuse. Ils riaient aux éclats.

Lize entrevit un prétexte pour porter la discussion ailleurs.

- Fran6 prend bien soin de Noah. C'est touchant. Quand je les observe, je le vois différemment. Est-ce qu'il est le père de Noah ?

Anh frappa sa paume sur sa cuisse.

- Fran6 le père de Noah ? Mais quelle idée ! S'esclaffa-t-elle. Non. Fran6 est arrivé ici il y a plus de vingt ans. Il était malade et comme toi il était à deux doigts de passer de vie à trépas. Je l'ai soigné et depuis il vit avec moi. Noah, c'est une autre histoire. Ses parents sont venus un jour de je ne sais où. Ils me l'ont confié pour quelques heures. Je ne les ai jamais revus. C'étaient de mauvaises gens. Noah est mieux avec Fran6 et moi.

Elle marqua un temps.

- Mais je te l'accorde, Fran6 s'occupe de Noah comme de son fils et Noah voit en Fran6 un père de substitution.

- De mauvaise gens. J'ai souvent pensé ça de mes parents, se dit Lize, qui garda cette réflexion pour elle.

D'en bas les rires fusaient. Lize observa la scène avec tendresse.

Le soir vint vite. Fran6 et Noah furent les premiers couchés. Anh versa dans un boc un mélange d'ail, de gros-thym, de citronnelle et de verveine infusé dans de l'eau chaude. Il y avait cette chose qui travaillait Lize :

- Au moment où j'ai cru mourir, mes proches me sont apparus. Ils me regardaient. Un boa, le même celui qui se trouve ici, est aussi venu me rendre visite, confia-t-elle.

- L'autre après-midi tu as dit : le serpent qui a chassé le cavalier noir.

- C'est vrai. Un cavalier noir, une image effroyable, oppressante, est venu plusieurs fois. Quelle était la signification de cette vision ? Je me suis beaucoup posé la question. Je n'ai pas trouvé de réponse.

- Je ne saurais te dire qui est ce cavalier et ce qu'il signifie. Il est un symbole dont toi seule a la clé. Anh prit la paume de Lize entre ses mains et l'étudia. Sans relever la tête elle lui dit :

- Je perçois un voile en toi. Tu traverses la vie comme un radeau instable. En toi brûle la flamme sauvage de la liberté. Je sens un vide. Tu te caches à toi-même. Tu as érigé des murs. Tu ignores

qui tu es. La clé est en toi. Elle est ancrée quelque part dans ton esprit. Mais quelque chose t'empêche de le voir. La vérité passe par mille chemins. L'être humain est aveuglé par les écrans de fumée établis par sa propre conscience. Il recouvre de brumes ce que l'esprit ne veut pas regarder en face.

Elle ajouta ensuite :

- Quand Fran6 t'a amenée ici, tu étais fiévreuse. Tu délirais. Dans ta démente tu n'arrêtais pas d'appeler une tortue volante.

- Il est vrai que j'ai vu une grande tortue qui flottait au-dessus de moi.

Anh regarda Lize fixement.

- Je me demande si... Cherches-tu la vérité jeune Lize ?

Lize ne dit rien.

- Il est des chemins qui permettent d'entrevoir d'autres perceptions. Mais ils ne sont pas sans danger. Ce sont des voies dont on ne revient jamais indemne, si toutefois on en revient. Je pourrais t'initier... Le rituel comporte des risques... Mais je pressens en toi la force nécessaire.

Lize entrevoyait plus ou moins les contours de ce que Anh était en train de suggérer.

- On verra, dit-elle.

Par la suite, Anh n'aborda plus ce sujet.

Mercredi 16 octobre

Anh et Lize travaillaient au jardin.

Lors de son agonie au fond des gorges, Lize avait vu toute sa vie dérouler sous ses yeux. Des questions qu'elle croyait avoir mises sous clé, mais qui en vérité la rongeaient de l'intérieur, étaient subitement remontées à la surface. Il ne suffit pas d'enterrer ses démons pour qu'ils cessent de venir vous hanter. Avait-elle eu un sentiment d'inachevé ? Celui d'une quête à poursuivre ? La chance qui lui avait été donnée d'être en vie ne la conviait-elle pas à déterrer ce que son esprit avait profondément enfoui ? Il lui revenait fréquemment en tête les animaux qui lui étaient apparus dans sa folie. Le boa et la tortue étaient-ils porteurs de symboles, d'enseignements ? Quels pouvaient-ils bien être ? La chamane pourrait-elle apporter des réponses ? Lize pouvait bien additionner toutes les raisons objectives, celles pour, celles contre, en son for intérieur elle désirait vivre cette expérience. Un sentiment diffus, inexprimable, une sorte d'intuition, la poussaient à s'y confronter.

Elle brisa le silence :

- Ces voies de traverse dont vous m'avez parlé...

- J'attendais que tu m'en reparles.

- J'aimerais les emprunter.

- Es-tu sûre de toi ?

- Je crois oui.

Anh donna pour consigne de ne rien manger et de se contenter d'eau jusqu'à la nuit du lendemain. D'ici là, elle l'invitait à aller marcher seule dans la jungle. Le soir du lendemain, elles se retrouveraient à l'orée de la forêt.

Jeudi 17 octobre

Dans la clairière au crépuscule, Fran6 disposa un grand tapis en laine et une natte en jonc. Il plaça autour un cercle de torches qu'il alluma. Puis il se retira en silence.

Anh fit boire à Lize une décoction amère, un liquide épais et marron au goût infâme. Elle but la coupe jusqu'à la dernière goutte. La chamane se lança dans un chant répétitif.

D'abord il ne se passa rien. Lize écoutait les incantations de la vieille femme. Elle était sensible à l'harmonie de cette mélodie mais elle ne croyait pas vraiment en son pouvoir magique. Elle s'allongea et ferma les yeux. Le temps passait. Rien ne venait.

Et puis soudain.

Des lumières apparurent en périphérie. Lumières qu'elle suivit des yeux et qui laissaient des traces dans l'air. Les arbres bougèrent. Les formes s'allongèrent, se rétractèrent. Le vert des arbres lui parut plus vif. Un vert bouteille qui vira à l'émeraude. Le Soleil couchant engendra un arc-en-ciel de couleurs. Des kaléidoscopes se formèrent dans l'air. Le son du vent se fit lancinant. Des élancements aigus lui traversèrent le tympan. Sa vision se troubla. Des arcs pourpres, safrans, turquoises parcouraient sa vision au milieu d'un noir épais. Elle prit conscience des torches qui brûlaient. Leur crépitement était une armée de fourmis en mouvement. Elle entendait les vers, les insectes, les serpents et les oiseaux avec une acuité qu'elle n'avait jamais connue. Toute la Nature l'englobait mais elle n'avait pas peur. L'obscurité vint peu à peu. Les flammes s'envolaient dans le ciel. Lize sentit des zones endormies se réveiller. Elle voulut se relever mais elle était incapable de faire le moindre mouvement. Anh l'aida à s'asseoir et lui frappa la tête avec une paille. Trois fois. Lize vomit. Vomit encore. Elle sentait ses entrailles expulser sa peur.

La tortue de mer apparut en arrière-plan. Elle flottait. La chamane reprit ses incantations. Répétitions des mêmes sons. Répétitions terrifiantes. Lize suait. Elle grelotait. Elle tomba sur la natte en position fœtale, inerte. Elle entendait tout. Les images et les sons devinrent équivalents. Puis elle plana, assise sur la carapace de la tortue volante. Elle vit le lit asséché de la Loire. Rose et Missak qui la saluaient au sol avant de disparaître. A leur place, des enfants avec des cerfs-volants carmin qui s'agitaient dans le vent. Les cerfs-volants devinrent formes puis emplirent tout l'espace d'un rouge écarlate. Lumière forte. Rouge-feu qui brûlait. Lize fut alors débordée par des pulsions sexuelles extrêmes. Des corps allongés en des orgies démentes. Savannah s'avança face à elle, nue. Savannah s'allongea à ses côtés. Lize mouillait des torrents dans une jungle incandescente. Ses cuisses s'écartèrent. La clairière la forêt entière les étoiles et le monde

y furent engloutis. Aspirés. Seule subsistait une lumière blanche et les sons déformés des incantations répétitives de la chamane. Silence. Cris. Sanglots. Lize eut très froid. Puis elle étouffa. Elle ne parlait pas mais elle entendait sa voix. Voix qu'elle ne reconnaissait pas. Elle ne vit plus. N'entendit plus. Elle fut projetée dans un univers sans limites. Silence. Silence toujours. Blanc intense. Une ville au loin, adossée à la mer. Puis ce fut le noir total. Une voix. Un chant. Puis encore le silence. Tout s'accéléra. Le passé, le futur et le présent disparurent. Ils furent égaux. Ils s'enchevêtrèrent.

Lize vomit de nouveau.

Une porte s'ouvrit. D'abord lointaine. Puis se rapprochant. Lize la franchit. Sentiment de sérénité. Il faisait doux comme dans un océan de ouate. Tout était lumineux. Tout était clair et simple. Le chant d'une femme. Le chant le plus harmonieux du monde. Une femme au fond apparut. Le visage de la femme était ceint de longues boucles noires. La femme s'approcha. Lize sut. Sa mère lui souriait. Lize se sentit bien. Elle se sentit dans une réelle intimité. Comme elle n'avait jamais ressenti.

Lucia lui parla :

- Nous étions menacés. Il fallait disparaître.

Le claquement d'une lanière de cuir. Sa mère s'évapora, évanescence. Horreur ! Terreur ! Des bruits de chevaux, d'armes à feu. Du sang. Des torrents de sang. Des maisons aux pierres noires et aux toits de chaume qui brûlent. Un trou noir. La mort, imminente. Des chiens aboyants, menaçants. Une ville baignée de Soleil. Un Soleil de plomb. Une ville face à la mer. Un édifice la surplombant, au sommet d'une colline. Trois îles, en face. Lize flottait par-dessus. Le vent l'emporta vers le large. En dessous, la tortue de mer nageait à la surface d'une eau qui était d'huile.

En une seconde tout disparut. Lize était nue baignée dans une lumière blanche. Elle était une vieille femme. Elle était entre deux âges. Elle était une jeune fille. Elle était une adolescente. Elle était une enfant. Elle était un bébé. Elle était un fœtus. L'univers se contractait jusqu'à n'être qu'une tête d'épingle. Et puis plus rien. Le vide.

Lize reprit peu à peu conscience de la réalité. Elle entendit d'abord les chants. *Se Ro Gna Ra Chi Ni Ya*. Tout est lumineux. *Ah Ah A Sek Ne Te Wa*. Les arbres sont bienveillants. *Ta Bab Neh Te Che Oua Ooh Ah Ha Sa Da Ta Ech Tez Net Ni Ho Ho Ban Da*. Chaque chose est à sa place. *Ho Ho Ant Tsan Nwa Ba Gna Ti Wa*.

Elle sentit tout avec une acuité nouvelle.

Vers la fin du voyage, Lize revint petit à petit à la réalité. Les hallucinations diminuèrent. Quand elle redevint capable de distinguer le tapis sur lequel elle était allongée, quand celui-ci lui apparut comme une réalité qui n'allait plus se métamorphoser en tortue de mer ou en monstre, alors là, elle se sentit sauvée. Ce tapis était un tapis, qu'elle pouvait voir, qu'elle pouvait toucher et qui était identique à un autre. Une réalité concrète.

Son voyage avait commencé au crépuscule. Il avait pris fin au matin. Elle avait cheminé dans les tréfonds de sa conscience une nuit entière, qui lui avait paru une minute, à moins que ce ne soit

des années. Elle avait survécu. Elle avait traversé la nuit la plus extrême de sa vie. Maintenant, elle se sentait d'une grande clarté d'esprit. Elle admira en silence la forêt qui l'entourait. Anh cessa ses incantations. Le Soleil luisait et lui chauffait la peau. Elle sentit une fatigue extrême l'envahir.

.4.

Lundi 21 octobre

Dans les jours qui suivirent, l'effet direct de la potion amère s'estompa peu à peu. Était-ce l'effet de la drogue ou tout autre chose, en tout cas, ce fut Lize qui fit le premier pas vers Fran6. Depuis plusieurs jours, il passait le plus clair de son temps auprès de son alambic. Lize était intéressée par le procédé de fabrication des huiles essentielles. Cela impliquait qu'elle apprenne à se servir de cet assemblage de tubes et de cuves qui permettait de changer les plantes et les fruits en essences et en alcools.

Fran6 s'était rangé à l'idée qu'elle ne représentait rien qui ne puisse être maîtrisé par ses gros bras. Et puis, Anh semblait l'apprécier. Il se fiait toujours à son jugement. Surtout, le fait que Lize ait fait le voyage cosmique forçait son respect. Lui qui n'avait jamais osé. Lui qui avait eu peur de se retrouver face à ses démons. Lize avait emprunté ce chemin périlleux et elle en était revenue. Fran6 l'admira pour ça. Son regard sur elle changea. Elle avait de la force, cette petite. Après le repas du midi, Lize proposa son aide. À sa grande surprise, Fran6 accepta.

Fran6 lui expliqua le fonctionnement complexe de l'alambic. Il lui montra comment chauffer l'eau, comment préparer les plantes, comment l'évaporation se faisait, et comment à la fin l'on obtenait une essence pure. La passion qu'il mettait à son ouvrage était contagieuse. Jamais il ne s'était montré aussi disert.

La veille, il avait coupé à la faux un carré de basilic pourpre. Il intima à Lize de couper les tiges en plusieurs morceaux et il alluma un feu dans un foyer en briques sur lequel il avait disposé une grande bassine close, en cuivre, d'où émergeaient trois tuyaux. Les deux premiers servaient au refroidissement, le troisième à l'écoulement du produit de la distillation.

Petit à petit la chaudière arriva à ébullition. Quelques gouttes, puis un mince filet s'écoulèrent du troisième tuyau pour se déverser dans le seau voué à la récupération du distillat. Il coula d'abord un liquide trouble, qui se sépara ensuite en deux liquides distincts : au-dessous venait l'eau des plantes, au-dessus une couche d'huile, pure et odorante. Le procédé ravit Lize, qui percevait parfaitement les possibilités qu'il offrait. Le travail n'était pas éreintant. Il fallait surveiller le feu, changer le seau de temps à autre et remettre des plantes lorsque les précédentes avaient donné tout ce qu'elles avaient.

Ils travaillèrent tout l'après-midi. Une fois la besogne achevée, Fran6 fit don d'une petite fiole d'huile essentielle de basilic à sa nouvelle apprentie.

Lize rejoignit ensuite Anh sur la plateforme. Elle était assise sur une chaise et contemplait son jardin médicinal. Elle était prête à parler de ce qu'elle avait vécu. Elle empoigna le montant d'une chaise et s'assit face à Anh.

- Quelle était cette potion que vous m'avez fait boire ?

- Crois-tu que je vais dévoiler mes secrets comme ça ? À toi qui n'est même pas initiée ? Dit Anh, qui ajouta, définitive : la chamane garde ses secrets.

Lize en prit son parti.

- Je sens la forêt. Je sens les arbres. Je sens les pierres. Je me sens plus proche du vivant. Je fais partie d'un tout. Mais ça, ce n'est que la surface. Il y a des choses plus profondes qui se sont passées. Il y a ce que je ressens, ma perception, qui a été modifiée. Il y a ce que j'ai vu, ce qui était enfoui en moi-même. C'est difficile à expliquer avec des mots.

- As-tu eu peur ? As-tu ressenti de la crainte ? De l'effroi ?

- Oh plus que ça ! Une vraie terreur ! J'ai cru que j'allais mourir. Que c'était la fin. La fin de tout. Ensuite la peur est partie. J'ai vu la tortue de mer. Elle volait.

- Cet animal n'était pas là pour rien. Il est venu te guider. Te montrer une voie.

- J'ai pensé à cela.

Lize cherchait ses mots :

- Avant j'étais envahie par la voix des autres. Depuis j'ai eu accès au silence. À mon intérieur. C'est comme si j'ignorais presque tout de la vie, et que j'en avais pris conscience. J'ai le sentiment d'être au commencement de quelque chose de nouveau.

- Comme si tu te sentais plus vivante ?

- Oui il y a de cela. Je suis encore dedans. Tout est différent. J'ai touché au sacré. Il n'y a pas d'autres mots.

Lize regarda Anh droit dans les yeux.

- J'ai vu ma mère. Je n'ai aucun souvenir d'elle, mais je savais. C'était elle. J'en avais la certitude. Elle m'a parlé. Elle m'a dit des choses. Qu'ils étaient menacés. De quoi ? Elle ne l'a pas dit.

- Quels enseignements en as-tu tirés ?

- Dans les jours qui ont suivi j'ai repensé à Savannah, une fille que j'ai laissée derrière moi, sans même un adieu. J'avais préféré fuir. Construire quelque chose avec elle revenait à prendre le risque de tout perdre. J'ai aussi pensé à mes parents. Avant, je chassais de mon esprit tout ce qui me ramenait à eux. Ces parents que je n'avais pas connus. Ce qui dominait c'est la peur. La peur de savoir. Le non-dit dans lequel Rose et Missak m'avaient enfermées, j'en ai fait un refuge confortable. Ne pas savoir était plus simple. J'ai aussi compris qu'être nomade n'était pas seulement une façon de prolonger leur mode de vie, mais aussi une fuite. Une fuite perpétuelle née de cette peur. Ce que j'avais essayé d'enterrer a refait surface et prend de plus en plus de place.

Anh écoutait attentivement.

- Tu dis qu'un désir de savoir est né. Souhaites-tu te confronter à ton passé ? Rouvrir des blessures ? Remplir les vides laissés par ce non-dit ?

- Comment faire ? Je n'avais pas deux ans quand Rose et Missak m'ont recueilli. Et je ne sais pas par où commencer. C'est un peu une peine perdue, non ?

Anh laissa la question en suspens.

- Qu'as-tu vu d'autre ?

- J'ai vu une chose terrible. J'ai vu la mort, j'ai vu un village détruit. Du sang. Le cavalier noir. Était-ce lié ? Je ne sais pas. Peut-être. Et puis j'ai vu une ville. Depuis elle est réapparue plusieurs fois dans mes rêves. Comme si elle m'appelait.

- Sais-tu quelle était cette ville ?

- Non. Mais j'ai le sentiment qu'elle était réelle. Même, que je la connaissais.

- Pourrais-tu la décrire ?

- Elle était blanche sous un Soleil brûlant. Un port au bord de la mer. Il y avait trois îles en face et une colline avec un grand bâtiment élancé par-dessus.

- Il est temps que tu aies une conversation avec Fran6.

Lize ignorait qu'avant d'échouer ici, Fran6 avait passé plusieurs années à voyager de par le monde.

Jeudi 24 octobre

Fran6 avait mis des mangues en tonneau plusieurs semaines auparavant. Les mangues avaient fermenté, elles étaient maintenant prêtes à être distillées. L'occasion de questionner Fran6 était toute trouvée.

Une fois le procédé enclenché, il ne fallait plus qu'attendre. Fran6 s'assit sur son tabouret, face au feu qui crépitait sous l'appareil. Il resta ainsi muet, hypnotisé par le mouvement irrégulier de la flamme, se levant de temps à autre pour remettre une bûche dans le foyer.

Lize empoigna un autre tabouret et s'assit à côté de lui. Elle s'arma de son courage.

- Anh m'a dit que...

Fran6 ne lui laissa pas terminer sa phrase.

- Que j'ai voyagé de par l'Ancienne France ? Oui, c'est vrai.

- L'autre nuit dans la clairière, une ville m'est apparue. Anh pense que tu pourrais savoir quelle elle est, si tant est qu'elle existe.

- Anh m'en a parlé. Je peux essayer.

Fran6 paraissait être dans de bonnes dispositions. Lize décrivit la ville qui lui avait été révélée.

Il n'eut pas la moindre hésitation :

- Cette ville se nomme Marseille.

- J'ai déjà entendu le nom. C'est au Sud si je ne me trompe pas ?

- Oui. Sur la Méditerranée.

- En es-tu certain ?

- Vu la description que tu m'en as faite, cela ne fait aucun doute.

- Comment peux-tu en être si sûr ?

- J'y suis allé. J'y ai même vécu.

Franç se leva : il était temps d'ôter la bassine du feu et de la débarrasser des reliquats bouillis qui s'y trouvaient.

Pour l'instant, il n'était pas disposé à en dire plus. Ils reprirent le travail en silence. Marseille. C'était loin dans les régions arides du Sud. Lize n'y avait jamais mis les pieds. Alors pourquoi cette ville lui était-elle apparue avec autant de détails ? Elle passa le reste de la journée à s'interroger.

À la nuit tombée, Lize se posa contre le mur extérieur du fort pour observer les étoiles. Franç la rejoignit. Il tenait dans ses mains un flacon et deux petits verres.

- La Lune sera bientôt pleine, dit-il.

- Des légendes racontent qu'avant la Grande Extinction des hommes avaient voyagé jusqu'à la Lune et s'y étaient établis. Qui sait ? Peut-être que certains y vivent toujours. Peut-être qu'ils nous observent en ce moment.

- Des histoires pour les enfants, tout ça ! balaya Franç.

- Missak y croyait. Il avait toujours des théories loufoques. Il y en avait une qui disait qu'avant cette partie du monde n'était peuplée que de blancs !

Franç pouffa :

- N'importe quoi ! C'est comme ceux qui disent qu'ici il faisait tellement froid qu'en hiver la neige recouvrait tout. Les gens ne savent plus quoi inventer, je te jure !

- Je n'en ai jamais vu de la neige.

- Moi si. Quand j'étais enfant.

Franç tendit à Lize un verre pas plus grand que deux dés à coudre.

- Goûte-moi cette gnôle au lieu de dire des âneries !

Lize scrutait le flacon.

- C'est celle qu'on a distillée tout à l'heure ?

- Oui.

Franç versa l'alcool de mangue dans les verres. Il la mit en garde :

- Attention, c'est fort.

Il but d'une traite. Lize, qui ne voulait pas être en reste, le suivit. C'était fort, ça brûlait l'estomac, mais ça avait vraiment le goût du fruit et, au bout du compte, c'était bon.

- Tu m'en ressers un Franç ?

Franç s'exécuta. Ils burent cul sec.

Il remplit les verres à nouveau. Cette fois, Lize préféra siroter sa dose d'alcool. Le boa arc-en-ciel apparut d'entre les hautes herbes. Il remonta le long de la cuisse de Franç, glissa le long du torse, et s'enroula autour de son cou.

- Tu veux que je te parle de Marseille ?

- Cet après-midi tu m'as dit que tu y avais vécu.

- C'était il y a longtemps. Au moins vingt-cinq ans. Je ne sais plus exactement.

- C'est grand ?
- C'est la plus grande ville que j'aie jamais vue.
- Tu as aimé Marseille ?
- Autant que je l'ai détestée.
- Pourquoi ?

La gnôle rendait Fran6 plus loquace.

- C'est une ville sale et violente. Les gens sont crades. Ils parlent mal. C'est pauvre ! Il y a tellement de misère ! Tellement d'inégalités ! Des clochards, des camés, des alcooliques. Souvent les trois à la fois. Mais en même temps c'est d'une beauté ! Si tu savais... La baie de Marseille, c'est magnifique ! Et puis, les gens sont d'une générosité incroyable. Il y a de la solidarité, de l'entraide. Une créativité folle, aussi. Des musiciens, des artistes. Des peintres de rue. Et puis, le port qui charrie des gens du monde entier. Marseille, c'est entre les deux. C'est de l'amour et de la haine. Ça n'a rien à voir avec ici.

- Dans mes visions, il y avait la mer, un Soleil écrasant, un grand édifice sur une colline.
- Blanc et surmonté d'une statue en or ?
- Oui, c'est cela.
- Notre-Dame de la Garde. Les marseillais l'appellent la Bonne Mère. Elle protège tout le monde. De quelque religion que tu sois. Même si tu ne crois en rien, elle veillera sur toi. Elle a résisté au temps. À toutes les destructions.
- J'ai vu aussi trois îles qui faisaient face à la ville.
- L'archipel du Frioul. Des cailloux arides, sans un arbre, battus par les vents et les embruns.
- Tu as vécu longtemps à Marseille ?
- Trois ans.
- Comment es-tu arrivé jusque là-bas ?

J'ai grandi dans les Alpes, à la citadelle de Briançon. C'est là où j'ai vu de la neige. Il y en avait parfois l'hiver, au loin, en haut des montagnes. Nous vivions dans une communauté qui se tenait loin du monde. Les murailles de la citadelle nous protégeaient de la violence et de la guerre. Un jour a éclaté un conflit avec les Narcos qui contrôlaient le territoire autour de Gap, qui jouxtait le nôtre. Je ne me rappelle pas la raison de cette querelle, toujours est-il qu'ils ont attaqué la citadelle. Ceux qui résistèrent furent massacrés ; les survivants réduits en esclavage. J'avais treize ans quand je me suis retrouvé à trimer dans les plantations de pavot. Ça a duré quatre ans. Quatre longues années. Un jour l'occasion de s'enfuir s'est présentée. Je l'ai saisie. J'ai couru le plus vite que j'ai pu, je me suis réfugié dans la montagne et j'ai disparu. J'ai tracé vers le Sud jusqu'à arriver au bord de la mer. Je voulais m'engager sur un bateau et naviguer de par le monde, mais je ne suis jamais allé plus loin que Marseille. Je n'ai pas le pied marin. Dès que je suis en mer, je suis malade. Je suis un être des terres, la mer, ce n'est pas pour moi.

Il ajouta :

- Et puis il y avait le hip-hop. Ça, ça me plaisait.
- Le quoi ?
- Le hip-hop. H-I-P H-O-P. Hip-hop !

- Jamais entendu parler.

Le boa s'anima, glissa le long de Fran6 et vint poser sa tête sur la cuisse de Lize. l'animal ne paraissant pas le moins du monde hostile, Lize laissa faire. Fran6 releva le manche de sa tunique. Il fit apparaître un tatouage qui recouvrait tout son avant-bras. Trois amples caractères renforcés par une perspective en trois dimensions étaient tracés en une calligraphie aussi esthétique que complexe.

- Tu connais ton alphabet ? Demanda-t-il.

- Je sais lire, répondit Lize, sans plus de fierté que cela.

- Tu en sais plus que moi alors.

Il fallut une certaine attention à Lize avant qu'elle ne distinguât trois lettres : Un N, un Z et un U.

- NZU ?

- Ouais. NZU. Nation Zulu Universelle. La Nation Zulu est la gardienne du hip-hop. C'est une culture qui vient de très loin et qui se transmet de génération en génération. Elle regroupe différents arts : musique, peinture, danse... À Marseille, il y avait une énergie dans toute la ville. Ça sentait, ça respirait, ça vivait hip-hop de partout. Moi, ça m'a parlé. Petit à petit j'ai intégré la communauté. Mon tatouage, tu vois, c'est un peintre marseillais qui me l'a fait. Il s'appelait Abel.

- Si tu t'es fait tatouer ça sur le bras, c'est que ce hip-hop représentait quelque chose d'important pour toi.

- C'était plus que des arts, c'était une façon de vivre, dans le respect, l'entraide. On avait l'impression de faire partie de quelque chose de bien plus grand et de bien plus ancien que nous.

- Pourquoi n'es-tu pas resté à Marseille, si tu t'y sentais si bien ?

- Comme je te l'ai dit, il y avait beaucoup de gens qui manquaient de tout. Même en travaillant. Avec la misère vient le crime. Quand tu as le ventre vide, tu es prêt à tout pour manger. Et les gens voyaient bien que ce n'était pas le cas pour tout le monde. Tu avais les quartiers pauvres, où ça grouillait de minots et de rats et juste à côté on apercevait les grandes villas des nantis.

- Les minots ? Qu'est-ce que c'est ?

- C'est du parler marseillais. Les enfants, les jeunes si tu préfères. Les minots, donc, t'imagines bien qu'ils ne rêvaient que d'une chose : avoir la vie riche. Et ils étaient prêts à tout pour ça. Certains s'enrôlaient comme exécutants au service de grands voyous. Nombreux sont ceux qui sont tombés. Rares sont ceux qui sont parvenus au sommet. Éternelle rengaine... Moi aussi, j'ai un peu frayé avec tout ça. Avec le recul, c'était stupide, mais... J'ai fait deux-trois coups, j'ai braqué les mauvaises personnes. On a mis un contrat sur ma tête. Alors j'ai préféré me tirer avec un petit magot en poche. Au début c'était pour un temps, et puis finalement...

- Tu n'y es jamais retourné ?

- Non. Jamais.

- Tu n'en as jamais eu envie ?

- Si. Très souvent.

- Il n'y avait pas des gens que tu aimais là-bas ?

- Si, bien sûr.

- Et tu ne les as jamais revus ?

- Non.

Fran  les resservit en gnôle. Lize porta le breuvage jusqu'à son nez. Ce machin était vachement fort. Elle était déjà ivre. Elle insista :

- Pourquoi n'y es-tu pas retourné ?  tait-ce la peur ?

- Sans doute, oui. Mais pas seulement. Que veux-tu que je te dise ? Le temps est passé. J'ai tracé ma route, j'ai vu d'autres endroits, qui eux aussi valaient la peine. Marseille, c'est beau, mais c'est dur.

Fran  faisait tourner le fond de son verre d'alcool dans son verre. Il finit par avouer :

- Malgré tout ça, qu'est-ce que j'ai aimé vivre là-bas !

Le serpent relâcha son emprise autour de Fran , glissa le long du mollet de Lize, et s'en alla paisiblement dans la prairie. Fran  n'en dit pas plus. Certains souvenirs le rendaient maussade et il avait eu sa dose. Il fit aller la conversation vers d'autres sujets. Lize conta des anecdotes de ses voyages.   mesure que la gnôle s'insinuait dans leurs veines, la parole se faisait plus légère. Fran  se mit à raconter des blagues. Lize eut des hoquets à force de rire. Vers trois heures, elle jeta l'éponge. Elle tituba jusqu'à son lit et s'effondra tout habillée sur sa couche.

Le lendemain, elle se leva à midi, avec une sévère gueule de bois.

.5.

Samedi 26 octobre

Une idée apparut dans l'esprit de Lize. D'abord comme une petite lueur, qui ne cessa de croître et de s'insinuer en elle, pour finir par prendre toute la place.

L'expérience chamanique l'avait profondément atteinte. Elle était plus consciente des éléments qui l'entouraient. Elle était en communion avec les plantes, les animaux, les pierres et la terre. Elle faisait partie d'un tout. Elle était Nature. Lize se savait en sécurité chez Anh et les siens. Sentiment qu'elle avait rarement connu ces dernières années. Le fort était un havre de paix, une oasis de sérénité dans un monde imprévisible et violent. Alors pourquoi aller là-bas sur la foi d'obscures visions ?

Si, dans la simplicité de cette vie qui s'offrait à elle, dans la chaleur qu'elle trouvait auprès d'Anh et des siens, elle oubliait sans peine les questions soulevées par le voyage cosmique, ses songes lui rappelaient que des questions demeuraient sans réponse. Pourquoi Marseille l'appelait-elle ainsi ?

Durant la nuit, la tortue vint la visiter. Elle se posa sur le sol. Lize l'enjamba et s'assit à califourchon sur sa carapace. La tortue s'éleva jusqu'au ciel. Elles survolèrent plaines, montagnes, rivières, routes, chemins, villes et villages jusqu'à un littoral immaculé plongeant dans des eaux saphir.

Lorsqu'elle s'éveilla le matin suivant, Lize avait pris sa décision. Elle se donna un mois pour tout mettre en ordre.

La relation avec Fran  avait changé du tout au tout. Il lui transmit ses secrets. Le fonctionnement de l'alambic était relativement simple à comprendre : une cuve étanche placée dans un bain-marie chauffée par un feu, provoquait une condensation qui aboutissait à la séparation des éléments et à la production d'un distillat alcoolisée.  a, c'était la théorie. En pratique, il convenait de maîtriser un certain nombre de subtilités, de règles non écrites, de savoirs empiriques nés d'années d'observations, d'erreurs, de corrections, de succès et d'échecs, pour maîtriser cet art subtil.

Lize  couteait, apprenait, emmagasinait.

Fran  lui expliqua que la température du feu avait une influence déterminante sur la qualité du produit de la distillation. Si certaines plantes exigeaient une chaleur intense, pour les fleurs - comme l'herbe soleil, remède notoire contre les règles douloureuses - une flamme réduite était nécessaire pour en tirer les meilleurs arômes. Fran  lui apprit également que si certaines plantes

pouvaient se distiller en paquets entiers, d'autres exigeaient d'être épluchées, hachées, râpées ou pilonnées, avant d'être placées dans la chaudière.

À la fin du mois, Lize égalait Fran6. Une amitié était née. Il n'y avait pas eu besoin de beaucoup de mots.

Anh et Fran6 offrirent à Lize des flacons d'essences de plantes, de teintures mères, des sachets de poudres ou d'herbes sèches. Autant qu'elle pouvait en porter sur son dos. Lize fit aussi le plein de produits secs, fromages, et salaisons.

Quelques jours avant le départ, elle tira de son sac-à-dos une carte qu'elle tenait de Missak. La carte était d'un aspect rudimentaire et les informations qu'elle contenait, sommaires. Mais elle était suffisamment récente pour être fiable. Elle l'étudia avec Fran6, à la recherche de la route la plus sûre, à défaut de la plus rapide. Rejoindre Marseille serait un périple long et risqué.

- Aucune route n'est totalement sûre, finit par conclure Lize.

Ils tombèrent d'accord sur un début d'itinéraire. La jungle s'étendant au Sud sur tout le Jura et se prolongeant ensuite sur les contreforts des Alpes, le plus sage était de retrouver rapidement les plaines et les savanes où la progression serait plus aisée.

Dans un premier temps, elle rejoindrait la rivière de la Loue à Ornans et la suivrait jusqu'à Dole, où prenait fin la jungle jurassienne. Le Doubs puis la Saône la mènerait jusqu'au Rhône, plus au Sud. Ensuite elle aviserait. Les souvenirs de Fran6 dataient de plus de vingt ans, et en vingt ans bien des choses avaient pu changer.

Mercredi 3 décembre

Au petit matin, elle fit ses adieux. Anh la prit dans ses bras et lui intima d'être prudente. Fran6 lui fit promettre

d'aller rendre hommage à la Bonne Mère dès son arrivée. Noah sanglota et s'accrocha à sa jambe, la suppliant de

rester. S'extraire de son étreinte fut un déchirement.

Elle emprunta le sentier qui menait au vallon. Il faisait déjà chaud en ce matin de novembre. Une larme apparut au coin de sa paupière, qu'elle chassa d'un revers de paume. Elle se fit la promesse de revenir dès qu'elle en aurait fini avec Marseille. Et, cette fois-ci, elle ne repartirait plus. Lize prit une profonde inspiration, se retourna une dernière fois, puis elle accéléra le pas.

Ce n'est qu'en arrivant en vue d'Ornans qu'elle réalisa qu'elle n'avait jamais vu Anh et le boa arc-en-ciel au même moment.

DEUXIÈME PARTIE

MARSEILLE

.6.

Mardi 4 février

Le mistral qui avait soufflé trois jours durant s'était éteint. Lorsque Lize atteignit le sommet du massif de l'Étoile, le ciel virait au rose. Au loin s'étendait la baie de Marseille, majestueuse. La colline descendait en pente douce vers la ville. Lize distingua les trois îles du Frioul. Un bâtiment élancé surplombait la ville, sur un monticule qui paraissait minuscule. Notre-Dame de la Garde. Marseille, drapée dans une brume légère, la mer et les collines au fond, étaient toutes en nuances de bleu, du plus clair au plus profond.

Elle s'installa au bord d'une cavité discrète. Au-dessus, un long pic de métal émergeant d'une ruine se dressait en direction du ciel. Demain, enfin, elle serait à Marseille.

Au moment où elle quitta Anh et les siens, Lize estimait qu'à raison de trente à quarante kilomètres par jour, en comptant une marge de pauses, d'erreurs et de détours, elle rejoindrait Marseille en trois semaines. Son voyage dura plus de deux mois.

Après avoir passé Ornans et descendu la Loue en pirogue, Lize arriva à Dole. Durant trois jours, elle vendit ses produits médicaux sur le marché. Une petite somme en poche, elle s'engagea sur la route du Sud. Passé Dole, le paysage changea. La luxuriante forêt fit place à de grandes étendues d'herbes jaunies, parsemées de buissons et d'arbres nouveaux. Dans la plaine, les villages étaient moins espacés, les chemins plus nombreux et mieux tracés. Elle suivit les balisages verts qui indiquaient la direction de Lyon.

Elle arriva bientôt sur le tracé d'une Longue Bande. Lize lisait le monde avec les yeux de Missak. Durant toutes les années qu'elle avait marché à ses côtés, il lui avait transmis ses savoirs et ses théories sur l'histoire du monde. Les Longues Bandes striaient les territoires en d'interminables coulées rectilignes. Elles formaient un chemin suffisamment large pour que deux caravanes puissent se croiser. Ces routes étaient autrefois recouvertes d'un sol lisse et dur comme la pierre. Leur empreinte était l'une des manifestations visibles du gigantisme des anciens.

La bande traçait un chemin rectiligne vers Lyon. Tout le long étaient établis des bleds poisseux, où, pour une somme modique, l'on proposait au voyageur le gîte et le couvert. Soucieuse de préserver ses économies, Lize bivouaquait à l'écart des hameaux. Une fois seulement, un jour où il avait plu à verse, elle se paya une écuelle d'un brouet odorant et un vrai lit sur un matelas de paille.

Dans l'auberge, un homme portant longue barbe s'assit face à elle. Ils engagèrent la conversation. C'était un Dernier Juif. Missak lui avait parlé de ces gens mais elle n'en avait jamais rencontré en

vrai. D'après Missak, ils étaient les ultimes représentants de l'une des Trois Religions Rivalentes, qui se faisaient continuellement la guerre et qui pourtant croyaient toutes trois en le même Dieu. Elles avaient été balayées durant la Grande Extinction. Face au désastre, la majorité cessa de croire. Plus tard, une multitude de nouveaux cultes émergea. Mais des anciennes religions, à la toute fin, il ne resta qu'une poignée de Derniers Juifs errants. Il confirma les théories de Missak. Leur communauté avait été éparpillée durant la Longue Nuit, qui avait suivi la Grande Extinction. Il était le dernier représentant de sa lignée.

Une semaine plus tard, Lize arriva en vue de Lyon. La physionomie de la ville ne différait pas d'une autre. La ville habitée était située au centre d'une large zone périphérique abandonnée, qu'on appelait invariablement nomansland. Celui de Lyon était particulièrement vaste. Comme partout ailleurs, il s'y trouvait foison de résidus métalliques corrodés, de ruines sur des kilomètres ; un entremêlement de destructions, de ponts effondrés, d'espaces au sol malsain. L'agriculture sur ces terres viciées était risquée.

Après plusieurs kilomètres de marche apparaissait un centre plus ancien. Le même schéma, que Missak lui avait appris à décrypter, se répétait partout. Les constructions en pierres de taille avaient plutôt bien traversé la Grande Extinction puis la Longue Nuit. Celles construites à une époque moins éloignée, bâties en béton armé, n'existaient plus, à de rares exceptions près, qu'à l'état de gravats. Dans les décennies qui suivirent la Grande Extinction, l'acier contenu dans le béton rouilla, se dilata et fit exploser la plupart des bétons armés.

Les villes étaient un témoignage de la démesure du Monde d'Avant. Missak lui avait fait part de sa théorie, qu'il avait nommé « la règle des trois parts ». La première part était les bâtiments, les quartiers, totalement effondrés. La seconde était les espaces ou les bâtiments entre-deux : en partie écroulés, en partie debouts. La dernière part était celle des lieux, édifices, qui n'avaient pas vraiment subi les effets du temps, et qui restaient tels qu'ils avaient été érigés. Chaque ville contenait dans des proportions variables ces trois éléments. Les nomanslands étaient essentiellement composés de la première part. Les deux autres n'étant présentes qu'à l'état résiduel. Les villes centres, là où se concentrait la population, étaient généralement composées des trois. Plus le centre était ancien plus la proportion des édifices en bon état était grande.

Lize traversa le nomansland sans rencontrer âme qui vive. Tout était désert. La description du centre que lui avait faite Fran6 était exacte, à une nuance de taille. Le fleuve était marron et gorgé des alluvions de ses affluents se déversant depuis la jungle, il y avait la presqu'île et ses hauts immeubles de pierre, mais rien ne subsistait de l'agitation sur ses berges que lui avait dépeinte le géant. Quelque chose n'allait pas.

La nuit s'annonçait. Lize décida de camper au bord du fleuve. À part des aboiements de chiens dans le lointain, le silence régnait. Elle s'abstint d'allumer un feu et dormit d'un sommeil tourmenté. Au petit matin, elle prit place dans une barque abandonnée sur la grève et rama jusqu'à la presqu'île. Un spectacle de désolation l'y attendait. Des cadavres gisaient dans chaque rue. Cela n'augurait rien de bon. Mieux valait-il déguerpir au plus vite. Elle entendit une voix. Elle

s'approcha à couvert. Un vieux monsieur en haillons parlait à un chien en lui caressant le museau. Lize s'approcha. Il paraissait effrayé. Il lui demanda si elle était malade. Elle ne l'était pas. Il se détendit. Puis il raconta.

Il y a peu, Lyon était encore une grande ville qui comptait plus de quarante mille âmes. Des gens étaient tombés malades. La contagion s'était propagée et l'on compta bientôt des morts dans chaque famille. On fit des processions, des libations, des sacrifices, mais rien ne permit de contrer le mal qui s'était emparé de la Cité. Les morts s'accumulèrent. Ceux qui le pouvaient furent le plus loin possible. Bientôt, les rues furent jonchées de cadavres. L'ancien était resté avec son chien. Il avait miraculeusement survécu. D'autres comme lui se terraient derrière les façades des immeubles. Lize lui fit don d'une partie de ses réserves de nourriture, puis elle regagna sa barque d'un pas pressé.

Elle se laissa dériver vers l'aval. Bientôt, elle dépassa l'extrémité de la presqu'île, là où la Saône rejoignait le Rhône, là où se trouvait un formidable amas de poutres en métal et de verre pilé qui scintillait à la lumière.

Elle se trouvait face à un choix délicat. Trois itinéraires s'offraient à elle. Elle se souvint de ce qu'avait dit Fran6.

- Le problème, c'est que dans tous les cas il y a un problème.

La première route passait par Grenoble et serpentait ensuite vers le Sud à travers les Alpes. C'était un long et hasardeux voyage, où il lui faudrait traverser le territoire des Narcos de Gap, qui veillaient jalousement sur de vastes plantations de pavot et de coca exploitées par des travailleurs serviles. Quiconque passait par la région de Gap sans y avoir été invité courait le risque d'être enrôlé de force dans les plantations. L'expérience vécue par Fran6 quand il était jeune invitait Lize à éviter scrupuleusement cet itinéraire.

La seconde route la faisait descendre le Rhône jusqu'à Avignon. C'était la voie la plus directe. Mais elle traversait les zones interdites de Cruas et de Pierrelatte, marquées sur la carte de deux grands cercles rouges ornés de têtes de mort. Les histoires qu'on racontait faisaient froid dans le dos. Ça avait été l'une des plus grandes catastrophes que les hommes d'avant la Grande Extinction avaient eu à affronter. Il y avait là-bas des installations électriques aussi puissantes que le Soleil. Les Hommes en perdirent le contrôle. Une gigantesque explosion s'ensuivit. Elle condamna à une pollution éternelle et invisible tout ce qui se trouvait alentour. Papa Missak ne croyait pas en la théorie du châtement divin. Pour lui, ce n'était qu'une énième manifestation de l'arrogance des anciens et de leur foi mortifère en leur prétendue science.

Lize se souvint de ce qu'il racontait. La Grande Extinction décima l'humanité. Seule une infime minorité survécut aux affres de cette époque damnée. Le monde se dépeupla. Les villes se vidèrent. Les savoirs et techniques complexes furent perdus. Après la Grande Extinction vint la Longue Nuit. Toute civilisation, toute forme d'organisation humaine avancée, disparurent. Les survivants erraient à la surface de la Terre par petits groupes à la merci des bêtes sauvages, des dérèglements climatiques, des pollutions, ou des autres rescapés qui leurs disputaient les maigres ressources d'un monde malade. De cette période d'obscurité, nul n'était en mesure de

dire combien de siècles elle avait duré. Était-ce cinq cents, huit cents, mille ans ? Plus que cela ? Les théories variaient. Durant la Longue Nuit, l'Homme, réduit à néant, cessa d'exploiter le vivant. Mère Nature, meurtrie, blessée, en profita pour reprendre ses droits là où elle le pouvait encore. Peu à peu un monde nouveau émergea sur les ruines de l'ancien.

- Ce monde-là est le mien, songea Lize.

La dernière route faisait un long détour par l'Ouest, descendant vers le Sud par les crêtes des Monts du Milieu. Si elle évitait autant la zone interdite que les Narcos, elle n'était pas sans danger. Il faudrait traverser des territoires sauvages où sévissaient des groupes de chasseurs d'esclaves. Ils arpentaient les campagnes, capturant les hommes, violant les femmes et les jeunes enfants, avant de les vendre sur les marchés aux esclaves des seigneuries de Clermont-Ferrand ou de Limoges. Lize savait lire les traces de pas dans la terre, écouter les pierres, sentir dans le vent. Preste, agile, elle se savait capable d'éviter le danger. Ne s'était-elle pas déjà rendue au camp d'Antoune, en plein coeur de ces zones impitoyables ?

Elle choisit donc cette troisième voie.

Le trajet entre Lyon et Bagnols, une oasis sur la route d'Avignon, dura quatre semaines. Lyon avait marqué une rupture dans le paysage. Dans la jungle jurassienne, la verdure et l'eau étaient omniprésentes. Dans la savane, le vert des arbres et des buissons alternait avec le jaune des hautes herbes. Passé Lyon, le minéral, l'aride, l'emportaient partout. Les Monts du Milieu étaient une succession de déserts, de villages épars et misérables, de cactus géants et de buissons épineux. Plusieurs fois, Lize sentit la présence des esclavagistes. Ils n'eurent jamais conscience de son existence. Les habitants des rares hameaux qu'elle croisa sur sa route, de sordides enchevêtrements de cabanes en pisé et d'antiques maisons en pierre noire, se montrèrent si invariablement hostiles que Lize décida de les éviter soigneusement. Au prix de longs détours.

Les derniers jours avant Bagnols ne furent qu'une succession de monts à la végétation absente, de plateaux calcinés par le Soleil, de vallées rocailleuses aux cours d'eau asséchés. Il ne semblait pas avoir plu depuis des années.

Bagnols était un havre de verdure au milieu d'un paysage stérile. L'oasis, retranchée derrière d'épaisses murailles, abritait une plantation de palmiers. Grâce à des puits profonds reliés à un astucieux système de canaux d'irrigation, ses habitants avaient développé une agriculture maraîchère d'excellente qualité.

Lize avait perdu plusieurs kilos et avait besoin de repos. Elle troqua toute sa réserve d'huiles essentielles de basilic pourpre contre une paillasse au coeur de la palmeraie. Durant une semaine, elle gouta à la douceur des lieux, et il s'en fallut de peu pour qu'elle décidât de s'y établir. Mais Marseille l'attendait.

À nouveau, elle hésita sur la direction à prendre. Elle pouvait passer par Avignon puis Aix, la ville des lépreux. Personne en bonne santé ne désirait s'y rendre. Elle choisit l'autre itinéraire.

Elle rejoignit le Rhône jusqu'à Arles, une cité lacustre au bord d'un littoral parsemé de bancs de sable et de mangroves. Trois jours furent nécessaires pour traverser en pirogue les basses eaux

de la Crau. Lize accosta vers Miramas, un hameau sans âme battu par les vents et accablé par la sécheresse. Elle parcourut les rives de l'étang de Berre, territoire souillé, abandonné des hommes. Durant deux jours, sous un ciel azur et un vent violent, elle contourna cette grande masse d'eau reliée à la mer par un étroit chenal, où poussaient çà et là les ruines de gigantesques cuves en métal, certaines partiellement immergées, d'autres alignées le long du rivage.

Une dernière barre de collines et son voyage arriverait à son terme. Après soixante-cinq jours de marche, elle parvint au sommet d'un mont, au-dessus duquel un grande pointe métallique s'élançait vers les cieux.

Marseille se dessinait dans le lointain.

Mercredi 5 février

Le chemin descendait en ligne droite à travers un espace aride et désertique. Au bout d'une heure de marche, Lize parvint aux lisières de la ville ancienne. La distance qui la séparait du centre donnait une idée de la taille démesurée qu'avait dû faire Marseille avant la Grande Extinction. Elle se fraya un chemin entre des broussailles calcinées, d'amples agaves aux extrémités acérées, des acacias faux-gommier couverts d'épines. Des virevoltants, ces touffes de végétal qui une fois mûres et sèches se séparent de leur racine, roulaient sur le sol.

Elle entra dans le nomansland par une artère longée de ruines. Plus loin, elle traversa des alignements de petites maisonnettes effondrées, des restes d'entrepôts dont il ne subsistait que l'armature rongée par la rouille.

Elle aperçut les premiers signes de vie humaine. Dans le paysage, les ruines dominaient, mais des champs cultivés, des vergers, des jardins, se dessinaient çà et là.

Elle arriva à un hameau fait de cabanes de bâches et de tôles. Des enfants en haillons jetaient des grains à des poules affamées. Un homme crasseux, cheveux longs et gras, acheminait des objets de récupération sur un âne. Un gamin sale le suivait, trainant une petite remorque, elle aussi remplie de déchets. Ils ne prêtèrent pas attention à elle.

Elle parvint au bord de mer, là où une Longue Bande prenait fin. Elle avait dû jadis se prolonger sur un grand pont, comme semblait l'attester un alignement de piliers restés debout au milieu des flots.

Elle pénétra dans un quartier misérable, qui, lui confia une femme à qui elle demanda son chemin, se nommait Sinh-Moron. Si elle prenait à gauche c'était la Belle de Mai, ses moulins à vent et ses cheminées crachant des fumées noires. Si elle continuait sur la droite, elle rejoindrait Felixpyat 1.4.3. et ses trois collines de gravats. Elle s'engagea dans cette direction et dépassa les trois éminences. Sur sa gauche se trouvaient une multitude d'autres collines de décombres. À sa droite, deux tours s'élevaient au milieu d'eaux de faible profondeur. De la première, il ne restait que la carcasse. Tous ses parements avaient disparu. Lize déduisit, en observant les poutres métalliques tordues qui dépassaient du dernier étage, que sa partie la plus haute avait dû être endommagée au point de s'effondrer. La seconde tour avait dû pencher jusqu'à tomber sur son flanc.

Lize longea le littoral. Plus elle s'approchait du centre, plus la foule était dense. Tout n'était que saleté, pollution, misère crasse. Elle tomba sur un petit port où de solides gaillards déversaient

sur les quais des ballots aussi lourds qu'eux. À côté, des bonnes femmes portant des tuniques tachées de graisse faisaient griller des poissons dans des bidons de métal. À l'écart, des hommes malingres, torse nu, fumaient une substance grasse et odorante en suçotant des bouteilles d'alcool.

Elle demanda à un passant s'il s'agissait du Vieux-Port. Celui-ci se gaussa. Non ! Ce n'était pas le Vieux-Port, qui était bien plus grand, mais celui de la Joliette. Pour y aller, il suffirait de suivre cette avenue. La rue de la Ré, disait-il, aboutissait au Vieux-Port.

Lize s'engagea sur une longue voie bordée sur de grands immeubles en pierres de taille. La partie gauche de la rue était absolument ruinée, tandis qu'à droite la plupart des édifices étaient restés debout.

Elle arriva au Vieux-Port, quai de Caisserie. Comme à la Joliette, Lize remarqua que le port avait gagné sur la ville. Que le niveau des mers ait monté depuis la Grande Extinction n'était un secret pour personne. Le port, qui avait grignoté les zones les plus proches de l'eau, était divisé en deux espaces distincts. Sur ses bords, l'eau était peu profonde et seuls les navires les plus modestes pouvaient y accoster. L'on avait reconstruit des quais à l'aide des gravats des bâtiments effondrés. L'on avait également édifié des pontons qui permettaient de se rendre dans la partie plus profonde du port, là où accostaient les voiliers à la panse rebondie. Ces pontons permettaient le chargement et le déchargement des marchandises par une armée de dockers à la peau tannée.

En face, sur la colline qui surplombait le port au Sud, s'élevait Notre-Dame de la Garde. Lize pensa à Fran6, qui disait qu'elle veillait sur tous les marseillais. Mais elle n'était pas telle qu'elle l'avait imaginée. Dans ses rêves, dans les discussions avec Fran6, Notre-Dame était d'un blanc immaculé. La Notre-Dame que Lize avait sous ses yeux était bien différente. Les murs, le clocher et la statue qui le coiffait étaient intégralement recouverts de noir. Lize lui trouva un aspect sinistre.

Elle détourna son regard et se mit à observer le théâtre de la populace marseillaise vaquant à ses occupations. Dockers suant sous le poids des marchandises, petits pêcheurs rentrant au port, tenanciers d'établissements où l'on fabriquait les voiles, prospères négociants buvant d'authentiques khawas devant des magasins richement achalandés, marchands d'étoffes venues du bout du monde, vendeurs ambulants d'ampoules, d'oeufs, de poissons ou de viande séchés, marins étrangers en goguette, discutant le bout de gras avec des femmes demi-nues au regard lascif, devant la devanture criarde d'un lupanar pouilleux. Et d'étranges cohortes d'individus en robe de bure marron. C'était un spectacle impressionnant, une agitation à vous en donner le tournis.

Lize s'engagea sur le quai situé le plus au fond du port. Au centre, elle identifia la Canebière, dont Fran6 lui avait tant parlé. Ruines, effondrements et monticules de gravats côtoyaient de hauts immeubles intacts. À l'angle du Port et de la Canebière siégeait un imposant édifice, tout en pierre de taille, fait d'une volée de marches prolongée par cinq voûtes de forte stature. Le bâtiment avait les pieds dans un mètre d'eau : on y accédait depuis la Canebière par un ponton long d'une cinquantaine de mètres. Au-dessus d'une série de dix colonnes surmontées de

chapiteaux ornés, les anciens avaient gravé « Bourse et Chambre de Commerce » en lettres capitales. Bas-reliefs et statues complétaient la façade de l'édifice, qui, Lize l'apprendrait bientôt, n'était pas dédié au commerce, mais représentait le centre du pouvoir marseillais. Elle dépassa le palais.

Elle s'était moquée de Fran6 quand il avait dit que Marseille comptait bien cent-mille âmes. Elle le croyait maintenant.

Prise dans sa flânerie, elle percuta un homme en robe de bure, qui ressemblait à ceux qu'elle avait vus sur le Vieux-Port. En quelques secondes, elle fut entourée par un groupe de ses semblables. Certains brandissaient des étendards noirs brodés d'énigmatiques symboles jaunes. Derrière eux, de vieilles femmes en vêtement sombre entonnaient des chants liturgiques. Des exclamations outrées fusèrent. Lize était en train de perturber l'ordre d'une procession religieuse. On la bouscula, on la poussa, on l'invectiva.

Un officier en uniforme d'apparat noir fendit la foule des croyants. Sans le moindre avertissement il la frappa à l'épaule, puis il lui asséna un méchant coup de pied au ventre qui la fit chavirer en arrière. Lize tomba lourdement sur son sac-à-dos. Les processionnaires accueillirent sa chute par des vivats. Des badauds mêlèrent leurs insultes à celles des religieux. Un déferlement de haine s'abattit sur elle.

Quelqu'un s'écria :

- Allez Amon, fais-lui payer !

Lize se défit de son sac-à-dos et tenta de se relever. L'officier, un petit homme trapu au crâne dégarni et au regard mauvais, l'attrapa par le col.

- Impie ! Mécréante ! N'as-tu pas honte de déranger la procession des honnêtes gens ? Par Yöloh tu mérites le fouet !

Lize bredouilla des excuses.

- Baisse la tête, suppôt d'Ib'Liss !

Lize regarda ses chaussures.

- Je suis Amon Doe, Kappo de la Shtakhiya du Panier. Si jamais je te reprends à troubler l'ordre public, tu iras croupir au fond d'un cachot tellement longtemps que tu ne te souviendras même plus de la raison pour laquelle je t'ai enfermée ! Il ajouta, menaçant : je n'oublie jamais un visage. Et toi je t'ai à l'oeil. Allez, dégage ! Hors de ma vue !

Lize ramassa son sac. Elle s'apprêtait à ficher le camp quand Amon Doe lui donna une gifle monumentale. La populace était hilare. Des crachats l'atteignirent au visage. Elle disparut dans une rue perpendiculaire à la Canebière sous les jurons et les quolibets.

Elle s'assit sur le perron d'un immeuble. C'était ça Marseille ? C'était pour ça qu'elle avait fait un si long voyage ? Elle se sentait salie. Mais Lize n'était pas du genre à s'apitoyer sur son sort. Les années sur la route l'avaient endurcie. Elle chercha du regard ces peintures dont Fran6 lui avait parlé et qui étaient censées être sur tous les murs. Elle n'en vit aucune.

Elle traîna dans les ruelles autour du port. Elle commençait à avoir faim. Elle s'était promis de s'offrir un bon repas pour fêter son arrivée à Marseille. Sur la route, ses huiles et ses herbes s'étaient bien vendues, elle pouvait se le permettre. Après tout, elle n'allait pas se laisser gâcher son plaisir par ces fanatiques. Elle choisit une terrasse qui donnait sur la rive droite du port, où elle commanda un thiéboudiène, un plat pimenté à base de riz et poisson. Elle n'en laissa pas une miette. Elle se laissa ensuite tenter par un khawa, pas un de ces ersatz à base d'orge, mais un véritable khawa des contreforts alpins. Un vrai luxe, hors de prix, mais Lize avait décidé de ne pas regarder à la dépense.

Un type de la trentaine, assis à côté, se tourna vers elle. Brun, les cheveux plaqués en arrière, il semblait s'intéresser à elle. Il posa des questions auxquelles Lize donna des réponses vagues. Il faisait un peu trop le malin, il était un peu trop sûr de lui, on aurait dit que Marseille toute entière lui appartenait. Lize le classa aussitôt dans la catégorie des beaux parleurs. Lorsqu'il se mit à lui faire des propositions salaces, elle l'envoya bouler.

Elle appela le serveur pour régler son dû.

Lorsqu'elle se retourna, le séducteur lourdingue avait disparu. Son sac-à-dos aussi. Elle scruta dans toutes les directions. La foule était compacte sur le port. Les secondes passèrent. Son cœur se mit à battre la chamade.

Elle vit une ombre tourner au coin d'une rue. Vision fugitive. Elle se fia à son intuition et se rua dans cette direction. La rue donnait sur une grande allée au fond du port, qu'elle avait identifiée peu avant comme étant le Cours Belzunce. Elle regarda fébrilement de tous les côtés. Elle ne vit rien. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Lize observait. Toujours rien. Après l'avoir battue, on l'avait volée. C'était donc ça Marseille ? Elle fulminait.

L'ombre réapparut. Elle quittait le Cours Belzunce pour traverser la Canebière. C'était lui, ça ne faisait aucun doute. Lize reprit sa course. Tandis qu'elle arrivait sur la Canebière, le voleur s'engageait dans une ruelle populeuse, à la droite de l'avenue. Lize accéléra. Il se retourna, comprit qu'il était poursuivi. Il prit ses jambes à son cou. Elle le suivit jusqu'à une place où se tenait un marché. Il avait encore une bonne avance sur Lize quand il pénétra dans un enchevêtrement de petites rues noires de monde. Il fonça, bouscula des passants, renversa l'étal d'un commerce de fruits et légumes. Lize peinait à se frayer un passage au milieu de tout ce monde. Il se précipita dans une rue en côte. Sur une plaque fixée à un mur, était inscrit : rue d'Aubagne. Il avait encore une bonne cinquantaine de mètres d'avance sur elle quand elle cria :
- Au voleur ! Rends-moi mon sac !

Plus haut, un jeune homme adossé à un mur tuait le temps, une bouteille à la main. Il vit arriver le fuyard, puis Lize, qui le courrait. Il posa sa bouteille à terre. Au moment où la crapule parvint à son niveau, il s'avança d'un pas et lui mit un coup d'épaule. L'autre valdingua.

Lize se jeta sur lui. Elle balança les poings direct, déchainée. Il lui décocha un crochet en pleine mâchoire. Elle se mua en une véritable furie et le griffa jusqu'au sang. Des badauds s'arrêtèrent pour jouir du spectacle. Alertés par les cris, des gens se mirent aux fenêtres.

Celui qui était responsable du coup d'épaule les sépara :

- Oh ! On se calme là.

Il retint la fille qui s'apprêtait à envoyer une autre volée de coups.

Au voleur, il dit :

- Allez, rends-lui son sac et casse-toi ou on sera deux pour te défoncer ta gueule.

Celui-ci rendit le sac et s'en fut sans demander son reste. Les ongles de Lize lui avaient laissé sur la joue une entaille qui ne s'en irait plus.

Le garçon avait plus ou moins le même âge que Lize. Il devait avoir autour de vingt-cinq ans. Il était assez grand, et fin. Sa peau était très blanche et ses cheveux courts tiraient sur le roux, ce qui était fort peu commun. Un regard espiègle perçait de ses yeux bleus. Lize était essoufflée. Ses mains tremblaient. Un filet de sang coulait de sa lèvre fêlée, qu'il essuya d'un revers de pouce. Elle avait des lèvres charnues sous un nez fin et bien dessiné.

- Ça va aller ? Tu ne t'es pas fait mal au moins ?

Lize hocha la tête de gauche à droite. Il lui tendit sa bouteille.

- Tiens, bois un peu d'eau, ça te fera du bien.

Lize accepta et but au goulot. Elle reprit son souffle.

- Merci. Sans ton intervention j'aurais eu plus de mal à le rattraper.

- Je crois surtout que si je ne vous avais pas séparés, il se serait pris une sacrée raclée ! Répondit-il, rieur. Il ajouta : je le connais lui, c'est une petite charogne. Il n'a eu que ce qu'il méritait.

Il avait l'air gentil. Lize jeta un oeil à la rue. Les passants s'étaient détournés et avaient repris leurs occupations.

- Faut faire attention ! Les rues ne sont pas sûres, reprit le garçon.

- J'ai compris la leçon.

- T'es pas de Marseille ?

- Non.

- Et tu viens d'arriver ?

- Tu es perspicace.

- Ben... Bienvenue à Marseille, la ville du Soleil !

Il se marrait. Lize, encore sous le choc de la bagarre, esquissa un pâle sourire.

- Et tu viens d'où ?

- D'ailleurs.

- Où ça ailleurs ?

- Ailleurs. Loin.

- D'accord. Tu tiens à garder tes secrets. Je n'insiste pas.

Il lui demanda s'il pouvait l'aider.

- Peut-être, répondit Lize. Saurais-tu où trouver un endroit où loger ? Si possible pas trop cher.

- Tu pourrais aller voir la vieille Nursultania, au Panier.

- Nursultania ?

- Oui, Nursultania Raffass. Elle est la propriétaire de la résidence du Refuge. Les appartements sont meublés, il y a l'électricité et les tarifs sont tout-à-fait corrects.

Lize lui sourit et le remercia pour le tuyau. Il trouva son sourire incroyable. Elle remit son sac sur ses épaules. Alors qu'elle s'éloignait, il l'interpella :

- Je n'ai même pas pensé à te demander ton prénom !

- Lize ! Cria-t-elle, levant sa main en guise d'au revoir. Et toi ?

- Vicctor ! A ton service !

Il planta ses poings sur ses hanches et la regarda s'éloigner. Il attendit qu'elle soit suffisamment loin pour qu'elle ne l'entende pas.

- Mais t'es qui toi ? D'où tu sors beauté ?

Il l'avait perçu immédiatement : cette fille était de ces êtres qui sont des Soleils.

Une demi-heure plus tard, Lize pénétrait dans le Panier par la place de Lenche. Cet enchevêtrement de ruelles étroites semblait être là depuis des temps immémoriaux. Le quartier avait en partie résisté aux affres du temps. Dans les rues alternaient ruines et bâtiments anciens, restés debout. Du linge était tendu sur des fils suspendus entre deux immeubles. Une nuée d'enfants la dépassa en courant. C'était un ghetto sale et bruyant, qui débordait de vie. Elle arriva sur une place animée où d'autres enfants disputaient une partie de foot. Des poules erraient çà et là, tandis que deux moutons broutaient des plantes faméliques. À l'autre bout de la place était la rue du Refuge. Elle frappa à la porte de la résidence tenue par madame Nursultania Raffass.

Lize avait de la chance, un appartement venait justement de se libérer. Le logement, au dernier étage, sans prétention, était propre, fonctionnel et de bonne dimension. Il était constitué d'une pièce unique d'à peu près quatre vingts mètres carrés, équipée de tables et de chaises, d'un divan, d'une table basse et d'un lit. Le coin cuisine était même équipé d'un Zeer ; un bac d'argile couvert, disposé à l'intérieur d'un autre et séparé de celui-ci par du sable, qui permettait de conserver les aliments au frais. L'appartement était équipé de deux seaux. Le premier servait pour aller tirer l'eau au puits. Le second était pour l'urine, puisque madame Raffass la vendait aux tanneries de Noailles, qui en consommaient de grandes quantités pour le dégraissage des peaux.

Lize paya un mois d'avance, avec un supplément pour l'électricité. Celle-ci était disponible de dix-huit heures à minuit, grâce à un système de dynamo relié à un vélo, qu'un jeune du quartier venait faire fonctionner en pédalant, contre une modeste rémunération.

Une fois seule, Lize se laissa choir sur le canapé. Son corps lui faisait mal et sa lèvre avait doublé de volume. Elle se sentait triste, en proie à un profond sentiment de solitude. Ce n'était pas ainsi qu'elle avait imaginé son arrivée à Marseille. Elle s'était figuré une fête, une ville peuplée de couleurs, de peintures sur les murs, accueillant l'étranger à bras ouverts. Et voilà qu'à peine arrivée on la frappait, on l'humiliait, on lui crachait au visage puis on la volait. Heureusement qu'il y avait eu ce garçon. Comment s'appelait-il déjà ? Lize n'avait pas imprimé.

Fran6 avait raison, Marseille c'était dur.

Pour ce qui était de la beauté, elle n'aurait su dire.

.8.

Jeudi 6 février

Lize se réveilla tout habillée. Sa première journée à Marseille s'était révélée catastrophique. Qui étaient ces gens ? Qui était cet homme en uniforme qui l'avait battue sous les acclamations de la masse ? Et pourquoi Notre-Dame était-elle noire ? Avait-elle toujours été ainsi ? Encore, le rêve... C'était un rêve. Une distorsion de la réalité était toujours possible. C'était dans l'ordre des choses. Mais elle était certaine que Fran6 lui avait dit qu'elle était blanche. Et puis, il y avait la véritable raison pour laquelle elle était venue ici. Sur la foi d'une vision. C'était peu. Elle ne savait pas vraiment par où commencer. À qui aurait-elle pu se confier ? Qui pourrait l'aider ? Elle ne voyait pas. Lize venait d'entrer dans un monde dont elle ne maîtrisait pas les codes. La prudence s'imposait.

La meilleure chose à faire était de partir à la découverte de la ville à pied. Lize était fille des arbres et des forêts, de la terre et des cieux. Brindille allant au gré du vent, elle s'était rarement fixée dans une ville. Jamais dans une cité de cette taille. Marseille était minérale, des cailloux sur un tas de cailloux et du monde partout. La Nature était reléguée aux confins du nomansland. Elle n'était pas là dans son élément.

Elle fit une rapide toilette et descendit dans la rue. Madame Raffass buvait son khawa d'orge assise sur une chaise, juste à côté de la porte d'entrée de la résidence du Refuge.

- Bien dormi, jeune fille ?

- Oui, très bien.

Nursultania Raffass était une femme âgée, plutôt petite, aux longs cheveux gris, très fins, qu'elle tenait en toutes circonstances enserrés dans un chignon. Pour une méditerranéenne, elle avait la peau assez pâle. Madame Raffass évitait le Soleil et passait ses journées à l'ombre de son immeuble.

- Que vas-tu faire aujourd'hui, petite ?

- Je pensais aller marcher en ville, peut-être aller jusqu'au bord de mer.

- Si tu veux manger du poisson il y a de bonnes adresses du côté du Vieux-Port ou chez les pêcheurs des Catalans.

Elle ajouta, songeuse :

- C'est une chance que les poissons soient revenus.

- Comment cela revenus ?

- Du temps de mes parents il n'y avait pas de poissons dans la mer. C'était comme ça depuis la Grande Extinction. Depuis une cinquantaine d'années ils sont progressivement revenus. Quand

j'étais minote, un voisin avait ramené un poisson. On n'avait jamais vu ça ! Au fil des années il y en a eu de plus en plus. Aujourd'hui, il y a même des gens qui vivent de la pêche. Et on peut se baigner dans la mer. Ma mère nous l'interdisait. T'allais dans l'eau et tu ressortais plein de plaques rouges !

- C'est une bonne nouvelle.

- Je ne te le fais pas dire, ma fille !

Elle avait l'air sympathique cette vieille dame.

- Dites-moi madame Raffass, j'aurais une question.

- Je t'écoute.

- Un ami qui a vécu ici il y a longtemps m'a parlé de Marseille. Il m'a dit que Notre-Dame était blanche. Quand je suis arrivée sur le Vieux-Port hier, je l'ai vue noire. Alors je ne sais pas, a-t-elle toujours été ainsi ? Les souvenirs de mon ami l'ont-ils trahi ?

- Une étrangère ! Je l'aurais parié ! Tu as raison. Les jeunes croient qu'elle a toujours été noire, mais il n'en est rien. Dans mon jeune temps elle était toute immaculée. C'est ensuite qu'elle a été repeinte.

Nursultania fouilla dans ses souvenirs.

- Je crois que c'est arrivé peu après que l'archiprêtre Ramos ne soit intronisé.

- L'archiprêtre Ramos ?

- Ah oui. À ce point ? Tu ne connais vraiment pas Marseille ! Ramos, ma fille, est le plus haut dignitaire prypiate. Notre plus important religieux, si tu veux.

Lize enregistra l'information.

- J'ai vu aussi des gens qui portaient une sorte de robe marron. Il y avait une procession. Ils portaient des bannières noires avec des symboles jaunes. Sont-ils liés à ce Ramos ?

- Ah ça oui ! Ce sont des mwans. Des prêtres prypiates si tu préfères. Ils sont partout, dans chaque rue, chaque quartier de Marseille et ils veillent sur la morale et la piété des habitants.

- Il y en a ici au Panier ? S'inquiéta Lize.

- Bien sûr ! Pourquoi voudrais-tu qu'il en soit autrement ? À Marseille, tout le monde est prypiate.

- Vous y croyez vous ?

- Aaah mais bien sûr ! Ma foi ! Yöloh est grand et Ramos est son berger ! Je suis une bonne croyante, moi ! Et tu ferais bien d'y croire aussi.

Lize ne répondit pas. N'ayant nul désir de s'engager dans un débat théologique, elle la remercia pour ses éclaircissements et prit congé. Elle quitta la rue du Refuge. À la Montée des Accoules, elle dévala une volée de marches et se retrouva sur les quais de Caisserie.

Lize marcha dans Marseille toute la journée. La ville était organisée par quartiers. Chacun avait son identité propre. Autour du port s'organisait l'activité commerciale : négociants, grossistes, armateurs. Marins. Dockers. Des voiliers arrivaient en provenance de tous les coins du monde connu.

De chaque côté de la Canebière, qui remontait depuis le Vieux-Port vers les Réformés, s'organisaient les quartiers de Noailles, à droite, et de Belzunce, à gauche.

Belzunce présentait un aspect opulent. Le quartier respirait la fleur d'oranger et les petits plats qui mitonnent dans les beaux appartements. Des plantations de palmiers s'élevaient dans les trous béants laissés par les ruines. Des palefreniers, des lingères, des cuisinières, tout un petit peuple de domestiques s'affairait.

Noailles était aussi délabré que le Panier et sentait la débrouillardise. Petits commerçants, vendeurs à la sauvette, trafiquants de tous genres. Au centre du quartier, la place entre la rue Vacon et la rue Rouvière était occupée par les tanneurs. Il s'y trouvait de nombreux vases en pierre remplis avec une large gamme de teintures et de liquides colorés. Des dizaines d'hommes et d'enfants à moitié nus, plongés jusqu'à la taille dans les colorants, s'échinaient sous le Soleil.

Lize remonta la rue d'Aubagne, accéda au Cours Julien puis à la Plaine, vaste place rectangulaire bordée d'immeubles, la plupart totalement ruinés. Il s'y tenait un marché où l'on trouvait de tout. Produits ménagers, nettoyants, lessives, détergents, tous à base de savon de Marseille, charbon prêt à filtrer l'eau, légumes, fruits, vêtements, mille autres choses plus ou moins utiles et de plus ou moins bonne qualité. Lize déambula entre les ménagères, les prêtres prypiates et les putes au réveil, qui buvaient leur khawa touba à même le comptoir d'un stand à roulettes. Elle dépassa les alignements de draps et d'étoffes aux couleurs chamarrées. Il y avait de la laine des Alpilles, de la soie des Cévennes, des lins de Tunis, des cuirs de Genova, des peaux d'Arles. Puis ce furent les marchands électriques, les machinistes, les vendeurs de Zeer, de générateurs individuels, de mini-centrales biogaz qui permettaient de recycler en énergie les déjections d'une famille. Un marchand d'éoliennes avait monté en exposition un modèle réduit. À côté, deux stands de dératiseurs se faisaient face. Chacun exhibait dans des nacelles en osier des spécimens de grande taille. Un vendeur d'ampoules vantait des produits soi-disant incassables.

- Garanties à vie ! S'égosillait-il. Garanties à vie mes ampoules ! Fabrication cent pour cent marseillaise !

Lize arriva au coin des vendeurs d'insectes grillés. L'un d'entre eux proposait le kefta de sauterelles. Deux jeunes se disputaient la dernière bouchée d'une brochette d'araignées. Celle-ci tomba par terre et fut ramassée par un clebs qui fila aussitôt entre les jambes des passants.

Derrière les bâtiments ruinés de la Plaine débutait le nomansland. Lize redescendit vers Noailles et gagna le quartier de l'Opéra. Elle longea le bassin Destiendorve par les quais de la rue Sainte. Elle aperçut un grand fort, d'où sortaient des religieux et des hommes en armes vêtus d'un uniforme kaki.

Au Sud du port, Marseille offrait un visage sensiblement différent. Alors que le reste de la ville semblait lutter chaque jour pour assurer sa subsistance, les habitants de ces quartiers vivaient dans le luxe. Plus l'on se rapprochait du sommet de la colline où trônait Notre-Dame, plus l'on distinguait de grandes villas, cachées derrière des murs protégeant de verts parcs arborés.

Lize avait prévu de monter jusqu'à Notre-Dame mais elle n'était pas à sa place dans ces quartiers riches. Et puis, il se dégageait définitivement de cet édifice quelque chose de lugubre. Elle décida

de remettre à plus tard la promesse qu'elle avait faite à Fran6. Elle redescendit en direction du littoral et rejoignit la petite anse des Catalans, où de longues pirogues de pêcheurs peintes de couleurs vives étaient alignées côte à côte sur la plage. Elle commanda une daurade grillée dans une gargote. Ensuite, elle resta un long moment assise face à la mer. Le soir venant, elle rentra au Panier en longeant le port.

La nuit était déjà tombée lorsque Lize arriva à la rue du Refuge. Madame Raffass n'était pas sur sa chaise. Lize monta jusqu'à son appartement. Elle se mit à la fenêtre. Dans la rue, il n'y avait personne. Les gens semblaient cloîtrés derrière des volets clos.

Marseille vivait sous une chape de plomb.

Fran6 n'avait rien dit à propos d'une religion et n'avait fait aucune mention des prypiates. Avait-il oublié ? C'était étrange. Lize ne se voyait pas rester ici plus que de nécessaire. Elle doutait d'elle-même : il fallait être bien naïve, ou idiote, pour faire un si long voyage sur la foi de révélations absconses, sous hallucinogènes. L'espoir était un fil ténu.

Elle repartirait bientôt.

Rentrerait-elle auprès d'Anh, Fran6 et Noah, ou poursuivrait-elle son interminable fuite de par le monde ? Pourquoi ne pas partir au-delà des mers ? Il suffirait de s'engager sur un navire. Elle remit cette idée à plus tard.

Le mois d'avance avait bien entamé ses économies. Il fallait qu'elle trouve un moyen de gagner un peu d'argent.

Vendredi 7 février

- Dites-moi madame Raffass, vous ne savez pas où je pourrais trouver du travail ? Au port ? Comme docker ?

Nursultania était assise sur sa chaise, devant chez elle. La logeuse frappa le plat de sa main sur sa cuisse, hilare.

- Mais tu t'es vue petite ? Maigrelette que t'y es ! T'y as pas la force ! Oublie ça tout de suite, le boulot au port c'est pour les costauds ! Toi docker ? C'est la meilleure de la journée, celle-là !

Madame Raffass avait raison.

- Il n'y a pas de travail pour les femmes ici ?

- Si. Mais pas au port. Si tu veux du boulot, tu peux toujours aller t'engager dans l'une des fabriques de la Belle de Mai, c'est ce que font la plupart des femmes du quartier.

- On y fait quoi dans ces fabriques ?

- Ça dépend. Il y en a plusieurs. Fabrique de chaux, d'ampoules, de savons, de pénicilline, de potasse, de poissons en conserves... Il y a le choix. Mais je te préviens, c'est pas pour les fatigués ! Faut tenir !

C'était bien ça, les fumées noires qu'elle avait vu depuis Sinh-Moron, le jour où elle était arrivée. À Brighton, Lize avait vu ce que la fabrique infligeait comme souffrances aux corps et aux âmes. Elle avait vu l'exploitation de l'homme par l'homme et l'avilissement de la Nature. À moins d'y être contrainte, elle ne désirait pas y prendre part.

- C'est un boulot comme un autre. Tu sais, un travail qui ne soit pas dur, ça n'existe pas. Chez les riches peut-être, mais pas chez les petites gens comme toi et moi. Les pauvres, c'est fait pour trimer. C'est tout.

- Vous avez raison. Mais la fabrique, j'ai déjà vu ça dans une autre ville, c'est vraiment terrible.

- Ce n'est pas un travail facile, je te l'accorde. Mais si tu ne veux pas aller à la fabrique, qu'est-ce que tu vas faire ? Amendonné, il va bien falloir payer ton loyer ! Et je t'ai dit que je ne faisais pas crédit. Donc, ou tu es riche mais t'y as pas l'air, ou il te faudra travailler pour vivre.

- Je ne suis pas riche madame Raffass, concéda Lize.

La vieille femme se tordait sur sa chaise.

- La vieillesse ! Ah ma nine, si tu savais comme ça me fait mal !

Elle releva le bas de sa blouse et se massa les genoux. Ils étaient écarlates et gonflés. Lize s'agenouilla face à elle et observa de plus près la tumescence.

- On dirait que c'est chaud.

- Oui c'est vrai.

- Vous avez la goutte madame Raffass.

- Première nouvelle ! Tu crois que je ne le sais pas ? Tu me prends pour une ignorante ?

Mme Raffass s'emporta. Il n'y avait aucun remède efficace pour soigner la goutte, et cette petite impertinente qui se prenait pour un médecin ! Fallait pas qu'elle pousse le bouchon trop loin, la même. La goutte, ça ne faisait pas rire madame Raffass.

Lize se releva et dit :

- Attendez-moi ici.

Elle monta les escaliers jusque chez elle quatre à quatre.

En bas, Nursultania pestait contre la drôlesse :

- Ma foi, je ne risque pas de bouger !

Lize empoigna son traité de phytothérapie. Elle trouva rapidement la page qu'elle cherchait. Par chance, elle avait tout ce dont elle avait besoin. Elle déballa le contenu de son sac-à-dos, qu'elle n'avait pas encore pris le temps de défaire. Il y avait des petites fioles en verre, d'autres en argile, des sacs de poudres et de plantes séchées, des boîtes emplies de graisses et d'huiles.

L'élément principal consistait en une poudre de colchique. Ce produit rare et cher ne poussait que dans les contrées les plus septentrionales. Il lui en restait un fond, qu'elle avait acheté deux années auparavant à des caravaniers de retour des Terres Nordiques. Elle jeta dans un saladier de la poudre de gingembre, et des feuilles d'ortie séchée qu'elle avait préalablement broyées. Elle ajouta le reste de poudre de colchique et quinze gouttes d'huile essentielle de gaulthérie, un autre produit rare qu'elle s'était procuré auprès du caravanier. Elle ajouta enfin une rasade d'huile de coco qui lui venait d'Anh. Elle mixa le tout en une pâte compacte.

- Montrez-moi vos genoux madame Raffass !

Nursultania n'avait pas bougé de sa place. Une voisine l'avait rejointe pour papoter.

- Oh mais qu'est-ce qu'elle me veut celle-là ? Tu crois que je vais montrer mes genoux à tout le monde ?!

L'autre vieille rigolait. Lize insista.

- Mais qu'est-ce que tu leur veux à mes genoux ? Ils sont si beaux que ça que tu veux les revoir ?

La vieille à côté rit de plus belle. Lize lui présenta la pommade qu'elle venait de confectionner.

- Ah là tu m'intéresses ! Mais je n'y crois guère, personne n'a jamais été capable de me soulager. Toi t'y arrives la bouche en cœur et tu crois que tu vas faire mieux que les autres. Ty'es bien prétentieuse, petite.

- Faites-moi confiance. Et puis, ça ne coûte rien d'essayer vous savez.

Nursultania, incrédule, consentit à ce que Lize lui masse les genoux.

- Je passerai tout à l'heure pour voir si ça a fait effet, dit Lize avant de remonter chez elle.

En fin de journée, le genou de madame Raffass avait largement désenflé. Nursultania n'en revenait pas.

- C'est incroyable ! T'y es une magicienne ma petite ! Je n'ai presque plus mal ! Yöloh ce que je te remercie !

Lize était heureuse. Elle aimait ça, faire du bien aux autres.

- C'est de bon coeur madame Raffass.

Elle lui tendit la pommade.

- Deux fois par jour. Au matin et au coucher.

Madame Raffass ouvrit le bocal pour en sentir l'odeur.

- Je ne savais pas que tu étais guérisseuse.

Lize lui fit un clin d'oeil.

- Je connais un peu les plantes.

Une idée lui trottait en tête, qu'elle partagea avec sa logeuse :

- Je pourrais aller dans la colline récolter des plantes médicinales et les vendre sur le marché.

- Mais quelle idée ! Déjà, pour aller dans la colline, t'y as au moins une bonne demi-journée de marche.

- Ah bon ? Je veux bien que les collines au Nord soient loin, mais celles au Sud, au bord de la mer, me paraissaient plus proches.

- Les Calanques ? À condition de prendre un bateau jusqu'aux Goudes, éventuellement. Mais ça te coutera trop cher par rapport à ce que tes plantes vont te rapporter.

- Je pensais plutôt y aller à pied en longeant le littoral.

- Mais ma belle, à pied c'est trop long. Quand tu arriveras au Prado, tu vas tomber sur la mangrove, et là tu ne pourras pas passer. Il te faudra remonter très en aval avant de pouvoir trouver un endroit pour traverser. Le temps que tu arrives au Calanques tu auras perdu ta journée.

Nursultania eut un geste d'agacement.

- Je ne sais pas pourquoi on parle de ça. De toutes façons, c'est interdit.

- Comment ça interdit ?

- La vente de produits médicinaux, que ce soit des plantes séchées, des baumes, des poudres, que sais-je encore, est réglementée ! Il faut une licence ! Ce n'est pas à toi qu'on en donnera une. Il faut des appuis haut placés pour ça.

- Je n'ai qu'à travailler sans licence.

- Tu veux te faire embarquer par les schtakhs ?

- Les schtakhs ?

- La police ! Mais tu sors d'où toi ? Maugréa madame Raffass.

Lize fit une moue ennuyée. Quand elle s'était trouvée dans le besoin, elle s'en était toujours sortie en faisant commerce de plantes médicinales. Si on l'en empêchait, de quoi allait-elle pouvoir bien vivre ?

La voisine triturait un long poil esseulé qui poussait sur son menton. Elle prit la main de Lize dans la sienne.

- Tu devrais aller voir le Père Blaize, il paraît qu'il cherche quelqu'un.
- Le Père Blaize ?
- C'est un herboriste très connu à Marseille. Il a sa boutique à Noailles.
- J'irai demain.

Lize se tourna vers madame Raffass :

- En plus, je suis à court de poudre de colchique. J'en aurai besoin si je veux vous refaire de la pommade.
- Je te donnerai des pièces, dit Nursultania.

Lize répondit que ça, on verrait.

.10.

Samedi 9 février

En milieu d'après-midi, Lize s'en alla à Noailles munie de son précieux livre dissimulé dans un petit sac en jute.

Elle traversa le quartier, observant les étals de poissons, de viandes, envahis de mouches. Elle dépassa des vendeurs à la sauvette, puis les boutiques de fripiers et leurs tas de vêtements posés à même le sol, avant d'arriver face aux devantures des marchands d'oeufs, d'épices, celles des négociants d'or, jusqu'à une petite place où des chiffonniers vendaient tout un fatras de choses récupérées dans le nomansland, obstruant presque totalement l'accès à la boutique d'un réparateur d'éoliennes.

Elle s'engagea dans l'étroite rue Méolan. À l'angle figurait un restaurant dont l'enseigne disait : Chez Sauveur, de père en fils depuis toujours. Quelques mètres plus loin, elle repéra l'échoppe du Père Blaize.

La devanture était toute en bois. Sur le fronton était écrit en lettres capitales : Herboristerie du Père Blaize. Sur des panneaux horizontaux l'on avait peint en blanc, pour ceux qui savaient lire : Tisanes, thés, épices, douceurs, huiles essentielles, accessoires, remèdes, médecines. Le magasin était ouvert directement sur la rue. Il y avait sur des étals des herbes sèches odorantes, connues pour leurs vertus médicinales, mais aussi du foin pour les chevaux, des sacs de graines pour les poules.

Lize porta son regard vers l'intérieur. Tout était fait dans un bois ancien : le comptoir, orné de bas-reliefs sculptés de motifs floraux, mais aussi les rayonnages, qui s'élevaient du sol au plafond. Sur les étagères étaient entreposées des dizaines de boîtes en fer. Derrière le comptoir se trouvait une affichette où l'on pouvait lire : Les plantes. Soulagent toujours. Soignent souvent. Ne font jamais de mal.

Au moment où elle allait entrer dans la boutique, Lize remarqua un petit écriteau : *Recherche aide herboriste compétent*. Compétent était souligné trois fois.

L'homme au comptoir venait de fournir à une cliente du bissap de la meilleure qualité. Lize lui demanda s'il avait en stock de la poudre de colchique.

- De la poudre de colchique ? C'est un produit qu'on ne me demande pas tous les jours ! Je vais voir, attendez.

Il considéra un moment l'étalage, comme s'il cherchait quelque chose, puis il monta sur un escabeau et attrapa une boîte située tout en haut des étagères.

- C'est bien ce que je craignais. C'est vide. C'est un produit d'importation et les occasions de s'en procurer sont rares.

Il réfléchit un instant.

- Il me reste un peu de bulbes de colchique. Est-ce que cela pourrait vous intéresser ?

La poudre était plus pratique, mais Lize pourrait toujours râper les bulbes ou les travailler avec un mortier. Les bulbes n'étaient pas donnés. Elle s'y attendait. Elle acheta de quoi préparer à Nursultania un bon mois de remède d'avance.

- Qu'est-ce que vous allez en faire de ces bulbes de colchique ? Demanda-t-il, intrigué.

- C'est un des composants d'une pommade qui permet de soulager la goutte.

Il haussa les épaules.

- Espérons que cela fonctionne.

Il devait avoir passé cinquante ans. De forte corpulence, ses bras étaient aussi larges que les cuisses de Lize. Il tenait ses longs cheveux gris attachés en un catogan.

- C'est vous le Père Blaize ?

- Lui-même.

- J'ai lu à l'entrée que vous cherchiez une herboriste.

Le Père Blaize la toisa de haut.

- Tu sais lire toi ?

- Lire et écrire, monsieur ! Répondit Lize pleine d'entrain.

Il lui adressa un regard incrédule.

- Vous ne cherchez pas une herboriste ?

Il rectifia :

- Un herboriste. Il ajouta : tu as vu ce qui est écrit à côté d'herboriste ? Com-pé-tent ! J'ai déjà renvoyé trois personnes aujourd'hui ! On se s'improvise pas herboriste comme ça ! Allez zou ! Hors de ma vue !

Lize insista :

- Je pense avoir les compétences.

- Tu penses avoir les compétences ? Entre toi et moi, c'est n'importe quoi ton histoire de colchique. Personne ne soigne la goutte avec ça ! Tu te fourvoies petite.

- J'ai pourtant obtenu d'excellents résultats, protesta-t-elle.

Le Père Blaize n'y croyait pas une seconde. Lize posa son livre sur le comptoir et l'ouvrit.

- Voyez, c'est écrit là.

Il se pencha en avant et étudia la formule. Au bout d'un moment, il fut bien obligé de reconnaître que ça pourrait marcher. Il prit l'ouvrage entre ses mains et le soupesa. Il l'examina sous toutes les coutures. Cette petite et son livre l'intriguaient. Lorsque Lize lui apprit qu'elle savait distiller, il fut convaincu. Il possédait dans son arrière-boutique un alambic qu'il utilisait peu, faute de temps. C'était d'ailleurs l'une des raisons qui l'avaient poussé à chercher quelqu'un pour le seconder. L'affaire fut entendue, il prendrait Lize à l'essai une semaine, à partir de lundi matin.

Lize s'en retourna au Panier guillerette. Le Père Blaize n'avait pas l'air commode et le salaire n'était pas très élevé mais la boutique lui avait plu. Elle préférait largement ça à la fabrique. Elle poussa jusqu'à la place de Lenche et s'assit à la terrasse du Barjac. C'était, d'après madame Raffass, le plus vieux bar de Marseille. D'après la logeuse, l'établissement était là depuis la fondation de la Ville. Elle commanda un rhum ambré pour fêter son embauche. L'air était doux, la fin de journée agréable. Elle prit le temps d'apprécier le breuvage. Lorsqu'elle eut fini son verre, elle paya et s'en alla.

Elle traversa la place. Un peu plus bas, un attroupement s'était formé. Elle s'en approcha. Un vieux, perché sur un tabouret, haranguait les passants. Son discours était décousu, pas toujours cohérent, mais il était habité par ce qu'il disait. Les gens l'écoutaient. Il se moquait de l'archiprêtre Ramos, d'une religion qu'il jugeait absurde. Il donnait des exemples tirés du quotidien des habitants du quartier. Il avait le sens de la formule et les gens se marraient. Mimant des gestes obscènes, il déclara qu'un certain Grodin était la pute de Ramos.

Une dame à la gauche de Lize lui dit :

- Pauvre Pierrot, il est fou. Il va trop loin, il va avoir des problèmes.

Elle prit Lize à parti :

- Vous croyez pas qu'il est fou ?

Lize convint que ce Pierrot avait l'air pour le moins illuminé.

- Moi je reste pas là. Vous devriez en faire de même.

Une dizaine de personnes avaient rejoint l'assistance. Pierrot parlait de politique, de corruption, de l'avidité des riches, de l'incurie crasse des gouvernants, de la violence des schtakhs. Dans l'assemblée, des « il a raison », des « à bas la dictature », fusèrent.

C'est à cet instant précis qu'Amon Doe, l'officier qui l'avait frappée et humiliée le jour de son arrivée, apparut au coin de la place. Il avança d'un pas pressé en direction de l'orateur, qui lui faisait dos. L'assemblée se tut. D'une féroce balayette, il fit valser le tabouret. Pierrot valdingua et se retrouva les fesses par terre. Avant même qu'il n'ait pu se rendre compte de ce qu'il lui arrivait, Amon Doe lui asséna un violent coup de botte dans les côtes. Plusieurs personnes décampèrent.

- Chien ! Ordure ! Comment oses-tu ? Éructa-t-il.

Le kappo se saisit d'une matraque accrochée à sa ceinture. Une grêle de coups se mit à pleuvoir sur le pauvre Pierrot. Il eut bientôt le visage en sang.

- Viens ! Il faut faire vite !

Une main avait attrapé l'avant-bras de Lize. Elle reconnut le garçon roux qui l'avait aidée à la rue d'Aubagne. Une capuche lui couvrait le crâne.

- Tu me reconnais ? C'est moi Vicctor. Vite, faut pas rester là. Il y a des schtakhs dans toutes les rues autour. Bientôt, ils vont fondre sur la place et embarquer tout le monde. Suis-moi !

Lize prit soudainement conscience du danger. Une colonne d'hommes en uniforme remontait prestement Caisserie en direction de l'attroupement. Vicctor prit Lize par la main.

- Reste calme. Ne cours pas. Fais comme si de rien n'était.

Lize craignait qu'Amon Doe la reconnût. Son coeur se mit à battre. Ils remontèrent la place par l'allée de gauche, jusqu'au Barjac, où le patron se hâtait de fermer boutique. Plus loin, la rue était obstruée par un groupe d'une dizaine de schtakhs venant dans leur direction. Victor serra plus fort sa main dans celle de Lize.

- Par là !

Ils tournèrent à l'angle du bar pour s'engouffrer dans la minuscule rue Font des Vents.

- Continue de marcher, lui dit Victor, avant d'ajouter : dès qu'on aura passé le coin de la rue, on sera en sécurité.

Ils entendirent une voix tranchante :

- Hé vous là-bas ! Arrêtez-vous !

Vicctor lui lâcha la main.

- Ne te retourne pas. Cours maintenant. Cours vite ! Le plus vite que tu peux !

Lize courut comme une dératée. Deux schtakhs les prirent en course.

Les schtakhs étaient trop gras, trop lourds pour les rattraper. Ils abandonnèrent vite et s'en retournèrent place de Lenche, où la nasse s'était resserrée sur ceux qui restaient. Il y allait avoir besoin de bras pour embarquer tout le monde, ce n'était pas le moment de faire du zèle et de se lancer dans une poursuite aussi éreintante que hasardeuse.

Lize et Vicctor atteignirent le littoral, face à un fort en ruine séparé de la ville par un bras de mer. Ils reprirent leur souffle, vérifièrent qu'ils n'avaient pas été suivis, puis s'assirent sur des rochers. Lize en était quitte pour une sacrée frayeur.

- C'est bon. On les a semés, dit Victor.

À l'Ouest, le Soleil se couchait sur les collines.

- J'ai eu une de ces frousses ! Avoua Lize. Elle ajouta, goguenarde :

- Toi ton truc c'est de secourir les jeunes filles en danger ?

Il sourit.

- Non, ça c'est que pour toi.

- Dois-je me sentir privilégiée ?

- Peut-être, qui sait ?

Lize ne releva pas. Il fronça les sourcils.

- Il faut que tu fasses plus attention ! Tu aurais dû tracer quand tu as vu Pierrot. Rien que de l'écouter c'est dangereux. Pierrot, c'est un dingue. Il se met trop en danger. Regarde où ça le mène. On ne le reverra pas de sitôt au quartier. Si on le revoit un jour.

Vicctor était amer.

- C'est dommage. Pierrot c'est un bon gars. Tu sais, il a appris à lire à beaucoup d'enfants du quartier. C'est un personnage. Il a ses idées. Le problème c'est qu'il ne sait pas les garder pour lui. Lize ne maîtrisait pas les codes de cette ville. Son ignorance avait failli la mettre pour la seconde fois dans le pétrin. Elle le remercia.

- Je n'avais pourtant pas l'impression de faire quelque chose de répréhensible.

- Ici, écouter les élucubrations de l'ancien suffit à te rendre coupable.

Elle pensa à ce pauvre homme et à son visage en sang.

- C'était si grave ce qu'il disait ?

- Quiconque critique publiquement le pouvoir ou la religion le fait à ses risques et périls.

D'un regard dur il lui dit :

- Ne t'avise jamais de le faire.

Ils demeurèrent silencieux, à profiter du coucher de Soleil. Lorsque les derniers contours de l'astre disparurent derrière les collines bleutées, ils regagnèrent le Panier.

En chemin Lize le questionna :

- Qui est ce Grodin dont parlait Pierrot ? Ramos, je vois, c'est l'archiprêtre. Mais Grodin ? Je ne sais pas...

Vicctor la dévisagea.

- Ah oui ! Tu viens vraiment de débarquer ! Grodin c'est le maire.

- Le maire ?

- Oui. Le grand chef de la ville si tu veux.

- J'ai déjà entendu le terme, je te remercie.

Vicctor poursuivit :

- Grodin et Ramos sont les deux personnages les plus importants de Marseille. Ensemble, ils dirigent notre Cité. Grodin s'occupe des affaires de la ville, c'est lui qui contrôle les schtakhs. Il a aussi la main sur toute l'économie. Les fabriques, le port, le commerce, la pêche, rien ne se décide sans lui. Ramos, lui, s'efforce de sauver nos âmes. Vaste programme...

- Et ce schtakh qui a frappé Pierrot ?

- Amon Doe ? L'un des pires. C'est un mauvais. Il prend plaisir à martyriser les pauvres cons comme Pierrot.

Lize raconta à Vicctor sa mésaventure.

- Espérons qu'il ne t'ait pas dans le viseur, ça vaudrait mieux pour toi.

Vicctor comprit que Lize était totalement étrangère à la réalité marseillaise. Il voulut lui donner des clés. Si elle comprenait où elle avait mis les pieds, elle éviterait plus facilement les ennuis.

- La ville est dirigée par le maire, Grodin. À ses côtés, Ramos, Archiprêtre et premier personnage de la religion prypiate à Marseille. Tous deux s'appuient sur des organisations qui répondent à leurs ordres. Grodin commande la Schtakhya. Le terme désigne l'institution mais c'est aussi le lieu qui s'y rattache. Il y a une schtakhya par quartier. À sa tête un kappo. Amon Doe est le Kappo de la Schtakhya du Panier. Grodin dispose également de sa garde personnelle, la Prétore.

Lize écoutait, enregistrant. Vicctor poursuivit.

- Ramos, inspiré par Yöloh, il va sans dire, dirige le clergé. Il a en dessous de lui des métropolités, qui, tout comme les kappos, sont un par quartier. Les métropolités commandent à des mwans, des prêtres. Ils sont proches de la population et vivent au milieu des fidèles. Mais Ramos dispose aussi d'une milice à sa solde, son bras armé, la Kalyma. Les miliciens qui la composent

s'appellent des zeks. Tu les reconnaitras facilement, ils portent des uniformes kaki avec le Radion en écusson.

- Le Radion ?

- un disque jaune entouré de trois sixièmes de disque tronqués, jaunes eux aussi, sur fond noir, ça ne te dit rien ?

Lize reconnut le symbole qu'elle avait vu durant la procession.

Vicctor la mit une seconde fois en garde :

- Ne dis rien, ne fais rien qui puisse être jugé blasphématoire. Si tu enfreins les règles et que ça vient à se savoir, la Kalyma viendra te prendre, chez toi, en pleine nuit...

Il s'assombrit :

- T'as pas envie de savoir ce qu'ils font aux gens.

Lize frissonnait. Marseille était prise dans une réalité glacée. Elle songea au pauvre Pierrot.

Il ajouta :

- Je voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose.

Ils arrivèrent rue du Refuge. Nursultania Raffass était naturellement assise sur sa chaise.

- Vé moi les deux ! Ça alors ! Tu fréquentes ce vaurien de Vicctor ma gatew ?

Vicctor embrassa affectueusement la vieille dame.

- Vous vous connaissez ? S'étonna Lize.

- Ah oui je le connais l'asticot, là ! Je le tenais dans mes bras qu'il était pas plus haut que ça !

Vicctor confirma.

- J'ai vécu mon enfance au Panier. On se connaît bien avec Nur'.

Il se pencha vers elle.

- Tu ne trouves pas qu'on va bien ensemble ?

- Et lui non ? Crapaud ! Mauvais garçon ! Mais tu t'es vu ? Circule ! Va voir ailleurs ! Cette petite, elle est trop belle pour toi !

Nursultania riait de toutes les dents qu'il lui restait.

Elle est trop belle pour toi : c'était exactement ce que s'était dit Vicctor.

Jeudi 26 mars

Lize était maintenant établie à Marseille depuis un mois et demi.

Vicctor exerçait la profession de peintre en bâtiments. Le soir, il venait souvent au Panier. Il passait saluer Nursultania, mais ce n'était qu'un prétexte pour voir Lize. Lize appréciait sa compagnie. Il était gentil, serviable, mais elle tenait à maintenir une certaine distance.

Elle n'était toujours pas disposée à avouer à quiconque la véritable raison de sa venue à Marseille. Elle se méfiait des autres autant qu'elle doutait d'elle-même et craignait qu'on ne la juge totalement dérangée. Elle n'avait pas avancé. Aucun indice, rien qui ne la mette sur une piste, aussi ténue soit-elle. Depuis qu'elle avait pris cet appartement au Panier, elle n'avait plus rêvé. Le cavalier n'était plus venu la terroriser. La tortue volante, le boa arc-en-ciel, symboles rassurants, ne s'étaient pas plus manifestés. Savannah, Papa Missak et Manman Rose étaient demeurés absents. Ça n'avait probablement été qu'un songe, qu'une illusion à laquelle elle s'était accrochée.

Marseille était une ville austère et triste. Si des artistes avaient vécu ici, ils avaient disparu il y a longtemps. Si la joie avait étreint ces rivages, elle s'était éteinte. Il ne restait que la peine et cette religion qui encadrait tout.

Lize ne resterait pas. Bientôt, elle aurait accumulé suffisamment d'argent pour reprendre la route. S'engager sur un navire la tentait.

Le Père Blaize la traitait bien. Elle travaillait dur, ne ménageait pas ses sourires, et se révélait de bons conseils. Les clients l'appréciaient. Comme il n'y entendait pas grand-chose, il la laissa prendre en charge l'alambic. Elle réalisa ses premières distillations. Elle se sentait à sa place. Au début, il s'était montré froid, cassant, surveillant le moindre de ses gestes. Mais constatant que sa nouvelle employée disposait de connaissances solides et de cet allant nécessaire à tout commerçant, il lâcha rapidement la bride.

La boutique était la mieux achalandée de Marseille. Lorsqu'il s'agissait de se procurer en plantes rares, il excellait. Mais il se révéla un herboriste médiocre, peu au fait des remèdes et des façons de mêler les composants pour en tirer de nouveaux bienfaits. Sur ce point, Lize le surpassait totalement.

Le vieux commerçant l'envoyait parfois en livraison. Il se réservait celles dans le quartier. Dès qu'il s'agissait d'aller plus loin, de se rendre, par exemple, sur les hauteurs cossues de la ville, il confiait cette tâche à Lize.

Ce soir-là, après avoir rentré les étals à l'intérieur, ils prirent deux chaises et s'assirent devant l'officine. La journée avait été fructueuse. Le Père Blaize déboucha une bouteille de rhum. Ils trinquèrent.

- Mais dis-moi, Blaize, c'est ton vrai nom ?

- À ton avis ?

- Je ne sais pas.

Il esquissa un sourire.

- Je m'appelle Maximilien Moreno. Mais tout le monde m'appelle le Père Blaize. Je te prie de ne pas m'appeler Maximilien devant les clients.

- Monsieur Moreno peut-être ? Avança Lize, malicieuse.

- Ni Maximilien, ni monsieur Moreno. C'est pas bon pour les affaires, répondit-il, catégorique.

- Si tu le dis.

Lize poussa un peu plus loin sa curiosité :

- Tu as hérité de cette boutique ?

- Non. Je l'ai acquise à son dernier propriétaire. La boutique et le reste de l'immeuble.

- Qui s'appelait Blaize ?

- Non. Je crois que le dernier Blaize à avoir possédé cette boutique est mort avant même la Grande Extinction. C'est pour te dire si ça date.

- Incroyable. La boutique existe depuis tout ce temps ?

- Oui. Ce serait même la plus ancienne de tout Marseille.

- Tu n'as pas d'enfants pour reprendre après toi ?

- Non.

- Tu es avec quelqu'un ?

- J'ai été avec des femmes, des hommes. Mais je crois qu'en vieillissant, je deviens de plus en plus solitaire. Je n'aime pas qu'on bouscule mon quotidien. Je me sens bien, tout seul dans ma grande bâtisse.

Il but ce qu'il restait de son verre.

- Et toi ? Voilà que je te donne mon nom, que je parle de moi, mais à part que tu t'appelles Lize et que tu n'es pas de Marseille, je ne sais rien de toi. Je ne sais même pas ton nom de famille.

- Mon nom est Lize Karbone.

Elle réfléchit un instant.

- Mais, je ne crois pas t'avoir dit que je n'étais pas marseillaise.

- Ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! Rit-il.

- Je n'ai pas l'accent d'ici, convint Lize.

- C'est pas que ça. Ça se voit c'est tout.

Quand le Père Blaize arrêta un avis, il était définitif. Ce n'était pas la peine de quémander des explications qui ne viendraient pas.

- Tu viens d'où, d'ailleurs ? Reprit-il.

- Tu as du temps devant toi ?

Il désigna la bouteille de rhum.

- J'ai tout mon temps. Ressers-nous.

Lize s'exécuta.

Elle raconta sa vie d'errance depuis la mort de Rose et Missak, comment elle avait traversé bien des contrées avant de se retrouver ici à Marseille. Elle évoqua Anh et les siens, sans rien révéler de son expérience cosmique.

- La vie de vagabond ce n'est pas pour moi, lâcha le Père Blaize.

- Tu aimes trop le confort de ta boutique, Blaize, pour être nomade.

Ils restèrent songeurs. Blaize porta ailleurs la discussion :

- Demain on rentre un stock de bulbes de colchiques séchés.

- Je me demande si ça peut se distiller. Ça pourrait permettre de tirer le meilleur de la plante.

- Oui. Enfin... Faudrait être sûre. Si tu te rates, tu me fais perdre une belle somme. C'est cher, le colchique ! Tu le sais ça ?

- Au prix où tu me l'as vendu ! Je suis bien placée pour le savoir ! Ironisa-t-elle.

- Que dit ton livre ? Peut-être donne-t-il des indications.

Lize alla dans la boutique et revint avec son traité de phytothérapie. Il n'y avait rien dedans qui puisse les renseigner sur le processus de distillation du bulbe de colchique.

- Je peux le voir ce livre ?

Lize le lui tendit. C'était un très ancien volume, très abîmé. Il semblait fasciné par l'ouvrage qu'il tenait entre les mains.

- Le traité de phytothérapie du docteur Valnet ! S'exclama-t-il. Tu sais que ce livre est rare et précieux ?

Lize sourit, amusée. Elle savait tout cela.

- Cela fait bien longtemps que je n'en ai pas vu un exemplaire. Tu sors ça d'où ?

Elle hésitait à s'engager sur un terrain aussi intime.

- Je crois que ça vient de ma mère. Elle est morte quand j'étais toute petite.

Il la regarda avec compassion et l'invita à se confier.

- C'est loin tout ça. J'étais tout bébé lorsque deux nomades, Rose et Missak, m'ont recueillie. C'était vers les sources de la Loire. Ils m'ont raconté qu'ils avaient trouvé un berceau. Dans ce berceau il y avait moi, mais il y avait aussi ce livre. Ce sont les présents que m'ont laissés mes véritables parents avant de mourir.

- Comment sais-tu qu'ils sont morts ?

- C'est ce que m'ont dit Rose et Missak.

- J'en suis terriblement désolé.

Lize haussa les épaules.

- Ce sont de vieilles histoires. J'en ai pris mon parti, répondit-elle, faussement détachée.

Le Père Blaize feuilletait les pages du livre.

- Tu ne crains pas de l'abîmer à force de le transporter de chez toi à ici ?

- Si, bien sûr, mais je préfère l'avoir avec moi. Je ne voudrais pas qu'on me le vole.

- Tu pourrais le laisser ici, sous le comptoir. Il serait en sécurité et tu n'aurais pas à le transporter tous les jours.

- Et si c'était toi qui me volais ?

- Tu n'aurais pas loin à aller pour me trouver !

Lize sourit. C'était une bonne idée, elle accepta.

Dimanche 29 mars

Lize se leva tôt. Elle alla tirer au puits de l'eau, puis elle rentra faire une rapide toilette. Une fois propre elle descendit au Barjac boire un khawa d'orge. Il était temps d'honorer la promesse qu'elle avait faite à Fran6.

Il avait dit :

- La Bonne Mère elle est pour tout le monde. Elle te protégera.

Notre-Dame n'était pas celle que lui avait décrite le géant. Lize n'était pas certaine de vouloir se mettre sous sa protection. Mais elle avait fait une promesse et elle entendait l'honorer. Et qui sait ? De là-haut peut-être verrait-elle les choses différemment.

De chaque côté de la rue en pente qui menait à l'édifice, des clôtures enserraient de grandes propriétés.

Lize parvint au pied de la plateforme sur laquelle était construite Notre-Dame. Sur les escaliers qui y menaient avaient pris place deux rangées de zeks. Elle les reconnut à leur uniforme kaki. L'un d'entre eux menaça de la rosser si elle ne couvrait pas immédiatement ses cheveux. Lize recouvrit sa tête d'un châle et gravit les dernières marches vers l'esplanade sacrée. Notre-Dame était entièrement noire. À environ deux mètres de hauteur, une double ligne jaune faisait le tour du bâtiment. Par-dessus étaient alignés des Radions peints, emblèmes de la religion prypiate. Depuis le parvis, la vue sur la baie de Marseille était à couper le souffle.

Lize pénétra à l'intérieur. Des fidèles agenouillés priaient avec ferveur. Fran6 lui avait décrit les lumières qui filtraient par les vitraux, la finesse des ornements, les mosaïques colorées. Il n'y avait rien de tout cela. Les fenêtres avaient été bouchées. Tout avait été recouvert de peinture noire. Des centaines de bougies fournissaient un éclairage crépusculaire. Le Radion s'affichait partout. Un grand drapeau comportant une représentation monumentale du symbole occupait tout le chœur. Dans l'allée centrale qui menait à un autel ébène, deux rangées de zeks se faisaient face, immobiles.

Il régnait une atmosphère étrange. Les bougies dont les ombres tressaillaient sur les murs, épousant les cavités, rebondissant sur les voûtes, donnaient à l'espace une physionomie assez fascinante. Lize contourna la nef par les bas-côtés, observant la finesse de l'architecture, les hautes voûtes sculptées, les colonnades. Ses sentiments étaient mitigés. Une certaine angoisse l'étreignait, mais elle ressentait aussi une sensation d'intimité, de protection, comme une lueur dans une nuit froide, comme un fœtus bien au chaud dans l'obscurité du ventre de sa mère. Il y

avait d'un côté la terreur et de l'autre le réconfort. Une partie d'elle-même voulait fuir cet endroit, l'autre désirait s'y abandonner totalement.

Elle s'assit sur un banc. La Bonne-Mère, l'originelle, l'unique avait-elle été chassée de ce lieu ou l'habitait-elle encore ? Lize lui adressa une rapide supplique, la priant de la protéger et de l'aider dans sa quête. Sa promesse à Fran6 honorée, il était temps de retourner à la lumière du jour.

Une masse de fidèles se déversa dans la nef et les bas-côtés. C'était l'heure de l'office. Plus Lize essayait de se frayer un passage vers le dehors, plus la foule qui pénétrait à l'intérieur était dense. Des soupirs exaspérés retentirent. Lize abdiqua et se laissa porter par le flux. Assister à la cérémonie pourrait se révéler instructif. Elle prit place sur un banc, à la place la plus proche de l'allée centrale.

Bientôt, les croyants remplirent tout l'espace. Les cinq rangs les plus proches du chœur avaient été laissés libres. Les suivants étaient occupés par des familles portant de belles toilettes. Au fond s'agglutinait le petit peuple endimanché. Les gardes, à l'unisson, frappèrent deux fois le sol avec leurs bottes. L'assemblée se leva.

Un cérémonial parfaitement ordonnancé commença. Des mwans en robe de bure marron, bras et manches joints, tête encapuchonnée, vinrent s'installer des troisièmes aux cinquièmes rangs. La seconde rangée fut bientôt occupée par d'autres religieux, portant des cafetans noirs ornés de motifs cousus de fils jaunes, et coiffés d'un couvre-chef sombre orné du Radion. Leur tenue indiquait un rang élevé dans la hiérarchie. Lize en déduisit qu'ils étaient probablement des métropolitains. Une fois qu'ils furent tous à leur place, une dernière colonne s'avança. Elle était composée d'hommes, femmes et enfants corsetés dans de somptueuses tenues. L'attitude qu'ils dégageaient, hautaine et distante, la place qu'ils occupaient, au premier rang, témoignait de leur haute position. Le dernier à s'asseoir fut un vieillard noir et obèse, dont l'habit austère tranchait avec les lourdes bagues dorées qu'il portait aux doigts. Il était accompagné d'une femme blanche, grande, très maigre, plus jeune que lui, et d'une adolescente métisse.

Alors, d'une porte dans l'abside, un prêtre pénétra dans le chœur et se plaça derrière l'autel. L'homme était brun, grand et sec, son visage cassant et anguleux. Deux pupilles noires sous des sourcils touffus, un regard profond habité d'une étincelle ardente, de ces regards qui accrochent et hypnotisent. Il était vêtu d'une ample robe noire qui ne comptait comme seul ornement que le Radion, brodé au niveau du cœur. En un geste théâtral, il leva ses deux bras vers le ciel, les paumes grandes ouvertes.

Le silence se fit sépulcral.

Il considéra l'assemblée durant de longues secondes, puis il abaissa ses bras. L'assemblée s'assit. Il se lança dans un long prêche exalté.

- Le Prophète cheminait vers l'Est. Il traversa des steppes désertiques. Il marcha durant des jours sous la fournaise. Une nuit, il perçut une lueur. Il suivit son appel. Il marcha sept jours. Il arriva aux vestiges d'une ville fantôme que l'on nommait Prypiat. La lueur était proche. Il dépassa les ruines et arriva à la source de la lumière. Sous un ciel nuageux, elle illuminait tout, masquant

l'horizon. La mémoire populaire se souvenait qu'avant l'on qualifiait cette partie de Prypiat du nom de Tchernobyl. Là, était un dôme luminescent, aux dimensions inhumaines. Était-ce un Dieu qui l'avait érigé ? Ou alors avait-il guidé la main des Hommes qui l'avaient construit ? La seule chose dont était certain Le Prophète, c'est que ce dôme fantastique n'avait pu être bâti que par la volonté divine. Tout autour du dôme se trouvait, reproduit des dizaines de fois, le même symbole, que vous connaissez tous, et qui se trouve derrière moi. Le prophète escalada le dôme et entra en méditation. Au crépuscule du quatrième jour, Yöloh se révéla à lui et lui donna son nom. Il était Yöloh, le créateur de toute chose. Yöloh lui ôta la faim et la soif. Le jour et la nuit, le temps et l'espace, s'estompèrent. Le monde se limitait au Prophète et au dôme gigantesque sur lequel il était assis en tailleur. Yöloh déclara que son antithèse était Ib'Liss. Yöloh déclara qu'il était le Bien, la source de toute chose, l'origine de toute création. Il déclara qu'Ib'Liss menaçait l'équilibre, son règne étant celui du mal et de la destruction. Durant sept jours et sept nuits, Yöloh lui dicta Les Lois Éternelles. Il donna la faculté au Prophète de mémoriser Ses paroles et de les restituer de façon exacte. Puis Yöloh déclara que le symbole que Le Prophète avait vu autour du Dôme était la marque de Sa présence et de Sa domination sur toute chose et qu'on l'appelait Radion. Le prophète était enveloppé d'une lumière phosphorescente et chaude. Cette lumière lui apportait tout ce dont il avait besoin. Il serait resté là jusqu'à la fin des temps si Yöloh ne lui avait pas commandé de propager son symbole et sa parole à travers le monde.

Le prédicateur donnait l'impression que ses yeux scrutaient chacun individuellement, qu'il lisait chez tous comme dans un livre ouvert. Sa voix était forte, parfaitement posée. Cet homme avait quelque chose de fascinant.

Il provoquait chez Lize le désir étrange de ne se fier qu'à lui.

- Un missionnaire se présenta à la demeure familiale. L'homme de foi était porteur d'une philosophie nouvelle. Mon père, homme pieux, lui offrit le gîte et le couvert. Le voyageur décela en l'enfant que j'étais une flamme qui ne demandait qu'à croître. Il s'entretint longuement avec moi. À l'issue de cette discussion, il déclara que j'étais venu au monde pour propager la parole de Yöloh. J'étais appelé à un grand destin. J'étais appelé à faire de Marseille le phare du prypiatisme. Il marqua une pause et parcourut l'assemblée du regard.

- Ce n'est que bien plus tard, après avoir étudié le Livre Sacré que je réalisai que ce pauvre voyageur n'était autre Le Prophète lui-même.

Les fidèles, pendus à ses lèvres, approuvèrent.

- Yöloh créa le monde et le confia aux Hommes, qu'il avait créés à son image. Il leur octroya des droits et des devoirs. Leur droit réside dans la subordination de toute chose. Les bêtes, les plantes tout autant que les rocs et la terre. Placés au faîte de la création, Yöloh commanda aux Hommes leurs devoirs. Afin d'achever son oeuvre divine, Il ordonna que l'Homme domestique et exploite les ressources qu'il avait placées dans la nature anarchique et désordonnée. Yöloh déclara à travers la voix du Prophète, dans la Neuvième Antienne : « *soyez prolifiques, multipliez-vous, remplissez la Terre et soumettez-la ; soyez les maîtres des poissons des mers, des oiseaux du ciel et de toute créature sur la surface de la Terre* ». Par ces mots, Yöloh commande à chaque fidèle

de profiter pleinement des ressources de la Terre, qu'il a mises au service de l'Homme. C'est ainsi et uniquement ainsi qu'il plaira à Yöloh.

Le prédicateur ajusta le col de son vêtement.

- Après la Grande Extinction, des voix impies s'élevèrent, déclarant que l'Homme avait agi par orgueil. Cet orgueil aurait amené l'exploitation du vivant. Ils disaient que l'Homme en se plaçant au-dessus de la création aurait provoqué la nature, ignorants qu'elle avait été créée par le Divin à l'adresse des Hommes. S'étant séparé de la nature, l'ayant exploitée, ayant extrait et transformé ses ressources, l'Homme se serait damné. La Grande Extinction serait, selon ces thèses viciées, le chemin que l'Homme s'était tracé. Cette opinion fautive devint de plus en plus répandue. En vérité, c'est la parole d'Ib'Liss qui s'exprimait !

Il pointa son doigt en direction des fidèles. Lize eut la sensation troublante que ce geste n'était que pour elle.

- Vous qui avez reçu l'Illumination, vous savez reconnaître Ib'Liss lorsqu'il se présente sous ses habits chatoyants et trompeurs. Vous savez que la nature n'a été placée là que pour nous servir. Yöloh, voyant Ib'Liss progresser chez les Hommes, les affecta de maux pires les uns que les autres. Voyez l'anarchie, la crasse et l'ignorance dans laquelle se vautrait Marseille avant sa résurrection ! Soyez certains que les progrès que nous avons réalisés depuis vingt-cinq ans sont l'oeuvre de Yöloh. Ces fabriques qui sont sorties du sol à la Belle de Mai, transformant la matière inerte en richesses, ce sont là les ouvrages que Yöloh appelle de ses voeux ! Yöloh est satisfait des hommages que nous lui rendons. Son avènement est proche et bientôt je siégerai à ses côtés, et vous tous à travers moi ! Mais, en père aimant, Yöloh demande plus. Nous devons poursuivre son oeuvre. C'est la mission que Yöloh nous a assignée. Le chemin est encore long, il sera semé d'embûches, des incroyants se dresseront face à vous, mais munis de Sa lumière, vous les écarterez un à un et les renverrez dans les limbes abyssales !

Plus il s'enivrait de ses paroles, plus il paraissait exalté. La foule s'agitait de plus en plus.

- Nous sommes en guerre ! Nous ne sommes plus sur la défensive ! Pendant longtemps, la Sainte Doctrine prypiate a été placée dans une caverne, attendant de voir ce que ferait l'ennemi, mais aujourd'hui elle est à l'offensive. Nous sommes à l'offensive !

L'auditoire approuva. Lize écoutait attentivement. Hypnotisée par l'orateur telle une souris face à un cobra, elle se rendait peu à peu compte que son discours remettait en cause tout ce en quoi elle croyait. Elle se dégagea de l'aura magnétique du prêcheur pour ne se concentrer plus que sur le sens de ce qu'il disait. D'un geste ample, il engloba tout l'espace face à lui.

- La chute du Monde d'Avant n'a jamais été due à une quelconque vanité des Hommes ! Mensonges ! Duperies ib'lissiennes ! Leur décadence n'était rien d'autre que la punition de Yöloh !

Il laissa planer dans l'air ses paroles et plaça ses paumes grandes ouvertes devant lui, comme s'il repoussait Ib'Liss lui-même. Survolté, il reprit :

- Il y a de cela des siècles, l'Apocalypse s'est abattue sur le monde. En exterminant, Yöloh ne voulait-il pas d'un grand nettoyage ? Ne désirait-il pas laver le monde des péchés de nos ancêtres ? Dans son amour, dans son immense mansuétude, il a permis à quelques-uns de

survivre, de se reproduire et de croître à nouveau. De dominer la nature, les bêtes sauvages, et ainsi de Lui plaire. Pourtant, l'Homme, loin de guérir de ses péchés n'a rien appris de ce châtement. Il est redevenu animal ! Défiant Yöloh et provoquant sa colère ! L'incitant à une nouvelle Apocalypse ! Laissons faire et Yöloh, lassé des Hommes, nous abandonnera ! Depuis vingt-cinq ans, nous, le Peuple de Yöloh, avons remis Marseille sur le chemin de la vérité ! Depuis vingt-cinq ans nous, les Élus, avons agi et avons lavé Marseille d'une partie de ses pêchés ! Nous n'étions que quelques compagnons déterminés à ne pas laisser la contagion se répandre. Nous sommes désormais une masse agissante. Pourtant, je vous le dis, mes fils, le cloaque n'a pas encore été asséché. La mare de boue putride génère encore des fils d'Ib'Liss. Chaque jour, je vois le péché ! Fornication ! Luxure ! Hommes qui se comportent comme des bêtes ! Peuple ignorant vivant dans la fange d'anciennes croyances ! Nous avons gagné bien des batailles. Nous avons rétabli l'ordre. Mais Marseille n'est pas encore guérie des affections dont elle est atteinte ! Yöloh exige de nous que les combats soient menés à leur terme ! Que les rues où règne le vice soient lavées à grande eau ! Combattez l'infection partout où elle se trouve ! Ne laissez pas la contagion se propager !

L'auditoire approuva. Une clameur parcourut l'assemblée. Le prêtre ordonna le silence. Les voix se soumièrent et se turent.

- Ce sont vos voisins, vos femmes, vos maris, vos enfants, vos pères ! La purification est entre vos mains ! Ne laissez pas le Mal gangréner notre ville à nouveau. Ne le permettez pas ! Agissez ! Ainsi vous gagnerez votre place au royaume de Yöloh. Yöloh nous regarde ! Yöloh vous regarde ! Je vous le dis à nouveau, ce sont vos actions qui Le feront choisir entre une nouvelle Apocalypse et l'avènement de Son royaume !

L'austère prédicateur termina son discours par ces mots :

- Moi, Ramos, votre Archiprêtre, votre berger, je vous le dis : vous êtes les soldats de Yöloh !

Désormais dégagée de l'emprise de Ramos, Lize fit le nécessaire pour ne pas trahir la gêne qui la traversait. La cérémonie lui parut interminable. Elle se leva quand ils se levèrent, elle s'assit lorsqu'il s'assirent, fit mine de chanter lorsqu'ils chantèrent.

La liturgie prit fin. L'archiprêtre Ramos disparut derrière la porte par laquelle il était apparu. Les zeks firent claquer leurs bottes. L'auditoire se dirigea vers la sortie, selon un ordre qui semblait immuable. L'homme noir, âgé, corpulent, qui avait été le dernier à s'asseoir, fut le premier à emprunter la travée centrale, suivi de la femme svelte et de l'adolescente métisse. Il marchait péniblement. À leur passage, les gens se ployaient en une révérence servile. L'homme tapota la joue d'un nourrisson que sa mère tenait dans les bras. Il serra quelques mains. Lorsqu'il parvint au niveau de Lize, elle joua son rôle et se courba. C'est à peine s'il fit attention à elle.

Lize se tourna vers sa voisine de banc, une bigotte sans âge :

- Pardonnez-moi, mais savez-vous qui est cet homme accompagné de ces deux femmes ?

La femme la dévisagea :

- Mais voyons ! Comment est-ce possible ? C'est notre maire, Grodin, suivi de sa femme Eugénie et de leur fille, Camilia. Vous sortez d'où, vous ?

Lize bredouilla un merci et l'on en resta là.

Dans le cortège des obligés qui suivaient à distance, Lize repéra le kappo Amon Doe. Il s'arrêta à son niveau et la considéra d'un air soupçonneux. Lize baissa les yeux. Il la pointa du doigt :

- Toi je t'ai à l'oeil.

Lize resta les yeux rivés au sol et ne répondit rien. Elle frissonnait.

Il reprit sa marche.

Elle prit ensuite sa place dans le train des croyants qui foulait l'allée centrale. La lumière du jour l'éblouit. Le vent soufflait un air chaud. Elle contourna Amon Doe en pleine discussion avec un métropolitain et se hâta de redescendre en ville.

Elle aurait voulu parler de ce qu'elle venait de vivre avec quelqu'un. Lize chercha Victor à Noailles, mais elle ne le trouva pas. Elle rentra au Panier. Nursultania n'était pas sur sa chaise. Elle monta jusque chez elle, tira les volets et se coucha. Elle resta ainsi tout le reste de la journée. Marseille, décidément, la déprimait.

.13.

Mardi 31 mars

La journée avait été profitable, le Père Blaize était d'humeur généreuse. Il invita Lize à dîner chez Sauveur, le restaurant à l'angle de la rue Méolan. Après l'apéritif, ils commandèrent deux poêlées de poule à l'ail et au basilic avec deux bocks de bière. Blaize fit savoir à Lize que la boutique passerait dès la semaine suivante en horaires d'été. La température n'avait cessé d'augmenter et ils avaient de moins en moins de clients l'après-midi. Ils ouvriraient plus tôt le matin, fermeraient vers treize heures, pour réouvrir en début de soirée jusqu'à vingt-deux heures. Désormais, et jusqu'à l'hiver, aux heures les plus chaudes de la journée, les marseillais se dissimuleraient derrière des persiennes closes pour faire la sieste. Lize enregistra l'information. Elle se plierait volontiers aux coutumes locales.

Lize n'avait pas eu l'occasion de parler de ce qu'elle avait vécu l'avant-veille. La cérémonie religieuse à laquelle elle avait assisté l'avait dans un premier temps assez fascinée, avant de la plonger dans une profonde mélancolie. Ce qu'elle percevait de Marseille lui tordait le ventre... Tout en soulevant nombre de questions. Elle ignorait trop de choses de cette ville pour pouvoir la comprendre. Fran6 avait dit : Marseille c'est dur, et Victor avait renchéri : Marseille, même pour perdre il faut savoir se battre ! Mais quand même ! À ce point la joie était-elle absente ? Il avait dû se passer quelque chose après le départ de Fran6. Le Père Blaize avait vécu toute sa vie à Marseille. Il aurait certainement des réponses.

- Je suis montée à Notre-Dame avant-hier, confia-t-elle.

- Tiens donc.

Blaize sauçait l'huile de ses poulpes.

- J'ai assisté à un office religieux. Il y avait Ramos et Grodin.

Il leva la tête de son assiette.

- Toi ? À l'Office ?

Il ironisa :

- Deviendrais-tu une bonne prypiate ?

Elle raconta comment elle s'était retrouvée coincée par la foule et ce qui avait suivi.

- Un ami qui a vécu ici il y a longtemps m'a beaucoup parlé de Marseille. Je ne comprends pas. Pour lui Marseille c'était la vie. La fête. La joie. Les artistes, les musiciens, les cabarets, les peintres de rue... Je n'ai rien vu de tout ça. On dirait que tout a été gangréné par le prypiatisme. J'ai le sentiment que Ramos et Grodin n'y sont pas pour rien.

- Fais attention à ce que tu dis.

Il baissa la voix :

- Tu ne sais pas qui peut entendre. Sauveur, son cousin est zek. Il ne faudrait pas que ce que tu viens de dire lui remonte aux oreilles.

- C'est juste, concéda Lize.

- Il n'empêche que je ne comprends rien et que je n'aime pas cette religion, chuchota-t-elle.

Blaize s'emporta. Mais en prenant bien garde de parler à mot couvert :

- T'es une vraie tête de mule ! Tu ne vas rien lâcher et tu vas aller fouiner je ne sais où jusqu'à que ce que tu trouves des réponses ! Ou que tu aies des problèmes ! Oui. Il s'est passé quelque chose. Ce que ton ami a vu a existé mais n'est plus.

- Mais alors qu'est-ce qu'il s'est passé, Maximilien ?

- Ne m'appelle pas Maximilien, je t'ai déjà dit.

Lize ne renchérit pas.

- Ce qu'il arriva, comment ça a commencé, je m'en souviens comme si c'était hier.

- Raconte ! Je t'écoute.

Lize était impatiente de savoir. Le Père Blaize se fâcha :

- Je viens de te dire de faire attention. C'est des choses dont on ne parle pas, ça. Il y a un couvercle dessus, et il vaut mieux ne pas le soulever.

Lize n'en démordait pas.

- Finis ton verre, je vais payer. Ensuite on ira à la boutique.

- Ce que je vais te raconter tu le gardes pour toi. C'est bien compris ?

- Oui Maximilien.

Il lui jeta un regard sombre.

- Arrête de faire la maligne, c'est sérieux, là !

Lize se mit au garde-à-vous.

- Oui chef !

Le Père Blaize avait refermé les volets de l'échoppe et s'était installé derrière le comptoir. Il servit du rhum dans deux petits verres à digestif.

- C'était un matin de novembre. Je venais de m'installer à Noailles. Je travaillais pour un maître tanneur, j'étais vendeur. C'était une chance, parce qu'ils ne vivent pas vieux, ceux qui travaillent sur les peaux. Il était autour de huit heures du matin. Je sortais de chez moi, rue Jean Roque, et j'allais à mon travail, rue Vacon. Je traversais la rue d'Aubagne et je coupais par la rue de l'Arc. J'arrivais au bout de la rue, je m'apprêtais à tourner à l'angle de la rue Rouvière et là, j'ai entendu un vacarme terrible derrière moi. La seconde d'après, j'étais pris dans un brouillard. De la poussière partout. J'ai entendu des cris. J'ai ce souvenir d'un cri de femme. Un truc qui te brise le coeur, qui trahit l'horreur, la stupéfaction. Je ne voyais plus rien, ni le haut ni le bas. J'étais totalement désorienté. Le brouillard commença à s'estomper. Autour de moi, ça courait dans tous les sens. Et là j'ai compris. À la place de deux immeubles de la rue de l'Arc, il n'y avait plus qu'un amas de décombres, des pierres, des poutres, des bouts de cloisons peintes, des restes d'escaliers, de carrelage, des morceaux de parquet, des tuiles. Et en haut, tout en haut, sur le mur d'une pièce collée au bâtiment d'à côté, restait accroché un meuble de cuisine. En bois. Tout

s'était effondré, mais lui, il était resté bien fixé au mur. Ce meuble, là-haut, tout seul, il m'a hanté longtemps.

- Il y a eu des victimes ?

- Treize personnes sont mortes ce jour-là.

Blaize était maussade.

- Ça a été un choc effroyable pour toute la ville. Enfin... Toute la ville sauf les profiteurs, les véreux, les pourris qui s'étaient engraisés sur le dos des pauvres. Oui parce qu'en fait... Si tu veux... C'était pas la pluie. Ils avaient osé dire ça, ceux de la mairie. Durant une semaine, il avait plu comme jamais. Alors la pluie elle aurait provoqué les effondrements. Ça a choqué les gens ça aussi. Mais la vérité c'est qu'ils voulaient virer les pauvres de Noailles et en faire une annexe de Belzunce.

- Belzunce, c'est sûr c'est pas la même ambiance, admit Lize.

Blaize ne releva pas.

- En ce temps-là, la ville était gouvernée par une assemblée élue. Pas élue par le peuple, tu imagines bien, mais par ce que Marseille comptait de riches commerçants, d'armateurs fortunés, de rentiers... Ils s'évisaient entre eux et se débrouillaient pour que surtout rien ne change. Ils refilaient les bons plans à leurs collègues promoteurs. Souvent des gens de la même famille, ou du moins issus des mêmes cercles. En attendant de démolir Noailles, ils louaient des taudis à ceux qui ne pouvaient pas se payer mieux. Bien sûr, ils ne faisaient pas le minimum de travaux. Tout le monde savait ça. Tout le monde savait à quel point cette ville était corrompue. Toujours ces mêmes petits arrangements entre amis au détriment du plus grand nombre. Toujours ces quelques-uns profitant de la sueur de tous les autres. Sauf que là il y avait eu treize morts. La colère, contenue de longue date, a été immense. Les gens voulaient tout casser, tout brûler.

Il fit une pause, cherchant comment amener la suite.

- Continue, Blaize, je t'écoute.

- Oui. Donc. Ceux qui dirigeaient la ville étaient corrompus. Mais, au moins, les gens étaient libres de penser et de faire ce qu'ils voulaient. D'ailleurs, ils se préoccupaient peu de la religion. Ton ami ne t'a pas menti, il y avait beaucoup d'artistes, de collectifs, d'activistes, d'agitateurs. Tous prônaient d'une manière ou d'une autre un système différent.

- Mon ami m'a parlé des Zulus. Des gens qui défendaient une forme d'art qui s'appelait le hip-hop, tenta Lize.

Il parut très surpris.

- Tu connais les Zulus toi ?

- Ben oui, dit-elle. Mon ami en est un. Il disait qu'à Marseille le hip-hop était partout. Mais moi, des Zulus, depuis mon arrivée, je n'en ai pas vu un seul.

- Ne t'avise pas de parler d'eux ! Aboya-t-il. Ils ont été traqués, tués. Leur nom a été proscrit, leurs locaux incendiés et on a interdit tout ce qui pourrait rappeler jusqu'à leur existence.

- Mais qu'est-ce qu'il s'est passé alors ?

- Si tu me laissais parler au lieu de m'interrompre, peut-être que je pourrais t'expliquer ! Les gens parlaient de démocratie.

- Le pouvoir du peuple par le peuple ! Rugit Lize en levant le poing. Papa Missak m'en avait parlé. J'en ai pas vu beaucoup des endroits où elle avait cours, cette démocratie.

- Oui. C'est ça. C'est un peu partout pareil. Les gens rêvaient de liberté, d'équité. Que les choses soient plus justes. Ce genre de rêves idiots. Comme si ça avait jamais existé... Avec le recul tu te dis que c'était rien que des chimères. Mais à ce moment-là, ces mots avaient du sens. Du drame naquit un espoir. Un mouvement se structura. Des leaders émergèrent. Les gens édifièrent des barricades. Bientôt, les quartiers du Panier et de Noailles firent sécession et proclamèrent « souveraine l'assemblée populaire ».

- Incroyable !

- Les riches ont commencé à prendre peur. Sauf qu'ils ne savaient pas comment rétablir l'ordre. Les forces dont disposait la mairie étaient insuffisantes pour contenir les insurgés. La situation devenait critique. La révolution était sur toutes les lèvres.

- Et toi tu faisais quoi là-dedans ? Tu t'es impliqué ?

- À la marge. J'étais plus un suiveur. J'observais.

- Et pourtant la révolution n'a pas eu lieu ?

- C'est passé à deux doigts.

- Qu'est-il arrivé ?

- J'y arrive. Donc, cette petite caste de privilégiés qui contrôle tout, elle sent bien que c'est chaud pour ses fesses. Ils étaient en train de perdre le pouvoir, et ils avaient la trouille de se faire zigouiller par des hordes en guenilles. C'est là qu'entre en scène Grodin.

- Le maire donc. Ce vieux, noir, très corpulent.

- Oui. Celui-là même que tu as vu hier à l'Office. Grodin était l'un des chefs de la pègre. Chaque quartier avait son parrain. Il y avait le parrain de l'Opéra, de Noailles, de la Plaine, de la Joliette, du Panier, de la Belle de Mai. Le milieu s'occupait de ses affaires, la mairie des siennes et tout le monde était content. Mais Grodin, le parrain du Panier, un type de basse extraction, puissant, costaud, doté d'un sacré charisme, était plus ambitieux que les autres. Au début il s'est bien gardé de prendre position pour l'un ou l'autre camp. Il observait et se demandait comment tirer parti de tout ça. Arrive la révolution. Que fait Grodin à ton avis ?

Il ne laissa pas le temps à Lize de répondre.

- Il s'en va trouver le maire et il lui dit qu'il a la solution à ses problèmes. Grodin était à la tête d'une véritable petite armée. Il s'était aussi allié à des chefs de milices, qui ne lui ont pas fait d'ombre mais qui lui ont été utiles.

- Armée qu'il envoie se battre contre les insurgés ?

- Tychacompris ! Grodin mobilise ses gros bras. Il y a eu plein d'histoires. Celle-ci par exemple : les dockers s'étaient organisés pour bloquer le port. Ça foutait la merde. L'argent ne rentrait plus chez les armateurs. Alors, Grodin, bonne pâte, envoie ses sbires faire le ménage. Il y a eu pas mal de dents cassées et de crânes fracassés ce jour-là. Toujours est-il qu'il avait « libéré » le port et que les affaires pouvaient reprendre. Un autre exemple : des émeutiers sont arrêtés. Le soir même, des centaines de personnes entrent de force là où ils sont emprisonnés et les libèrent. Ensuite ils descendent vers le quartier de l'Opéra et mettent à sac les bars du quartier. Le parrain

- je crois qu'il s'appelait Guirricci - sent que la situation lui échappe. Il fait appel à Grodin. Grodin envoie ses gars, il fait tuer deux ou trois révolutionnaires, et en même temps il en profite pour éliminer Guirricci. Progressivement, Grodin parvient à étouffer la révolution. Au passage, il élimine tous ses rivaux dans le milieu, jusqu'à ce qu'il se retrouve seul parrain de Marseille. C'est l'intervention de Grodin qui a permis de renverser la situation et de sauver les puissants de la ruine.

- Et c'est ainsi qu'il devint maire ?

- C'est presque ça.

- Ceux qui avaient gouverné jusqu'alors auraient voulu que rien ne change. Mais ils avaient fait entrer le loup dans la bergerie. Grodin, lui, il avait faim. Une sacrée dalle ! Dans le petit jeu qui allait suivre, sa petite armée personnelle représentait sa meilleure carte. Il était en position de force.

- Et donc il prend le pouvoir, c'est ça ?

- Ouais. Mais pas tout de suite. D'abord, il fait le grand ménage. Il traque les derniers insurgés. Il fait rechercher les chefs et les fait pendre sur la place publique. Une fois le ménage fait, il ne restait plus qu'à s'emparer du pouvoir. Grodin imposa que ses hommes de main intègrent la nouvelle police qu'il venait de créer, la Schtakhyia. Ceux qui jusqu'alors tenaient la ville n'avaient pas les moyens de s'y opposer. Il y eut un compromis. Les riches ont accepté de ne plus revendiquer le pouvoir politique et en échange ils ont pu continuer à diriger leurs affaires comme avant.

- Je commence à comprendre. Et ça s'est passé quand ?

- Oh il y a plus de vingt ans, je dirais.

- Depuis, Grodin dirige la ville d'une main de fer ?

- En effet.

- Mais il y a une chose que je ne saisis pas. À aucun moment tu n'as parlé des prypiates. Je ne saisis pas le lien avec Grodin. C'est lui qui a imposé cette religion de dégénérés ?

- Fais très attention à ce que tu dis. On ne plaisante pas avec ça, ici.

Lize s'assombrit :

- Non. C'est certain.

Il reprit :

- Non, ce n'était pas Grodin. Pas directement. Il n'était pas connu pour sa ferveur religieuse, ni pour sa haute moralité. Ça s'est fait petit à petit.

- Pourtant, Grodin, je l'ai vu à l'Office, dimanche.

- Tout comme Ramos, l'archiprêtre.

- Tout-à-fait.

- C'est toujours lui qui célèbre l'Office du dimanche. Ramos faisait partie de ces petits chefs de milices privées qui se sont associés à Grodin durant la répression.

- Et une fois la révolution matée, Ramos a imposé le prypiatisme.

- Tu vas trop vite. Comme je te l'ai dit, Ramos avait quelques hommes acquis à sa cause. Mais la force était entre les mains de Grodin. Il n'aurait pas eu besoin des hommes de Ramos. C'était un

plus. Ramos, par contre, possédait quelque chose que Grodin n'avait pas.

- Quoi donc ?

- Ramos est le nom d'une des plus puissantes familles de Marseille. Ils possèdent la plus grande entreprise de construction de la ville, ainsi que plusieurs navires qui commercent avec le Levant. Ramos vient de là. De ce milieu très privilégié qui est dans les arcanes du pouvoir de génération en génération. Sauf que le petit Ramos se passionne pour une nouvelle religion. Au lieu de succéder à son père à la tête de la fortune familiale, de prendre un siège au conseil municipal, il commence à prêcher. Il accuse le pouvoir d'être corrompu. Par l'argent, la mollesse, la paresse, la perversion. Il prêche une morale religieuse austère et intransigeante. Il condamne la musique, les arts, la fête, les plaisirs de la vie, de la chair. Tout ! Mais il peine à recruter. Lorsque la révolution éclate, le prypiatisme ne comptait que quelques fidèles.

- Ça ne me dit pas ce que Ramos avait que Grodin ne possédait pas.

- J'y viens. Grodin était fils de rien. Les puissants le méprisaient. Pour conserver le pouvoir, tout armé et violent qu'il était, il lui fallait le soutien des grandes familles. Pour l'obtenir, il n'y avait qu'une possibilité : devenir l'un des leurs. Ramos allait lui fournir la solution.

Lize était pendue aux lèvres du vieil herboriste.

- La femme que tu as vue dimanche au côté de Ramos.

- Sa femme ? Comment s'appelle-t-elle déjà ?

- Eugénie. Elle est la sœur cadette de Ramos. Quelques mois après que la révolution eut été matée, Ramos la donnait en mariage à Grodin. Si je me rappelle bien, Grodin était veuf. Sa première femme s'appelait Ouria je crois. Elle venait, comme lui, du Panier. En tout cas, en mariant la fille Ramos, Grodin faisait oublier ses origines misérables et devenait membre à part entière de la haute société. En récompense pour le don de sa soeur, Ramos obtenait de Grodin que le prypiatisme devienne la seule religion reconnue et autorisée. Ramos avait désormais toute latitude pour faire du prosélytisme.

- Et c'était parti.

- C'est ça. Ramos a commencé par faire la charité. Comme il bénéficiait de moyens considérables, il finançait des repas pour les crève-la-faim. Mais pour avoir à manger un bon plat chaud avec un bout de viande – c'était pas rien la viande - il fallait d'abord assister au prêche du soir. Par la suite il a ouvert des séminaires dans tous les quartiers.

- Des séminaires ?

- Des écoles religieuses, précisa-t-il. Grâce à elles, il a formé des mwans qui sont allés à leur tour prêcher et faire de nouveaux adeptes. Ceux qui refusaient toujours de croire on été convertis de force. C'est comme ça que Ramos a étendu sa toile dans tout Marseille. Tout ça s'est mis en place en quelques années. Depuis, le prypiatisme occupe une place centrale à Marseille.

Lize avoua que le prêche de Ramos l'avait choquée.

- J'ai retenu qu'il considérait que la Nature devait être soumise à l'Homme. Si j'ai bien compris, l'Homme doit travailler pour produire, et ainsi plaire à Yöloh. Moi, je crois le contraire. Je pense que l'humain, la vie, sont partie de la Nature. Je suis Nature, si tu vois ce que je veux dire.

- C'est une théorie dangereuse. Mais tu mets le doigt sur un point important. L'un des

fondements du prypiatisme, c'est effectivement l'idée qu'en produisant des biens matériels on s'approche de Dieu. Ça a eu des conséquences.

- Quel genre ?

- Ça a ouvert la porte aux fabriques.

- Celles qu'il y a à la Belle de Mai ?

- Oui. Elles ont été construites alors que le prypiatisme devenait majoritaire. Avant, ceux qui possédaient Marseille rechignaient à se lancer dans ce genre d'entreprise. L'opinion comme quoi les hommes du Monde d'Avant avaient péri à force d'exploiter la Terre était encore largement répandue.

- C'est ce que pensait Missak. C'est ce que je crois moi aussi.

Blaize laissa ces considérations de côté.

- À partir du moment où Yöloh lui-même justifie l'exploitation du vivant, et plus encore qu'il le valorise, il n'y a plus de limite. Ça a tout changé. Les riches ont investi. Ils ont construit des fabriques. Avant, il y avait beaucoup d'artisans, de petits ateliers. Ils se sont retrouvés en concurrence avec les produits des manufactures qui inondaient les marchés. Rapidement, ils ont été acculés. La plupart ont vendu et sont partis s'engager à la Belle de Mai.

- Je ne suis pas sûr qu'ils y aient gagné au change.

- C'est certain. Comme il est certain que ça a servi Grodin. Et Ramos. Grodin prend un pourcentage sur tout ce qui est produit. Ça l'a rendu encore plus riche. Ramos a placé des mwans dans chaque atelier. Tout le monde était gagnant.

- C'est une bien triste histoire.

- Cette histoire, tu la gardes pour toi ! Je te l'ai racontée pour que tu comprennes là où tu as mis les pieds. Il y a des choses qu'il ne faut pas dire, des idées qu'il ne faut jamais remettre en cause.

Le Père Blaize prit son regard le plus déterminé.

- Écoute-moi bien petite. C'est dangereux, je ne rigole pas. Ne te hasarde jamais à critiquer la religion. Ça pourrait te valoir de très gros ennuis. Tu m'entends ?

Il n'y avait plus la moindre trace d'ironie dans le regard de Lize.

- Je ferai attention, dit-elle, avant de le questionner : tu es croyant ?

- Bien sûr ! Comme tout un chacun ! Yöloh est grand et Ramos est mon berger.

Il lui renvoya la question.

- Et toi, es-tu croyante ?

- Pas vraiment. Je ne crois pas en un dieu unique. Je crois en les forces supérieures de la Nature. Quelque chose comme ça.

Le Père Blaize manqua de s'étouffer.

- Une païenne, une animiste ! Manquait plus que ça ! Bon. On va faire un jeu, toi et moi. Imagine que je suis un inconnu que tu viens de rencontrer. Je te demande si tu es croyante, que réponds-tu ?

- Ben... Pas trop ? Dit-elle, de nouveau espiègle.

Les yeux de Blaize étaient prêts à sortir de leur orbite.

- Mais non ! Tu dis oui ! Et tu ajoutes : Yöloh est grand et Ramos est mon berger. T'y as compris ?

- Oui.

- Je t'écoute. Dis-le.

- Yöloh est grand et Ramos est mon berger.

- Il faudra y ajouter un peu plus de conviction.

C'était entendu. Il insista :

- Il y a des mots qu'il ne faut pas prononcer. Par exemple, Zulu, tu l'enlèves de ton vocabulaire. Tu n'en parles pas. Ils n'existent pas.

- On n'a pas le droit d'en parler ?

- Tu as envie d'avoir affaire aux zeks ? Non. Alors tu fermes ta bouche.

- Mais il n'y a plus de Zulus à Marseille ?

- Non je te dis ! Fini. Terminé. Y'en a plus. Ils sont morts et oubliés. Laisse-les en paix.

.14.

Samedi 11 avril

Il n'était pas dix heures que Marseille déjà suffoquait. Lize était plongée dans son traité de phytothérapie, à la recherche de la formule d'un composé contre la toux.

- Il nous reste de ton baume au bulbe de colchique ? Questionna le Père Blaize.

- Celui pour soulager la goutte ? Il en reste la moitié.

- J'ai d'excellents retours. Tu te souviens de madame Nambodokana ?

- La petite dame qui pouvait à peine se déplacer, et qu'on avait assise sur une chaise pour qu'elle se repose ?

- Tu sais que maintenant elle gambade comme une jeunette ?

Lize leva la tête de son ouvrage. Cette nouvelle la réjouissait.

- Je vais te confier une mission importante, dit-il ensuite.

Lize mit de côté son ouvrage.

- Tu sais que quand tu fais des livraisons tu es garante de la bonne image de la boutique ?

- Bien entendu. Aurais-tu des raisons de croire le contraire ?

- Non. Non. Mais je préfère te le rappeler. Tout à l'heure, tu iras livrer de ton remède contre la goutte à la résidence de Monsieur le maire. Je veux que tout soit parfait. Ton attitude y compris. Alors pas de blagues, pas de familiarités ! Tu restes humble, tu ne poses pas de questions déplacées, tu ne fais pas ton arrogante. Tu m'as bien compris ?

- Oui.

Se rendre chez Grodin le sanguinaire ne l'enchantait guère. Mais lorsque Blaize avait pris une décision, il n'était pas homme à revenir dessus. Lize garda ses réticences pour elle. À livrer ce matin même. Choisir un contenant. Coller une étiquette sur le bocal. Le mettre dans une de ces jolies boîtes en bois gravé que Blaize réservait à ses meilleurs clients. Écrire proprement sur un papier le mode d'emploi. Embaucher l'ensemble. Se rendre au palais. Bien présenter. Avoir une attitude réservée. Remettre le colis à la personne qui l'attend.

Le remède fut bientôt prêt à être livré. Blaize lui donna l'adresse du palais et lui expliqua le chemin le plus rapide pour s'y rendre.

- Le maire souffre de la goutte ? Interrogea-t-elle. Maintenant que j'y pense, il avait l'air d'avoir du mal à se déplacer quand je l'ai vu à Notre-Dame.

- Oui, il est très atteint par la goutte. Je sais de source sûre qu'aucun traitement n'a été efficace.

- De source sûre ? Tu es dans les confidences du maire toi ?

- Qu'est-ce que tu crois ? Je suis connu ici ! Et j'ai mes entrées au palais ! Dit-il en bombant le torse.

Il se radoucit et ajouta :

- Il arrive que je reçoive des commandes. Le plus souvent ce sont des infusions au chanvre pour soigner les « humeurs » d'Eugénie. Mercredi dernier, quand tu étais en livraison, un intendant est venu. J'en ai profité pour lui toucher deux mots de ton remède. Quelques jours après, on m'a fait savoir que Monsieur le maire désirait en obtenir un échantillon.

Puis il ajouta :

- Si ton remède fonctionne, ce sera une excellente nouvelle pour la boutique. Il est toujours bon de s'attirer les faveurs des puissants.

Lize fit mine d'être d'accord avec lui et se mit en route. Elle quitta la boutique de la rue Méolan et prit la direction du Roucas-Blanc.

Les rues du Roucas-Blanc étaient peu fréquentées. Elle croisa de pauvres hères, personnels de maison s'affairant pour leurs maîtres. Lingères, blanchisseuses, jardiniers... Plus loin, un groupe d'élégantes parées de robes de soie colorées laissèrent dans leur passage les effluves de cheveux fraîchement lavés à l'aide de produits coûteux. Lize se sentit instantanément pauvre. Son pantalon rapiécé, sa chemise tachée par endroits, ses chaussures fatiguées, face à ces riches toilettes, la renvoyaient à sa modeste condition. Ses cheveux, qu'elle avait attachés en un sage chignon, lui parurent plus sales et plus emmêlés qu'ils ne l'étaient. Elle avait l'impression qu'il émanait d'elle une odeur aigre et désagréable.

Le palais de Grodin était situé sur une colline qui faisait face à Notre-Dame. Elle longea une allée flanquée de villas cossues et parvint à un monumental portail en fer forgé. De part et d'autre de celui-ci était un haut mur, crépi d'un ocre clair. Six gardes protégeaient l'accès. Quatre se trouvaient au niveau du sol, les deux autres se tenaient en haut de deux tourelles placées de chaque côté du portail. Comme Blaise le lui avait laissé entendre, les hommes portaient l'uniforme de la Prétore, la garde personnelle de Grodin.

La livraison étant attendue, Lize fut autorisée à pénétrer à l'intérieur de la propriété.

Dimanche 12 avril

- Et alors qu'est-ce qu'il s'est passé après ?

Vicctor brulait de connaître la suite. Il était venu en fin d'après-midi rendre visite à Lize. Celle-ci partageait un khawa d'orge avec sa logeuse sur le perron de la résidence du Refuge. Vicctor proposa à Lize d'aller se baigner. Elle accepta. Ils se rendirent sur les rochers en contrebas du Panier, non loin de l'endroit où ils avaient échoué après s'être fait courser par les schtakhs, deux mois auparavant. Vicctor, vêtu d'un short et d'une tunique trouée, retira le haut et plongea le premier. Lize ota son short, garda le haut, et plongea à son tour. L'eau était presque chaude. Elle

fit longuement la planche, se laissant dériver et ne songeant à rien. Vicctor montait sur les rochers et plongeait. Puis il recommençait, comme un gamin.

Ils s'assirent sur les cailloux. Vicctor lui tendit une gourde emplie d'eau. C'est à ce moment-là que Lize raconta l'expérience de la veille.

- Ce qu'il s'est passé ensuite ? J'ai passé ce grand portail et je me suis retrouvée à l'intérieur de la propriété.

Le sel lui avait donné soif. Elle but à même la gourde.

- Tu es rentrée dans le palais ?

- J'en étais encore loin. Face à moi, il y avait une longue allée pavée de pierres roses. De chaque côté de l'allée je voyais des statues de lions assis, la gueule grande ouverte. Il y en avait des dizaines, identiques, alignés côte à côte, qui menaient jusqu'au palais. De chaque côté de l'allée, se trouvait un parc arboré composé d'arbres très grands et très anciens, entre lesquels couraient des allées plus étroites. Sous les arbres, des jardiniers entretenaient des parterres de fleurs et de plantes d'ornement. La propriété était si grande qu'elle paraissait occuper toute la colline. J'avais l'impression d'être tellement loin de l'agitation du centre. Tout n'était que calme et paix. On entendait le chant des oiseaux. Je ne m'attendais pas du tout à ça.

- Tu t'attendais à quoi ?

- Je ne sais pas exactement. À une sorte de prison. En tout cas quelque chose d'aussi terrifiant que l'être qui y vit.

Vicctor se tordit. Tout le monde savait que le palais de Grodin était d'un faste inouï. Rares étaient ceux qui l'avaient vu de leurs propres yeux. Lui-même n'avait jamais rien vu d'autre que le mur d'enceinte et les branches des arbres.

Il l'invita à poursuivre.

- Une fois le portail passé, les gardes m'ont fait attendre jusqu'à ce que paraisse un jeune garçon. Nills. Il me dit qu'il était l'aide de l'intendant de Grodin, monsieur Iniktian. Nills me conduisit jusqu'à une vaste cour devant l'entrée du palais. Au milieu de la cour, il y avait une fontaine faite de statues en marbre qui représentaient des chevaux au galop. Leurs narines crachaient des jets d'eau. J'étais face au palais : trois étages et plein de grandes fenêtres. Au pied, se trouvait un escalier double, qui menait à une formidable porte de quatre à cinq mètres de haut.

- Tu es entrée dedans ?

- Non. L'intendant m'attendait en haut des marches. Il est venu à ma rencontre.

- Et ensuite ?

- Ensuite ? Rien. Je lui ai remis le colis et je suis repartie en direction du portail, accompagnée par Nills. Et je suis retournée à la boutique.

- Madame a ses entrées chez Grodin ! Madame est une personnalité importante !

Vicctor singeait les manières des gens de la haute.

- Le salaire de la mort, répondit Lize, songeant aux abominations qu'avait commis le maire.

Ils restèrent quelques minutes sans dire mot. Chacun errait dans les méandres de ses pensées. Lize arriva à un point où les associations baroques de son esprit formèrent un point d'interrogation.

- Toi qui es peintre en bâtiments, tu n'as jamais pensé à peindre sur les murs ? Genre avec des dessins, des couleurs.

Il semblait surpris par sa question.

- Non. Quelle idée !

- On dit qu'avant que Grodin ne prenne le pouvoir, il y avait à Marseille des musiciens, des fêtes où les gens dansaient, des cabarets. Et aussi des peintres de rue, qui réalisaient de grandes fresques colorées sur tous les murs de la ville.

- Oui. J'ai entendu parler de ça. Mais tu es au courant que c'est interdit ? Que la peinture, la musique, la danse et l'art en général, sont proscrits.

- Je sais bien Victor.

- C'est le Père Blaize qui t'a parlé de ça ? Il parle trop celui-là !

- Oui. Mais aussi un ami qui a vécu à Marseille il y a longtemps. Il faisait partie d'une organisation qui s'appelait les Zulus et se revendiquait d'une culture qu'on appelle le hip-hop. Ces Zulus comptaient parmi leurs membres des peintres.

- Le hip-hop ?

- Ça te parle ?

- Oui. Vite fait. C'est un vieux truc poussiéreux qui a été interdit lorsque Grodin a pris le pouvoir. Tout le monde s'en fout aujourd'hui.

- Le Père Blaize m'a fait promettre de me taire.

- Je ne sais pas pourquoi il t'a raconté tout ça, mais je te conseille moi aussi de tenir ta langue. C'est pas bon de remuer les vieilles histoires.

- C'est dommage quand même. J'aurais bien aimé voir...

- Laisse tomber. Tout ça c'est mort et enterré, coupa-t-il sèchement.

Il s'emporta :

- Je ne comprends pas pourquoi tu t'intéresses à de vieux trucs comme ça ! On s'en fout non ? L'important c'est le présent. À quoi bon remuer le passé ? Excuse-moi mais j'en ai rien à foutre de ces vieilleries. Moi, j'avance sans jamais me retourner.

Pour la première fois avec Victor, Lize se vexa :

- J'ai été élevée par un homme qui n'aimait rien de plus que les vieilleries, comme tu dis. Il connaissait les histoires anciennes, les légendes. C'est ce qu'il m'a transmis. Alors, ton opinion, tu peux te la garder !

Victor désirait tout sauf froisser Lize. Il se rétracta et bredouilla des excuses. Lize mit un moment à se défaire de sa mine renfrognée. Ce qui était certain, c'est qu'elle ne risquait pas de lui révéler pourquoi elle était venue à Marseille. Elle en eut subitement assez de la mer. Ses habits avaient séché, elle voulait rentrer chez elle.

- On se lève et on se casse ?

Elle laissa Victor au niveau de la place de Lenche. Il proposa de manger dehors. Elle déclina. Il l'avait un peu gonflée. Ce n'était pas méchant, ça passerait, mais ce soir elle n'avait pas envie.

Dix-neuf heures approchait et les ombres du crépuscule commençaient à prendre possession du quartier. Lize traversa la place et s'engagea dans la Montée des Accoules. Elle reconnut Pierrot, le pauvre fou qui avait été tabassé par le kappo Amon Doe, assis sur le perron d'un immeuble. Il tenait dans sa main une bouteille de vin de palme aux trois quarts vide. Il semblait ivre. Un filet de bave pendait du coin de ses lèvres. Il se mit à rire, d'un grand rire sonore et dément. Il l'interpella. Compatissante, Lize s'arrêta pour l'écouter.

- L'est dehors l'Pierrot ! L'est dehors ! L'est sorti hier ! Se r'pent l'Pierrot ! L'aurait pas dû ! S'trompait l'Pierrot !

Il braillait tel un possédé. Il se leva tant bien que mal et entreprit une farandole hallucinée. Il tapa des pieds, battit des mains, tourna sur lui-même, répétant inlassablement la même formule rituelle : Yöloh est grand et Ramos est mon berger.

Ce n'était plus le même homme. On l'avait cassé, brisé, réduit à l'état de loque. À force de faire des ronds sur lui-même, il trébucha et chuta tête la première. Lize l'aida à se relever. Il saignait abondamment du nez. Elle le fit s'asseoir sur le perron d'un immeuble et se hâta d'aller chercher chez elle un morceau de tissu pour essuyer ses plaies. Elle fut vite de retour. Entre-temps, Pierrot avait plongé dans un mutisme dont rien ne semblait pouvoir le faire sortir. Lize épongea le sang qui coulait. Elle fit d'un morceau de tissu une boule compacte, qu'elle inséra dans la narine sanguinolente de Pierrot. Il ne bougeait pas. Ses yeux étaient vides. Plus haut, une femme qui avait observé la scène ferma ses volets. À part elle, il n'y avait pas âme qui vive.

Lize resta avec Pierrot une quinzaine de minutes. Elle essaya de l'interroger. Où vivait-il ? Y avait-il quelqu'un à prévenir ? Mais elle n'obtint rien de ces yeux morts. Ne voyant pas ce qu'elle pouvait faire de plus, elle se résolut à laisser Pierrot là où il était.

En l'espace de deux jours, elle avait vu les deux faces d'une même réalité, qui se complétaient et se répondaient. L'immense pouvoir, la richesse incomparable de Grodin renvoyaient à la violente exploitation d'une masse de pauvres à qui l'on interdisait même le droit de penser. Son magnifique palais lui apparut pour ce qu'il était : une demeure maudite construite sur un amas de cadavres.

Marseille la débectait.

- Faut vraiment que je me tire de là, songea-t-elle alors qu'elle rentrait chez elle.

Encore quelques semaines et elle aurait gagné de quoi reprendre la route.

.15.

Samedi 25 avril

Il était vingt-trois heures. Lize était prête. Elle avait lavé, démêlé, peigné puis séché ses cheveux. Elle ne les laissait en liberté que lorsqu'ils étaient parfaitement propres. La masse frisée retombait sur ses épaules en d'aériennes volutes.

Vicctor ne devrait plus tarder. Sa colère contre lui avait été de courte durée.

Elle examina ses vêtements, un vieux short troué, un débardeur usé, sous une chemise rapiécée. Elle se trouvait pouilleuse. Elle aurait voulu mettre une robe, mais des robes elle n'en possédait pas. Au moins le short mettait en valeur ses jambes. C'était déjà ça. De toutes façons, quelle que fut sa tenue, Vicctor la trouvait systématiquement magnifique. Vicctor. Elle avait souhaité se faire belle pour lui. Ça l'avait questionné. Pourquoi donc ? N'avait-elle pas un peu envie de lui plaire ? Vicctor avait le plus grand mal à dissimuler son attirance pour elle. Il était maladroit, et ça le rendait touchant. C'est vrai qu'il était gentil. Et plutôt beau garçon. Elle avait du mal à se l'avouer mais, au fond, elle était flattée d'être l'objet de ses attentions.

L'autre soir, il s'était montré énigmatique. Il avait juste dit :

- Samedi, sois prête à vingt-trois heures. J'ai une surprise pour toi.

Elle sortit de sous son lit la boîte dans laquelle elle rangeait le peu de bijoux qu'elle possédait. Aucun alliage précieux, rien que du toc. Elle choisit une paire de boucles qu'elle attacha à ses oreilles. Ouvrir la boîte à bijoux équivalait à relancer la machine à souvenirs. La plupart de ces breloques lui venaient de Rose.

- Où es-tu maintenant ? Êtes-vous réunis avec Papa Missak ?

Il ne pouvait en être autrement.

Lize cherchait un bibelot à passer autour du cou. Elle ne trouva rien qui la satisfasse. Elle prit le collier qu'elle tenait de sa mère, l'examina, et le remit dans la boîte. Elle ne tenait pas à le perdre ou à se le faire voler. Les boucles d'oreilles suffiraient.

Elle avait insisté mais il n'avait rien lâché. Rien de plus qu'un sourire en coin. Tout juste lui avait-il demandé si elle lui faisait confiance. Elle avait répondu qu'elle ne faisait confiance à personne.

- Pas même à moi ?

- Peut-être un peu, avait-elle fini par concéder du bout des lèvres.

Ça lui avait suffi, à Vicctor. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il avait en tête. Pourquoi lui donner rendez-vous en pleine nuit ? Pour aller où ?

Elle entendit des pas dans l'escalier. Vicctor frappa à sa porte.

- Entre, dit-elle.

Vicctor parut dans l'encadrement de la porte.

- Que tu es belle ! Lâcha-t-il.

C'était la première fois qu'il voyait Lize les cheveux détachés. Elle était sublime.

- Tu es prête ?

- J'aimerais bien savoir où tu m'emmènes.

- C'est une surprise. Je ne te dirai rien avant qu'on arrive.

- C'est loin ?

- Ce n'est pas à côté.

- Il n'y a pas de danger ?

- En principe non.

Ils quittèrent la résidence du Refuge et rejoignirent la rue du Panier. C'était une nuit sans Lune, des entrées maritimes commençaient à se répandre sur la ville. Ils traversèrent le quartier désert, empruntèrent le passage de Lorette et arrivèrent sur la rue de la Ré. De là, ils gagnèrent le petit port de la Joliette, qui, selon Vicctor, était une place avant la montée des eaux. Ils contournèrent le port par la droite. L'ayant dépassé, ils atteignirent un minuscule embarcadère. Sous la lumière blême d'une lampe à huile les attendait une barque.

Le brouillard embrassait les bâtiments et les âmes dans une atmosphère ouatée. L'on n'y voyait distinctement pas plus qu'à quelques mètres. Au-delà, les formes prenaient, à la lumière des éclairages blafards, une tournure fantomatique, presque inquiétante, quoique d'une beauté singulière. Un homme apparut de derrière un petit réduit. Il portait une grande cape noire surmontée d'une capuche qui lui masquait le visage.

- Bonsoir frère Shaka, dit Vicctor.

Il plaça ses deux mains horizontalement, les paumes jointes face à son visage, les doigts collés les uns aux autres à l'exception du pouce laissé libre. Sur chacune des mains, il abaissa l'annulaire et l'auriculaire, le majeur et l'index demeurant droits et solidaires. L'homme répondit par un signe analogue.

- Quel est le mot de passe ? Questionna-t-il.

- Le yassa est meilleur au poulet, répondit Vicctor, sûr de lui.

Il retira sa capuche, laissant apparaître un visage marqué par les ans. Il avait la cinquantaine bien tassée. Tous trois prirent place dans la barque.

L'homme propulsait l'embarcation en prenant appui sur une longue perche qu'il plongeait au fond de l'eau. Ils accédèrent à un canal peu profond érigé entre deux rangées de bâtiments effondrés, qui avaient l'air de petites collines artificielles. Lize parvenait de moins en moins à dissimuler son inquiétude. Le rictus satisfait qu'arborait Vicctor commençait sérieusement à l'agacer.

- Mais où m'emmènes-tu ? Je suis de moins en moins rassurée, là, chuchota-t-elle.

- Tout va bien. On est bientôt arrivés.

Lize rattacha ses cheveux. Elle croisa ses bras puis elle se ferma.

Le canal aboutit sur un vaste plan en basses eaux. Ils obliquèrent vers le Nord. Bientôt, ils ne distinguèrent plus que les flots qui se perdaient dans la brume. Le batelier s'appliquait à éviter des rocs et des aiguillons de métal, qui affleuraient çà et là. Depuis leur départ, il n'avait pas prononcé le moindre mot.

Deux imposantes masses sombres émergèrent progressivement de l'obscurité feutrée qui les avait jusqu'alors masquées. La première ressemblait à un parallélépipède posé sur son flanc. Les lignes élancées de la seconde étaient propulsées vers le ciel, et finissaient par se perdre dans le brouillard. Lize reconnut les deux tours qu'elle avait aperçues le jour de son arrivée. Ils passèrent la tour allongée sur le côté et s'approchèrent de celle restée debout. Un ponton se trouvait à sa base. Ils y accostèrent. Le ponton était prolongé par un escalier monumental qui montait vers une immense porte fermée, gardée par deux hommes encagoulés, armés de machettes.

Lize explosa :

- C'est bon ! J'en ai marre ! J'ai peur je ne sais pas où on va je veux rentrer ! Cria-t-elle à Vicctor.

Vicctor souriait de plus belle.

- Tout va bien ne t'inquiètes pas.

Le batelier s'en mêla :

- Mais t'es vraiment trop con Vicctor ! Tu ne vois pas qu'elle flippe ? Pourquoi tu lui dis pas ?

Il s'adressa à Lize :

- J'ai promis à Vicctor de ne rien révéler de notre destination, mais ça va trop loin. Vous êtes en sécurité ici mademoiselle. Je vous l'assure. Vous vous rendez à une block party. Une fête si vous préférez. Ces soirées sont interdites. Voilà pourquoi nous prenons tant de précautions.

- C'est vrai Vicctor ?

Vicctor se grattait les cheveux.

- Ce que dit le frère Shaka est vrai, bredouilla-t-il.

Elle le gifla du plat de la main.

- Ça c'est pour m'avoir foutu la trouille.

Le frère Shaka rigola. Vicctor se frotta la joue.

- Avoue que c'était drôle ! Si tu avais vu ta tête ! Tenta-t-il sans conviction.

- Comme tu le vois je suis morte de rire.

Vicctor adressa aux gardes le même signe cryptique qu'au passeur. Ils s'écartèrent. La porte s'ouvrit, donnant sur un long couloir éclairé par des torches enflammées. Ils le traversèrent et pénétrèrent dans une salle aveugle, dont le plafond se perdait dans la pénombre.

Ils prirent place dans un monte-charge. Vicctor empoigna une corde qui pendait d'en haut ; il tira et la cabine s'éleva du sol. Dans le dernier tiers de l'ascension, Lize entendit une pulsation. D'abord ténue, de plus en plus audible à mesure qu'ils progressaient vers le dernier étage.

- Tu entends ? Lui demanda Vicctor.

- Oui. C'est comme des battements.

- Ce sont les basses. On les perçoit parce que la musique est amplifiée.

- Comment ça amplifiée ?
 - C'est un procédé très ancien, quasiment disparu. si tu as de l'électricité et le matériel qu'il faut, tu peux amplifier le son de la musique pour qu'il soit beaucoup plus fort que si c'était joué par de simples instruments.
 - J'ignorais que cela existait.
 - On va à une soirée hip-hop, avoua-t-il.
- Lize n'en croyait pas ses oreilles. Elle eut une pensée fugitive pour Fran6.
- Si c'est une soirée hip-hop, c'est une soirée zulu ?
 - Tout-à-fait.
 - Et le type sur sa barque, les hommes en bas de la tour, ce sont des Zulus ?
 - Oui. On les appelle les Shakas. Ils assurent notre sécurité.
 - Mais je croyais que les Zulus, le hip-hop, tout ça, ça avait complètement disparu.
 - On t'aura menti ! Reconnut Vicctor en riant. La plupart des gens ignorent que la culture hip-hop existe toujours. Ton patron était sincère quand il t'a dit que le hip-hop était mort.
 - Mais toi Vicctor t'es un Zulu ?
 - On peut dire ça, répondit-il fièrement, alors que le monte-charge parvenait au dernier niveau.

Autour d'une terrasse qui occupait tout l'étage, des poutrelles métalliques s'élevaient en direction du ciel. Aucune n'était de même taille. Certaines ployaient à mi-hauteur, penchant vers l'extérieur. D'autres vers l'intérieur. D'autres encore, aux pointes acérées, s'étaient brisées net. Une poulie était accrochée à l'une des poutres, reliée à un câble qui se perdait dans le vide. Désignant un harnais, Vicctor expliqua à Lize qu'il s'agissait d'une tyrolienne reliée au toit d'un bâtiment à trois cents mètres de là.

- On pourra repartir par ce moyen si tu veux.
- Non mais t'es fou ? Ça va pas ? Le monte-charge m'ira très bien !
- Ça a une autre fonction. Si jamais les schtakhs débarquent... Les gars en bas les voient arriver de loin. Ils ferment la porte derrière eux. Ensuite, ils remontent avec le monte-charge et le bloquent au dernier étage. Le temps que les autres montent par les escaliers, on aura déjà tous décampé par la tyrolienne. Pratique, non ?
- Me voilà rassurée.

De petits groupes devisaient dans l'obscurité.

- Viens je vais te présenter mes amis.

Ils s'approchèrent d'un canapé défoncé où de jeunes gens se partageaient une bouteille de vin de palme.

- Je vous présente Lize, dit Vicctor. Lize, tu as ici Kes, Bijou, Hip1, Eyo, Matt la Frappe et Kejo. Les deux filles que tu vois là sont Noor et La Loa.

Lize salua l'assemblée.

- Nous sommes les PIM's. Les Peintres Interdits Marseillais. On est des graffeurs.
- Tu es peintre, Vicctor ? S'étonna Lize.
- Oui. Répondit-il fièrement. Je peins sous le nom de Volt.

Lize n'en revenait pas :

- Vous peignez sur les murs ?

La fille brune qui répondait au nom de Noor lui répondit :

- Non. C'est trop dangereux.

Les sons étouffés d'une musique leur parvenaient depuis un édifice situé au centre de la terrasse.

D'environ vingt mètres de large sur autant de long, d'une hauteur de quatre à cinq mètres, il ne comportait aucune ouverture, si ce n'est une porte de petite dimension.

- Tu viens on va danser ? Proposa Vicctor à Lize.

Nuit du samedi 25 au dimanche 26 avril

Une lumière tamisée émanait de photophores en fer forgé. Dans le clair-obscur, des corps se déhanchaient. Ce qui frappa Lize en premier fut la puissance du son. Les basses venaient du sol, remontaient jusqu'à sa poitrine, provoquant chez elle une sensation physique inédite. Tout son être était pris par la musique. Celle-ci était bâtie sur un combo basses-percussions assez lent, rehaussée des mélodies répétitives d'un piano ou d'un violon, sous une voix qui tenait plus de la scansion rythmée que du chant. Selon Victor, cette façon de chanter s'appelait rap.

Lize ne voyait pas de musiciens. Seul sur une estrade, un jeune homme noir à la courte moustache manipulait des boutons sur d'étranges machines. Il avait à côté de lui une boîte remplie d'étuis fins et illustrés, d'où il tirait des cercles noirs, qu'il posait sur l'une ou l'autre de ses machines.

Sur le côté, se trouvait une personne, portant un habit jaune, qui pédalait sur un vélo dont la roue arrière était décollée du sol. Victor, plaqua sa bouche contre l'oreille de Lize et hurla :

- Si tu veux participer à la production d'électricité, on peut t'inscrire !
- Pour ce qui est de suer, je préférerais que ce soit en dansant !

Victor suivit Lize sur la piste de danse.

Elle entra instantanément dans le son. Elle lâcha son chignon, libérant un considérable amas de boucles noires, qui tombaient, nonchalantes, sur ses épaules.

Elle dansait, virevoltait, sautillait. Elle rayonnait.

Un cercle se forma. Un concours de danse s'improvisa. Les danseurs se toisèrent en un air de défi, et, chacun à leur tour, prirent place dans la ronde. Un jeune homme remua ses bras en des mouvements saccadés qui firent de lui une machine désarticulée. Suivit une fille au pantalon trop large et à la poitrine protubérante. Elle exécuta de rapides mouvements de jambes, puis elle se jeta au sol. Elle se mit sur le dos et tourna de plus en plus vite sur elle-même, jusqu'à ce qu'elle se retrouvât sur la tête. Lize était dedans. Tout était nouveau. Tout l'enchantait.

Lorsque le cercle se disloqua, ils sortirent prendre l'air.

Victor lui fournit des éclaircissements. Celui derrière ses machines singulières s'appelait Djinn Pak. C'était un DJ. Son rôle était de choisir les cercles noirs, qu'on appelait communément vinyles, sur lesquels des musiques étaient enregistrées. Il suffisait de les faire tourner sur une des machines pour propager le son qu'ils contenaient. La boîte au centre permettait d'enchaîner les musiques en passant de l'une à l'autre, tandis que les volumineuses caisses noires placées

face aux danseurs permettaient la propagation du son. Lize n'aurait jamais imaginé qu'il était possible de reproduire ainsi de la musique.

- Ce n'est pas possible. Enfin... Ce n'est plus possible. La technologie a été perdue il y a longtemps, révéla Vicctor.

Lize lui adressa un regard interrogatif. Il compléta :

- Ça date d'avant la Grande Extinction.

- Tu veux dire que la musique qu'on entend a traversé les siècles ?

- Oui. Autrefois, conserver la musique était une chose très courante. Je ne connais pas tous les détails... Mais j'ai entendu dire qu'il existait plusieurs moyens pour y arriver. La plupart exigeaient une technologie extrêmement compliquée. Mais les vinyles, à priori, c'était une technique plus simple et plus robuste. Ce qui explique qu'ils soient parvenus jusqu'à nous.

- C'est incroyable ! Et des vinyles, il y en a beaucoup ?

- On parle de plusieurs milliers, cachés à droite à gauche.

- Comment est-ce possible ?

- Ça c'est transmis de génération en génération.

- Pareil pour les machines ?

Il acquiesça.

- Mais c'est impossible ! Les machines ont une durée de vie limitée.

- Tu as raison. Ce ne sont pas une ou deux qui nous sont parvenues, mais tout un stock. Et donc un véritable arsenal de pièces détachées, qui ont permis de les réparer et de les entretenir jusqu'à nos jours. Mais surtout, il existe chez les Zulus un ordre dédié à la réparation : la Caste R. Tu as vu le mec qui pédalait, avec sa tunique jaune et la lettre R en écusson ?

- Oui.

- C'est un membre de la Caste R. Il bénéficie d'un haut rang dans la hiérarchie zulu. Cette charge se transmet de père en fils. C'est ainsi que nous avons préservé les savoir-faire, et entretenu le matériel durant tous ces siècles.

Ils retournèrent danser. Sur la piste Lize dégageait une aura cosmique. Aux yeux de Vicctor, elle était l'astre céleste qui attirait à lui toute matière environnante. Elle se sentait happée par des pulsions sauvages. Le rythme pénétrait en elle ; la musique lui donnait la fièvre. Des frissons parcouraient sa colonne vertébrale. Vicctor avait l'air peu à l'aise. Droit comme un piquet et raide comme la mort, ses pas tombaient systématiquement en dehors du rythme. Se sachant ridicule, il en joua. Ce qui eut au moins pour effet de faire rire Lize.

Les danseurs communiaient avec le DJ. Djinn Pak joua un dernier morceau puis il coupa la musique. Il fut ovationné. Un petit homme arabe, la cinquantaine, barbe et cheveux pareillement gris, vêtu d'un ample burnous, apparut d'entre deux draps tendus à l'arrière de l'estrade. Les acclamations doublèrent.

- Faites du bruit pour DJ RBL ! S'exclama Djinn Pak, avant de disparaître derrière le rideau.

Vicctor était survolté.

- C'est le Grand Maître DJ RBL ! L'homme qu'on appelle le Professeur ! Son savoir est infini. Il possède la plus importante collection de vinyles de tout Marseille ! On a vraiment de la chance, ses apparitions sont rares. Il ajouta sur le ton de la confiance : il est extrêmement discret. Très méfiant aussi. C'est pour ça que la Kalyma n'a jamais réussi à le coincer. À ce qu'on raconte, il se cache depuis vingt-cinq ans.

Grand Maître RBL déposa un vinyle sur sa machine. Dès la première note, une clameur monta de la piste de danse. Les gens levèrent les bras en l'air. Une voix féminine claire et haut-perchée se fit entendre. Ça faisait : « *Tempérament fatigué, on est nés sous le Soleil / Tu reconnais bien là le style des bad boys / Chaque jour que Dieu fait à trois heures j'ai encore sommeil / Tu reconnais bien là le style des bad boys* ». La voix finissait sur un : « *Tu reconnais bien là les bad boys de Marseille* », repris par tous comme un seul homme. Un hymne. Une façon d'être ensemble. Tout ça les rendait sacrément vivants.

L'ambiance était moite. Les danseurs suaient. RBL retira son burnous, laissant apparaître une chemise à manches courtes blanche. Un imposant collier pendait de son cou. Il enchaîna sur d'autres musiques. Lize l'observa de plus près. Ses mains, d'une agilité remarquable, se déplaçaient sur ses machines à la manière d'un pianiste virtuose. Il paraissait totalement possédé par la musique. Il se mouvait dans le rythme, dodelinant de la tête, ce qui faisait balancer son pendentif de droite à gauche. RBL maîtrisait parfaitement l'art de faire danser. Elle entra dans cet état où la conscience cède le pas à l'instinct. Elle ne pensait plus, elle n'était que mouvements de pieds, bras ondulants et oscillations des hanches. RBL était un sorcier et Lize était possédée.

Il coupa le son, posa ses mains sur ses machines et se tint immobile. Un rappeur répondant au pseudonyme de Le Chat Marciano le rejoignit. Il tenait en main un cylindre noir terminé par une boule grise et prolongé par un fil. D'après Vicctor, cet objet permettait d'augmenter le volume de la voix.

Le Chat prenait pour thème Marseille, évoquant l'âpreté de la vie quotidienne. Poésie de la dèche et de la vie sans fards. Lorsqu'il fut à court de textes, il improvisa. Il interpella une personne sur la piste de danse, repéra un défaut, l'exagéra, puis il noya sa victime sous un flot d'insultes aussi fécondes que fleuries. Tout le monde se marra. Il conclut sur un « *Marseiiiiiiiille !* » retentissant et quitta la scène sous les acclamations. RBL lança un dernier disque avant de laisser la place à un autre DJ, qui, d'après Vicctor, se nommait Djill.

Ils commandèrent d'autres verres et sortirent. Il y avait chez RBL quelque chose qui intriguait Lize.

- RBL m'a impressionnée. Il a l'air d'être tellement passionné par ce qu'il fait, avoua-t-elle.

- RBL c'est un puits de savoir. Tu l'écoutes, tu apprends.

- Ça doit être enrichissant de parler avec lui.

Vicctor s'engouffra dans la brèche :

- Veux-tu qu'on aille le saluer ?

Lize accepta avec joie.

Ils passèrent le rideau situé à l'arrière de la scène et pénétrèrent dans une pièce étroite, où trois banquettes décrépies étaient agencées autour d'une caisse en bois faisant office de table basse. Une dizaine de personnes étaient là. Lize reconnut Le Chat Marciano, Djinn Pak et Noor, que Vicctor lui avait présentée en arrivant.

RBL n'était pas dans les loges. D'après Djinn, il venait de prendre congé et devait s'apprêter à partir au moyen de la tyrolienne. Ils le ratèrent de peu. Ils parvinrent à l'extérieur au moment où RBL se jetait dans le vide. Une seconde plus tard il disparaissait dans la brume. Lize avait l'air déçue. Vicctor, un poil jaloux, s'étonna de cet intérêt soudain pour le petit homme.

- Ce n'est rien, éluda-t-elle.

La soirée toucha à sa fin. Lize n'avait pas arrêté de danser. Vicctor avait fini par s'avouer vaincu. Échoué au comptoir, il discutait avec Eyo et Kes. Djill annonça le dernier morceau.

- Ça s'appelle *Sinnerman* et c'est de Nina Simone ! Ça vient de la nuit des temps ! Profitez-en mes amis !

D'abord quelques notes de piano entêtantes. Puis surgit un chant hypnotique sur des mélodies échevelées, tournant en boucle jusqu'à la transe. Lize se laisser porter. Elle n'avait jamais rien entendu de plus beau. Cette musique l'atteignait au plus profond de son être. Elle se sentit envahie par des émotions éteintes. C'était au-delà des mots.

Puis il fallut démonter. Lize et Noor réunirent les photophores. Elles les chargèrent sur un plateau à roulettes qui s'en irait ensuite par le monte-charge. Tout devait être fini avant le lever du Soleil. Question de sécurité.

La brume avait disparu, bientôt le Soleil émergerait de derrière les collines. Lize et Vicctor redescendirent par là où ils étaient venus. Ils laissèrent derrière eux le port de la Joliette. L'alcool et la fatigue pesaient sur leurs pas. Lize, qui par moments tanguait, s'accrochait au bras de Vicctor. Il la raccompagna jusqu'à la rue du Refuge.

- Tu m'as surpris l'autre jour avec ta question. J'ai failli tout t'avouer, dit-il, avant d'ajouter : j'ai dû demander l'autorisation pour te faire venir avec moi cette nuit. C'est pour ça que je ne pouvais rien te dire.

- Tu rigoles ? Objecta Lize. La première fois, je veux bien. Mais hier soir c'était juste pour me faire peur.

Vicctor sourit.

- Tu mériterais une autre claque.

Il avait envie de la serrer dans ses bras, de l'embrasser, de lui dire qu'elle était trop belle. Mais il n'osait pas. Lize voyait clair en lui. Elle mordit sa lèvre inférieure et posa un doigt sur la bouche de Vicctor.

- Tais-toi et écoute. Je sais bien ce que tu as en tête. Non, tais-toi. Ne dis rien. Je sais. Femme sait. Je n'ai pas envie de dormir seule. Mais il faut que tu me promettes de ne pas te faire d'idées... Alors on pourrait...

Elle laissa la fin de la phrase en suspens. Elle ajouta, mutine :

- Ça te va petit rouquin ?

Victor était aux anges. Il promit et suivit Lize dans la cage d'escalier.

Dimanche 26 avril

Lize planait dans les airs. À califourchon sur la carapace de la tortue, elle survolait les espaces qu'elle avait jadis parcourus. Elle aperçut Rose et Missak, l'âne Babylone. Ils ne prêtèrent pas attention à elle. Le vent la poussa à Dunkerque où elle vit Savannah au coeur brisé. Lize voulut l'appeler mais aucun son ne sortit de sa bouche. Une bourrasque se leva. Elle était au-dessus du fort d'Anh. Ni elle, ni Fran6, ni Noah n'eurent conscience de sa présence. La tortue fila droit au Sud. Elle vit en dessous d'elle le cavalier noir qui galopait dans une plaine morte.

L'instant d'après, la tortue la déposa au sommet de la tour entre deux eaux, où elle avait dansé toute la nuit. DJ RBL était là, seul avec ses machines, ses disques, ses mains lestes, son pendentif qui oscillait et son burnous posé à côté de lui. Le mouvement du collier allait de gauche à droite, comme un pendule. Elle en fut hypnotisée. Un irrésistible besoin de danser s'empara d'elle, qui l'entraîna dans une transe dont il lui était impossible de s'extraire. La tortue - qui n'avait cessé de flotter au-dessus d'eux - s'effaça progressivement. C'est à ce moment-là que Lize se réveilla.

Elle se releva, positionna son oreiller à l'horizontale et s'adossa contre le mur. Vicctor ouvrit un oeil, le referma aussitôt et vint se lover contre son ventre.

La vision du rêve se prolongea après l'éveil. Quels enseignements en tirer ? N'était-ce qu'un tourbillon abscons fait d'images vides de sens ? Non. Les rêves comportent des significations cachées pour qui sait les déchiffrer. Pour Savannah c'était simple. Lize avait compris depuis longtemps la dimension de la fuite. Pour les autres ? Le manque ? L'absence ? Ou qu'ils étaient loin, morts, inaccessibles ou les deux à la fois ? La tortue et le cavalier n'étaient-ils rien d'autre que les relents du liquide amer qu'Anh lui avait fait boire ? Peut-être. Elle ne savait pas. Il restait RBL. Qui l'avait faite danser comme jamais. Elle s'était abandonnée dans le son qui l'avait happée totalement. Était-ce l'unique raison de son apparition dans ses songes ? Quelque chose chez lui la troublait.

Vicctor émergea alors qu'elle en était là.

- Bien dormi ? Demanda-t-il en lui déposant des baisers dans le cou.

- J'ai fait un rêve étrange. J'étais avec DJ RBL seule en haut de la tour. Il était avec ses machines et je ne pouvais plus m'arrêter de danser.

Vicctor la questionna sur le sens qu'elle y donnait. Lize resta évasive :

- Ce n'est rien d'autre que des réminiscences de la soirée d'hier.

Vicctor s'en contenta.

- Tu disais hier qu'on l'appelle le Professeur ?

- Oui. Celui au savoir infini !
- Dommage qu'on n'ait pas pu lui parler.
- Je ne sais pas quand se présentera une autre occasion. RBL n'est pas facile à trouver.
- J'aurais aimé le rencontrer.
- Ça va être compliqué.

Il couvrit d'autres baisers son corps alangui. Ils s'enlacèrent.

Plus tard, Vicctor la fit parler d'elle. Lize raconta ses années sur la route, disant l'essentiel, omettant le principal. Elle n'était toujours pas prête à révéler pourquoi elle avait fait le voyage jusqu'ici. Pas même à Vicctor.

L'après-midi passa. L'estomac de Lize émettait des gargouillis sonores. Elle arracha son corps nu de la couche et se dirigea vers la cuisine. Vicctor n'en perdit pas une miette.

- C'est bien ce que je pensais. Le Zeer est vide. Je n'ai rien à te donner à manger, Vicctor.
- Je t'invite ?

Il savait que pour payer ce repas il mangerait des cailloux toute la semaine. Mais il s'en fichait. Quelques minutes plus tard, ils étaient sur les quais de Caisserie. Ils s'attablèrent chez Klochett', qui, à l'angle de la Montée des Accoules servait à toute heure, et commandèrent deux aïolis.

Lize venait de tremper son dernier morceau de manioc dans la sauce lorsqu'elle aperçut la silhouette longiligne d'une grande fille aux cheveux de jais. Elle reconnut Noor. Noor allait rejoindre au bord de mer certains des peintres présents la veille à la soirée hip-hop. Vicctor paya. Ils la suivirent.

Lize se baigna tout habillée. Ses vêtements séchèrent rapidement. Les PIM's étaient assis en cercle sur un rocher plat. Hip1, Kejo et Eyo manquaient à l'appel. Une bouteille de vin de palme passait de main en main. Ils ne différaient pas d'un autre groupe de jeunes gens discutant au bord de l'eau ; rien ne permettait de les désigner comme appartenant à la communauté clandestine du hip-hop marseillais.

Matt la Frappe, un grand maigre, cheveux mi-longs et nez tordu, faisait ostensiblement la gueule. Vicctor présenta Lize comme étant nouvelle venue à Marseille, désireuse de mieux connaître la culture hip-hop. Ce qu'elle confirma. Matt, qui écoutait sans rien dire, explosa. Il s'attaqua d'abord à Vicctor :

- Ah ça elle est jolie ! C'est sûr. Mais qui te dit qu'elle ne roule pas pour les schtakhs ? Tu fais preuve de négligence Volt. Tu nous mets tous en danger, pauvre conot que t'y es !

Il s'en prit ensuite à Lize :

- Je n'ai aucune confiance en toi. Tu débarques d'on ne sait où et tu commences à fouiner. C'est louche.

Vicctor fumait. Il s'apprêtait à riposter, mais Lize le devança. C'était à elle de répondre. Elle parla de Fran6, de ce qu'il avait raconté de la culture hip-hop, de l'enthousiasme avec lequel il en parlait. Elle ajouta que ce qu'elle avait vu durant la soirée l'avait enchantée, et qu'elle avait envie de mieux comprendre de quoi il en retournait.

Noor s'adressa à Lize :

- Tu avais l'air totalement transportée par la musique.

Matt la Frappe coupa court :

- Ce n'est pas un argument suffisant.

Vicctor s'emporta :

- Vous croyez que je mettrais nos vies en danger comme ça ? Je le sais. Lize est comme nous. Elle nous ressemble. Elle ne ment pas. Faites-moi confiance ! Ou alors on se casse et allez vous faire foutre !

- Tu n'aurais jamais dû la ramener à la soirée de samedi, maugréa Matt la Frappe. Elle en a trop vu. Allez, moi j'me tire ! Bats les couilles de ta connasse !

Il pointa son majeur en direction de Lize :

- Si j'apprends que tu as cherché à nous la faire à l'envers, j'te promets j'te crève !

Lize était gênée. Elle ne répondit pas. Il s'en alla.

Vicctor était ivre de colère. À nouveau, Lize parla avant lui :

- Je le comprends. Je n'apporte aucune preuve de ce que j'avance. Si les miens étaient persécutés comme vous l'êtes, je crois que je serais extrêmement méfiante. Mais je vous jure que Vicctor dit vrai. J'ai complètement adoré ce que j'ai vu et j'ai juste envie de comprendre. Et puis... À part Vicctor, je ne connais quasiment personne ici...

Le groupe décida de se fier au jugement de Volt. Lize fut autorisée à poser des questions. Fran6 n'avait pas menti. Autrefois, tout Marseille était recouverte de fresques colorées. Depuis la prise de pouvoir par Grodin, le graff, comme toutes les disciplines du hip-hop, avait été proscrit. Ceux qui s'y étaient fait prendre l'avaient payé de leur vie et presque plus personne ne peignait dans la rue. Les PIM's n'étaient certainement pas les seuls peintres de Marseille. Mais, comme les autres, ils en avaient fait un art d'intérieur. Certains peignaient sur des toiles, sur des bouts de papier, mais là aussi il y avait des risques. Si les schtakhs descendaient chez toi, ça pouvait te coûter cher. Très cher. Certains avaient pris l'habitude de réaliser leurs fresques avec du sable coloré, créant ainsi des œuvres effaçables en un coup de main.

- Le graff, c'est de la peinture. Pour moi, les sableurs ne sont pas des graffeurs. C'est des rigolos qui ne veulent pas prendre de risques. S'il n'y a pas de risque, il n'y a pas de plaisir, affirma Vicctor.

Certains ne partageaient pas son avis. D'autres si.

Noor renchérit :

- Je suis d'accord. Même peindre en intérieur, c'est un crève-cœur ! Rien ne remplace le fait que ta peinture soit vue par plein de gens. Mais c'est dangereux. Moi, je n'ai jamais osé. Vicctor, toi ça fait combien de temps que tu n'as pas peint en extérieur ?

- Quelques années. La dernière fois, c'est quand j'avais posé un Volt sur un mur en haut d'un immeuble de la Plaine. On le voyait de toute la place et ils ont mis pas loin d'une journée pour l'effacer ! J'étais fier ! Mais je suis passé à deux doigts de me faire choper par les schtacks. Depuis j'ai arrêté.

Lize évoqua le tatouage de Fran6, qu'Abel avait réalisé.

Noor fut la plus diserte :

- Abel. Une légende. Il aurait fait plus de trois cents peintures sur les murs de Marseille. Il y en avait partout, de l'Estaque à la mangrove du Prado en passant par en ville, par la Belle de Mai, par le nomansland. Il n'en reste pas une seule aujourd'hui.

- Qu'est-il devenu ?

- Il est mort, comme tant d'autres, lors de la répression de Grodin. Sa légende est restée vivace, répondit Vicctor.

Noor précisa :

- Abel a été le dernier grand graffeur marseillais. Après lui, tout s'est fait de manière cachée.

Tous s'accordaient pour reconnaître en RBL le plus grand des DJs.

- Serait-il possible de le rencontrer ? Osa Lize.

Les autres se poilèrent. Noor posa sa main sur l'avant-bras de Lize.

- Tu ne veux pas une audience privée avec Grodin aussi ? Écoute, tu as déjà rencontré les PIM's, c'est déjà pas mal ! Personne ne sait où se trouve RBL. Il apparaît puis il disparaît. Ne cherche pas à le rencontrer, tu n'y arriveras pas.

La Loa, l'autre fille du groupe, entrevoyait une alternative.

- Si tu veux parler hip-hop, tu pourrais aller voir Djill.

- Le DJ qui a joué après RBL ?

- Lui-même. C'est RBL qui l'a formé. Djill, on sait où le trouver : c'est le mari de ma cousine. Je peux essayer de voir. Mais comme nous tous, il se méfie des étrangers.

Lize était intéressée. La Loa promit d'en parler à sa cousine à la première occasion.

La nuit commençait à tomber. Lize décida qu'il était temps pour elle de rentrer. Vicctor se proposa de la raccompagner. Ils saluèrent l'assemblée et retournèrent au Panier.

Une fois qu'il furent hors de leur vue, Noor et La Loa partagèrent leurs impressions.

- Sympa, cette fille, dit Noor.

La Loa l'admettait :

- Elle a l'air.

- Et très jolie. Tu crois qu'il se la tape ?

La Loa évacua d'un revers de manche.

- Ça m'étonnerait. Elle est trop belle pour lui.

Quelques secondes filèrent. La Loa reprit :

- Ne le dis pas à Volt mais je peux comprendre la réaction de Matt : une belle fille qui sort de nulle part fait du rentre-dedans à Volt, et ensuite demande à rencontrer des gens du hip-hop par curiosité. C'est douteux.

- Tu as raison. Personne ne sait qui elle est, admit Noor. Elle ajouta : ce serait bien que Djill la rencontre aussi. Ça ferait un autre avis.

- Il sait jauger les gens. Si elle n'est pas ce qu'elle prétend être, il le verra.

- Espérons-le, conclut Noor, soudainement prise de gravité.

Ni Lize ni Victor n'avaient conscience de ce qui se tramait dans leurs dos alors qu'ils arrivaient au Panier. Ils parvinrent à la place du Refuge. Victor s'apprêtait à prendre congé. Lize se serra contre lui.

- Je n'ai toujours pas envie de dormir seule. Tu ne voudrais pas rester une nuit de plus ?
Dès le premier baiser, leurs corps s'étaient parlé. Lize en voulait encore.

Dimanche 3 mai

Durant la semaine, Vicctor fit savoir à Lize que Djill acceptait de s'entretenir avec elle. La rencontre aurait lieu le dimanche, en fin d'après-midi, à la Belle de Mai.

Vicctor avait dormi chez Lize. Vers seize heures, ils quittèrent le Panier. Ils traversèrent le terrain vague de Saint Charles et arrivèrent à la Belle de Mai. Le quartier était misérable. Les rares immeubles en pierre qui ne s'étaient pas écroulés côtoyaient des ruelles étroites bordées de cabanes faites de planches et de tôles. Dimanche était jours de repos pour les forçats qui trimaient dans les fabriques. Des enfants sales jouaient avec des ossements de moutons. Des mères faisaient bouillir de grandes marmites d'eau dans lesquelles elles frottaient les vêtements de leurs maris. Des hommes posés sur des blocs de pierre disputaient une partie de cartes. Des poules, des moutons et des cochons vivaient dans la proximité la plus grande avec les Hommes. Tout suintait la pauvreté la plus crasse.

Ils arrivèrent sur une place arrondie. Des gourbis de bric et de broc avaient poussé tout autour. De l'autre côté de la place se trouvait un édifice imposant, clos par un mur, d'où émergeaient deux tours très larges à la base, terminées par des cheminées plus étroites. C'était là le principal fabricant de chaux vive du quartier. Tous les occupants des cahutes, parents comme enfants, y vendaient leurs muscles pour une misère. À peine de quoi se nourrir.

Djill vivait là. Lui aussi travaillait au four à chaux. Il émergea de l'un des baraquements. Il avait autour de quarante-cinq ans, portait une barbe d'une semaine, et était vêtu d'une Djellaba ocre.

Ils marchèrent jusqu'aux trois petits monts de gravats de Felixpyat, et montèrent au-dessus du plus haut. Il n'y avait là personne qui puisse les entendre. Djill était du même avis que la cousine de sa femme. L'intérêt que la nouvelle amie de Vicctor portait au hip-hop était pour le moins suspect. Il mentit lorsqu'il confia les raisons qui l'avaient poussé à accepter cette entrevue.

- Je connais Vicctor. Il te fait confiance. Je me fie à son avis, affirma-t-il.

Lize préféra rire du parfum de soupçon qui planait sur elle.

Elle exprima la surprise qui fut la sienne lorsque Vicctor lui apprit que la musique entendue à la soirée provenait de temps immémoriaux.

Djill confirma :

- Tous les vinyles datent d'avant la Grande Extinction. Il précisa : souvent tu trouves une date écrite sur le disque ou sur son étui. Enfin... On a les dates de leur calendrier, mais vu que personne ne sait en quelle année il a été abandonné... Difficile de dire combien de temps nous

sépare de l'apparition de ces disques. Tout au plus cela permet de savoir que ceux conservés à Marseille ont été produits sur quatre vingts ans.

Vicctor parut surpris :

- Tu sais lire Djill ?

- Pas plus que toi. Je sais juste compter et déchiffrer les lettres. C'est RBL qui m'a montré ce que ces chiffres voulaient dire.

Lize recadra la discussion :

- Sur quatre vingts ans tu disais ?

- Oui. Même un peu plus. Les premiers sont datés d'autour de 1960 et les derniers d'après 2040 de leur ère. Selon RBL ça correspondrait à l'apparition de cette technologie, jusqu'à ce qu'elle ne soit remplacée par une autre, plus complexe.

- Qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. C'est ce que tu m'as raconté, Vicctor.

Djill poursuivit :

- Le plus ancien disque de rap que m'a montré RBL vient d'Amérique. Cette Amérique dont on sait si peu de choses, dis-toi qu'à leur époque ça ne prenait pas une heure pour la rejoindre par les airs ! Y'en a qui disent que c'est rien que des affabulations, mais moi j'y crois.

- Quel est ce disque ? Demanda Vicctor.

- *Rapper's Delight*. Je crois la date c'est 1979. Si l'on en croit RBL, cela correspondrait à la période et au lieu où a vécu Kool Herc, le premier Zulu.

- Et le plus récent ? Questionna Lize.

- *Humble Again*. Un rappeur nommé Kendrick Lamar, autour de 2040 de leur ère. À part cet enregistrement, on sait peu de choses sur lui. En tout cas, comparé à *Rappers Delight*, c'est plus lourd, plus lent. En soixante ans les choses ont évolué. Sur la période la plus récente, tu vas avoir des morceaux plus rapides, avec des rythmes saccadés, des voix assez singulières. Le plus emblématique de cette mouvance est un grand Zulu marseillais resté dans l'histoire sous le nom de Jul. RBL en a joué un morceau l'autre soir. Le titre, c'est *Bande Organisée*. À mendonné ça fait : *c'est Marseille bébé !*

- Un rythme rapide, entraînant ? Oui, je crois que ça me revient. Je n'ai pas tout compris, d'ailleurs. Par exemple, quand le rappeur dit ça fait zumba cafew : c'est obscur, non ?

Vicctor et Djill se marrèrent.

- Il y a des théories. En vérité, personne ne sait vraiment ce que ça signifie, répondit Djill.

- Que sait-on des musiques d'avant et d'après ?

- Pas grand-chose. Il existe quelques disques antérieurs, mais ce n'est pas du rap. On parle de funk. RBL dit que c'est les racines du hip-hop. Il y aussi quelques enregistrements de reggae. Un genre chaloupé, avec des notes à contretemps, qui venait d'une petite île en plein océan.

- Ça me dit quelque chose.

- Bob Marley, ça te parle ?

- Oui ! Voilà ! Le Dernier Prophète. Celui que les Rastafariens vénèrent comme un dieu. J'avais rencontré l'un d'entre eux. Il m'avait raconté son histoire et m'avait fredonné l'un de ses morceaux. Bob Marley était un chanteur si je ne me trompe pas ?

- Le plus grand de tous, confirma Djill. Il était métis, comme toi.

- Je n'en savais rien.

Il se mit à fredonner :

- *Aie rimemba ouen oui iousetousit ina goverment yard intrechtonn...* Il ajouta : il reste quelques Rastafariens à Marseille qui survivent dans la clandestinité.

Djill observait Lize, mine de rien. Elle paraissait vraie. Son intérêt ne semblait pas feint. Si elle jouait un rôle, elle le jouait à la perfection. Mais cela ne prouvait rien. À ce stade, il était incapable de dire si elle représentait un danger. Il continuerait à lui livrer des informations sans grande valeur. Rien qui ne compromette qui que ce soit. Il ne lui parlerait de personne dont elle n'avait déjà connaissance. Peut-être ferait-elle un faux pas. Peut-être pas.

Vicctor n'avait pas la moindre idée de ce qui animait Djill.

- Le hip-hop ce n'est pas que la musique ou la danse. C'est d'abord des valeurs.

Djill abonda :

- Il y a les cinq disciplines fondamentales : rap, beatbox, deejaying, graffiti et danse. Tu connais ça ? Au-delà des pratiques artistiques, le hip-hop est un ensemble de règles et de valeurs. Ce n'est pas que la fête, c'est bien plus que cela. C'est une culture, avec des principes, des valeurs, une spiritualité. Valeurs positives, révolutionnaires, de dépassement de soi, de solidarité, d'entraide et de lutte contre l'adversité.

Il considéra Lize :

- Sais-tu seulement d'où vient notre culture ?

Il avait parlé du premier Zulu qui était d'Amérique.

- Oui. Le Grand Maître Kool Herc. Il a établi les bases du mouvement. Elles se résument par cette formule : paix, amour, unité et plaisir. Herc vivait dans un environnement hostile, où les pauvres s'entretenaient. Il a émis des règles pour régler les différents par la danse, par le rap... Au lieu de se taper dessus, les gens se sont lancés des défis artistiques. Et, ce faisant, il a ramené la paix.

- Vicctor m'a raconté que ça s'était transmis de génération en génération.

- Parfaitement. Les arts, les valeurs, le matériel, ont été soigneusement entretenus jusqu'à aujourd'hui.

- Ça paraît à peine croyable.

- C'est la stricte vérité.

- Je ne comprends pas. Si les Zulus ont été traqués, assassinés, comment se fait-il que les vinyles, les machines, n'aient pas été confisquées et détruites ? La Caste des réparateurs n'a pas été démantelée ?

Djill n'allait certainement pas répondre à ça. Ce genre de question clignotait comme une alerte.

Vicctor s'empressa bien évidemment de répondre à Lize :

- Tu m'arrêtes si je me trompe Djill. De ce que j'en sais, c'est surtout l'œuvre de RBL. Avant Grodin et Ramos, les archives zulus étaient réunies dans un sanctuaire à la Vieille Charité.

- Au Panier ? Demanda Lize.

- Oui, le grand bâtiment avec au centre de la cour une sorte de temple surmonté d'une coupole.

Lize se tourna vers Djill :

- J'habite juste à côté.

Il ne répondit pas. Vicctor ne savait pas tenir sa langue.

- Quand RBL a compris que la répression allait s'abattre sur les Zulus, il a pris les devants. Il a réuni le plus de monde possible à la Vieille Charité. Il a divisé les archives en des dizaines de morceaux. Chacun en a ramené une partie chez lui avec mission de la cacher en attendant des jours meilleurs. Comme il était dangereux de garder ça chez soi, les gens les ont dissimulés dans des murs en pisé, dans des trous dans le jardin, dans des ruines du nomansland... Grodin a débusqué quelques caches, mais l'essentiel, il ne l'a jamais trouvé. RBL a été l'architecte de la préservation des archives du hip-hop marseillais. Sans lui, tout aurait été perdu.

- Les vinyles qu'a joués RBL provenaient de ces caches ?

Vicctor avait déjà trop parlé. Djill coupa court :

- On ne sait pas.

Vicctor s'apprêtait à répondre que si, on savait, quand Djill plongea son regard dans le sien :

- Pas vrai Vicctor ?

Vicctor bredouilla un truc incompréhensible. Lui revint alors à l'esprit le désir que Lize avait exprimé.

- RBL pourrait lui expliquer. Tu crois que Lize pourrait le rencontrer ?

- Ça tu peux oublier. On ne sait jamais quand et où RBL apparaîtra.

- Lors d'une prochaine fête ? Tenta Lize.

- C'est peu probable. Ça faisait deux ans qu'on n'avait pas vu RBL à une block party. Ce n'est pas dit qu'il soit là à la prochaine.

- Elle sera quand ?

- Dans un mois ou deux, ça dépend.

Il était inutile d'insister.

Le Soleil baissait lorsqu'ils prirent congé. Djill remonta vers la Belle de Mai. Lize et Vicctor marchèrent en silence jusqu'au port de la Joliette, chacun plongé dans ses pensées.

Ce que la musique et la danse avaient produit sur elle était inexprimable. Djill, au lieu d'épancher sa soif, avait piqué plus encore sa curiosité. Tant pis si c'était dangereux, Lize désirait se rapprocher de ces gens. Elle demanderait à Vicctor qu'il lui dessine un graff. Ensuite ils brûleraient la feuille de papier. À part sur le bras de Fran6, elle n'en avait jamais vu. Fran6. Elle pensa à lui. À Marseille aujourd'hui, il aurait risqué sa vie avec un tel signe sur sa peau.

Pour ce qui était de RBL, elle n'avait pas avancé. Personne ne paraissait savoir où le trouver. Attendre la prochaine soirée était pour le moins aléatoire, mais de quelle autre solution disposait-elle ? Sans doute n'avait-elle vu à la soirée que ce qu'elle désirait voir. Mais elle n'avait cessé d'y repenser. L'objet de ce trouble ne constituait rien de moins que le premier indice depuis qu'elle était arrivée à Marseille. Ce n'était rien. Juste une vision fugitive, une intuition. Mais il fallait qu'elle en ait le coeur net.

.19.

Mercredi 6 mai

Lize revenait d'une livraison au Cours Julien. Blaize était seul derrière son comptoir.

- J'ai reçu une missive du palais, dit-il.

Il lui tendit une petite feuille de papier pliée en deux. Monsieur le maire requérait un nouveau bocal de baume à base d'essence de colchique. Il exigeait que la livraison soit effectuée par la personne qui avait conçu le remède.

Lize n'était guère enthousiaste :

- Vas-y toi. Après tout, c'est toi le Père Blaize. Tu diras que c'est toi qui l'as fabriqué. Ce sera mieux que d'envoyer sa petite assistante.

- Non, non. Je suis trop vieux pour ça. C'est trop loin. À toi l'honneur. Cette pommade, c'est toi qui l'as élaborée, c'est à toi d'y aller.

- Mais, Blaize...

- Pas de discussion, ma décision est prise.

- Pourquoi demande-t-il à ce que ce soit la personne qui l'a conçue qui vienne lui apporter ? Je ne comprends pas.

- Je t'arrête tout de suite : Grodin ne demande pas. Il ordonne. Et on obéit. Pour ce qui est de la raison, tu verras bien. Peut-être est-il satisfait et veut-il te récompenser.

- Ou peut-être veut-il me punir pour un traitement inefficace.

Le Père Blaize sourit :

- Tu n'as pas confiance en les vertus de ton baume ?

- Si, bien sûr. Son efficacité est prouvée. Rappelle-toi de madame Nambodokana.

- Alors sois tranquille.

Il avait pris sa décision, il n'était plus question de discuter.

- Je vais monter au Roucas-Blanc et je remettrai la commande à l'intendant. On verra bien s'il a quelque chose à me dire.

- Vas-y maintenant, commanda Le Père Blaize.

Cette missive était pour le moins inhabituelle. Blaize n'avait pas su dire si elle était de bon ou mauvais augure. Dans le doute, il avait préféré envoyer Lize. Il craignait de recevoir le fouet, ou pire encore.

- Plutôt elle que moi, avait-il pensé.

Derrière le portail Lize retrouva Nills, l'aide de l'intendant Dom Iniktian. Ils empruntèrent la longue allée flanquée de statues et arrivèrent dans la cour. En haut du double escalier, l'attendait l'intendant. Il fit signe à Lize de le rejoindre.

- Vous venez livrer le baume contre la goutte ?

Lize hochait la tête.

L'intendant la considéra avec étonnement :

- N'est-ce pas le Père Blaize le concepteur de cet onguent ?

Elle était son assistante et c'était bien elle qui était à l'origine de ce remède.

- Y a-t-il un problème avec le produit monsieur l'intendant ?

- Monsieur le maire désire vous voir, fut sa seule réponse.

Lize sentit son ventre se tordre. Elle n'avait aucune envie de rencontrer ce monstre sanguinaire. Avait-elle seulement le choix ? L'intendant l'invita à le suivre.

Si l'extérieur était riche, l'intérieur l'était plus encore. Ils pénétrèrent dans un immense vestibule, où des colonnes de marbre supportaient un plafond finement mouluré, qui allait jusqu'au second étage. De grandes fenêtres laissaient entrer la lumière. Sur le côté, un escalier grandiose menait vers le premier étage, où des coursives distribuaient sur des couloirs et des portes fermées, dont les poignées étaient d'or. Ils traversèrent le hall et parvinrent à un long couloir recouvert de velours carmin. Au fond du couloir, deux prétoriens se tenaient devant une double porte massive. Ils entrèrent dans le bureau du maire.

C'était une vaste pièce baignée de lumière avec une vue incomparable sur la baie.

L'intendant Iniktian introduisit Lize auprès du maire :

- Voici la personne qui est à l'origine du baume qui soulage vos maux, Monsieur le Maire. Je pensais que c'était le Père Blaize mais cette jeune femme, qui est son assistante, affirme que c'est elle qui l'a conçu.

Le visage de Grodin s'illumina. Il se leva de sa chaise, contourna son bureau et vint à elle. Il plaça ses mains dans les siennes. Il avait l'air jovial.

- Ma chère ! Quelle joie de vous rencontrer ! S'exclama-t-il.

L'intendant se retira et laissa Lize seule avec le maire. Elle s'attendait à tout sauf à un accueil si chaleureux. Elle se plia en une révérence obséquieuse.

- Le remède vous apporte-t-il quelque soulagement Monsieur le Maire ? Demanda-t-elle timidement.

- Quelque soulagement, vous dites ? Mais c'est bien plus que cela ! C'est le jour et la nuit ! Ce mal qui m'accablait a presque totalement disparu. Je me sens comme un jeune homme !

Il lui indiqua une chaise face à son bureau. Constitué d'une épaisse plaque de béton, très lisse et parfaitement conservée, il était fixé sur quatre pieds en bois massif. Dessus était exposée bien en vue une statuette du Radion, le symbole prypiate. À l'autre extrémité de la pièce, un canapé de velours sur bois orné faisait face à deux fauteuils identiques, séparés par une table basse intégralement faite de verre. À l'extérieur, en contrebas, Lize aperçut un bassin à l'eau cristalline.

Une jeune femme nonchalante était étendue au bord de l'onde. Elle reconnut Camilia, la fille que Grodin avait eue avec la soeur de Ramos.

Grodin adressa à Lize un regard amical :

- Dites-moi tout ma chère ! Quel est votre secret ? Comment se fait-il qu'une si jeune fille ait réussi à me soigner là où tous ces incapables de médecins ont échoué ?

- Ce ne sont que des remèdes de grand-mère.

- Et humble en plus ! S'amusa le maire. Dites-moi au moins quelle est la composition de ce baume.

Lize expliqua que son élément principal était le bulbe de colchique, une plante rare qui ne poussait pas ici. Elle obtenait de meilleurs résultats depuis qu'elle le distillait pour en extraire l'essence.

- L'essence de bulbe de colchique ? Aucun médecin ne m'avait jamais parlé de cela.

Il demanda quelle était la meilleure façon de l'administrer. Lize expliqua qu'il fallait masser fort et longtemps, jusqu'à ce qu'il ressente une chaleur dans toute la jambe.

Grodin fit venir la gouvernante qui était chargée de cette tâche, exigeant de Lize qu'elle fasse une démonstration devant elle. Celle-ci invita le maire à s'asseoir dans l'un des fauteuils et lui fit remonter son pantalon jusqu'au milieu des cuisses. Elle le massa jusqu'à ce que la chaleur irradie ses membres. Grodin constata que la gouvernante ne massait pas suffisamment. Il la tança vertement, avant de la congédier d'un geste méprisant.

Lize regrettait d'avoir provoqué l'ire du maire contre cette pauvre femme. L'espace d'une minute, il avait montré son vrai visage, celui d'un homme autoritaire et cassant. La gouvernante éconduite, il retrouva son apparence bonhomme et enjouée.

Grodin réclama que le remède soit désormais apporté à intervalles réguliers le mercredi matin, qui était le jour des livraisons. Il lui serait remis en main propre par Lize, qui en profiterait pour le masser. Sa façon de faire étant incomparablement meilleure que celle de cette incapable de gouvernante.

L'entretien toucha à sa fin. Le maire tira d'un tiroir sous le bureau un coffre en bois, d'où il sortit deux pièces d'argent.

- La première est pour toi. Achète-toi quelque chose qui te plait avec, ma fille. La seconde est pour ton patron, le Père Blaize, pour le récompenser d'avoir eu la bonne idée de t'embaucher.

Lize se courba et remercia le maire pour sa générosité. Il fit tinter une petite clochette. L'intendant Dom Iniktian apparut. Lize le suivit.

Elle était en proie à des sentiments mitigés. Bien qu'elle ait du mal à se l'avouer, elle était fière que son remède soit aussi efficace et apprécié. Devait-elle se flageller pour autant ? Son rôle n'était-il pas de soigner quiconque en ferait la demande ? Elle n'avait pas à émettre d'avis sur qui étaient les gens, s'ils étaient bons ou mauvais. Sa mission se limitait à les soigner. Juger n'était pas de son ressort.

Grodin s'était montré affable, humain. Derrière le personnage public au masque d'acier, elle avait perçu l'homme et il lui avait paru presque charmant. S'il ne s'en était pas pris à cette pauvre femme, elle n'aurait pas vu sa nature tyrannique.

La pièce qu'il lui avait tendue représentait l'équivalent de quinze jours de travail. Cet argent était sale. Il était souillé du sang de tous ceux qui s'étaient levés contre la dictature et qui en avaient payé le prix. Elle envisagea de s'en séparer, de jeter la pièce au port, de la donner à Pierrot le fou. Elle se ravisa. Cet argent, elle l'avait bien gagné. Peu importe d'où il venait. Ne disait-on pas que l'argent n'avait pas d'odeur ? Celui-ci empestait, mais il lui serait utile le jour où elle quitterait cette ville.

Le Père Blaize ne fit pas tant d'histoires et se réjouit de sa bonne fortune.

Samedi 9 mai

Vingt-deux heures trente était passé quand Lize arriva au Panier. De lourds nuages avaient tourné au-dessus de Marseille toute la journée, plongeant la ville dans un bain moite, mais ils n'avaient donné aucune pluie. Vers le soir, un fort mistral se leva. Le ciel retrouva sa teinte uniforme.

Lize avait fermé boutique et était rentrée directement. Vicctor ne s'était pas montré de la semaine. Demain, elle ne se lèverait pas avant midi. Elle aurait bien aimé qu'il vienne la voir ce soir et qu'il reste jusqu'au lundi. Il leur arrivait de parler jusque tard dans la nuit, et de s'enlacer au matin. C'étaient des moments hors du temps, où ils apprenaient à se connaître. Vicctor était doux, attentif. Il semblait vraiment s'intéresser à elle. Elle avait le sentiment étrange de le connaître depuis longtemps. Elle commençait à avoir confiance en lui. Pourtant, elle y allait doucement : s'attacher, c'était prendre le risque de tout perdre. Peut-être lui dirait-elle bientôt ce qui l'avait motivée à venir ici.

C'était la première fois depuis qu'elle l'avait rencontré qu'il restait si longtemps sans venir la voir. Elle était passée chez lui un soir mais il n'y était pas. Sans doute avait-il eu beaucoup de travail. Elle commençait presque à s'inquiéter.

Elle en était là lorsqu'elle entra dans la rue du Refuge. Une violente bourrasque la força à ralentir. La journée avait été longue, étouffante. Faire un brin de toilette, passer des vêtements propres, et ne plus rien faire. C'était tout ce à quoi Lize aspirait.

Elle arriva au pied de la résidence du Refuge et monta jusqu'au premier étage quand elle se souvint qu'elle avait ramené de la boutique du baume au colchique. Depuis la rue elle avait vu de la lumière au rez-de-chaussée. Elle redescendit et alla frapper à la porte de madame Raffass.

- Bonsoir Nursultania ! Je vous ai rapporté du baume pour soigner vos genoux. Il y en a bien pour deux mois d'avance ! Dit Lize pleine d'entrain, en lui tendant le bocal qui contenait l'onguent.

La logeuse la reçut froidement :

- La v'la celle-là ! Tu veux quoi, que je te remercie ? Eh beh j'te remercie. T'y es contente ?

Madame Raffass attrapa le bocal d'un geste sec.

- Que se passe-t-il madame Raffass ? Vous êtes contrariée ? J'ai fait quelque chose de mal ?

- Elle demande si elle a fait quelque chose de mal.

Elle lui retourna la question :

- Tu as fait quelque chose de mal ?

- Pas à ce que je sache.

- Alors pourquoi le kappo Amon Doe s'intéresse-t-il à toi ?

Lize tenta de dissimuler le trouble qui venait de naître en elle.

- Comment cela ?

- Je suis une femme respectable moi ! Une bonne croyante qui n'a rien à se reprocher ! Pas plus tard que cet après-midi, Amon Doe est venu ici. Il te cherchait ! Il a posé des questions ! Ragea la logeuse.

- Quel genre de questions ?

- Qui tu étais, ce que je pensais de toi. Si j'avais vu des choses suspectes, si tu étais de bonne moralité. Que veux-tu qu'il demande ?

- Je ne sais pas moi. Dit Lize. Inquiète, elle interrogea : Qu'avez-vous dit madame Raffass ?

- Vé, tu crois que je suis une balance ? Jamais de la vie ah ! J'ai dit que je savais rien. Que tu payais ton loyer en temps et en heure et que c'était tout ce qui m'importait.

Lize souffla. Elle s'excusa pour le désagrément qu'elle causait.

Nursultania lui décocha un oeil mauvais.

- Écoute-moi bien, petite. Fais bien attention ! Si ça se reproduit, c'est simple : tu dégages. Ça te va pas de trainer avec ce brigand de Vicctor. Je suis sûre qu'il te met de mauvaises idées en tête.

La porte de l'appartement claqua à la figure de Lize. Il n'y avait rien à ajouter pour ce soir. Ce que Lize venait d'apprendre la glaçait d'autant plus qu'elle avait eu affaire à Amon Doe pas plus tard que la veille.

En montant les escaliers elle se remémora la scène. C'était la fin d'après-midi. Elle était passée chez elle faire la sieste durant sa pause. Elle avait dormi trop longtemps, elle était en retard. Elle dévalait la Montée des Accoules lorsqu'elle aperçut Amon Doe, posté plus bas, à l'angle de la rue du Poirier. L'air féroce, il se plaça en plein milieu de la rue :

- Holà ! Qui va là ? Tonna-t-il alors que Lize venait dans sa direction.

Elle adopta une position entre humilité et servilité.

- Bonjour monsieur, dit-elle d'une petite voix étouffée.

- Kappo ! Quand tu t'adresses à moi, appelle-moi Kappo ! Vociféra-t-il.

Lize se confondit en excuses et l'appela par son titre.

Le petit homme chauve lui tournait autour, à l'affût de quelconque malice, immoralité, ou dissimulation. Comme un chien de garde qui reniflerait sa peur rien qu'à l'odeur de sa transpiration. Lize était parfaitement consciente des sévères problèmes qu'il pouvait lui causer.

- Je te reconnais. Tu es celle qui a perturbé la procession sur la Canebière.

Il la dévisagea. Elle se sentait nue face à lui.

- Oui, c'est bien toi. Je t'avais bien dit que je n'oublie jamais un visage.

- Je demande pardon Kappo. Je m'en veux encore. J'étais perdue dans mes pensées et je n'ai pas vu arriver la cérémonie. Mon intention n'était pas de perturber quiconque, tenta-t-elle maladroitement.

Ce qui ne fit qu'accroître l'ire de l'officier.

- Tais-toi ! Je n'ai que faire de tes dérobades !

Il se fit mielleux :

- Cela aurait pu te couter cher. Tu as de la chance que je sois d'une immense mansuétude.

- Je ne peux que louer votre grandeur d'âme.

Le schtakh prit l'ironie pour compliment. Il se félicita :

- Au moins mon coup de matraque t'aura fait réfléchir.

Lize en convint.

Amon Doe n'était pas homme à abandonner ses soupçons facilement. Les mains jointes derrière le dos, il continuait à lui tourner autour.

- Je ne t'avais jamais vue au quartier. Tu n'es pas d'ici.

- C'est exact, Kappo.

- Comment t'appelles-tu ?

- Mon nom est Lize Karbone.

- D'où viens-tu ?

Que devait-elle répondre ? Il était évidemment hors de question de dire la vérité. Son cerveau travaillait à toute vitesse. Dans l'urgence de trouver une réponse crédible, elle se remémora l'une des dernières cités qu'elle avait traversées avant Marseille.

- D'Arles, déclara-t-elle avec toute la conviction qu'elle pouvait y mettre.

Amon Doe la flaira sous toutes les coutures mais ne décela pas l'imposture.

- Le prypiatisme est présent en Arles. Plaise à Yöloh que notre Sainte Foi s'étende.

Lize s'empressa d'approuver. Amon Doe n'en avait évidemment pas fini avec elle :

- Depuis quand es-tu installée à Marseille ?

- Je suis arrivée au début de février.

- Pourquoi es-tu venue ici ?

- J'ai entendu dire que c'était une ville pieuse.

Plus tard, lorsqu'elle chercha à analyser pourquoi elle avait dit ça, elle ne trouva pas de réponse convaincante. C'était la première chose qui lui avait traversé l'esprit.

Il poursuivit son interrogatoire :

- Où vis-tu ?

Il était périlleux de mentir. Le kappo était un fouineur, il aurait tôt fait de la confondre. A contre-cœur, elle lui indiqua la résidence du Refuge.

- Chez Nursultania, une bonne croyante. Tu aurais pu tomber plus mal.

- Je me sens bien chez elle, admit Lize.

Il se gratta le menton. Il y avait chez cette fille quelque chose de louche, il en était certain. Un fait qu'il avait jusqu'à présent négligé lui revint en mémoire.

- Que faisais-tu à l'Office ?

Lize n'avait pas plus le temps de réfléchir.

- Je ne faisais que mon devoir de croyante, fut ce qu'elle trouva de mieux à dire.

- Tu es donc croyante.

- Oui Kappo. Bien sûr. Yöloh est grand et Ramos est mon berger, mentit-elle, récitant la formule rituelle que Le Père Blaize et Vicctor l'avaient sommée d'apprendre par coeur.

Le kappo ne paraissait guère convaincu.

- Qu'as-tu pensé du prêche du Saint Archiprêtre Ramos ?

- Un discours plein de vérité et de bon sens auquel je ne pouvais qu'adhérer. Poussant l'imposture plus loin, elle ajouta même : j'ai particulièrement été intéressée par ce qu'il a dit sur le devoir du croyant, qui est d'agir contre Ib'Liss pour gagner sa place auprès de Yöloh.

- Admettons.

Il allait l'embarquer, Lize en était convaincue. Ça se voyait qu'elle ne croyait pas une seconde aux paroles qu'elle venait de prononcer. Cela suffit pourtant à tromper le kappo.

- Je veux bien te croire. Pour l'instant. Il la menaça : je t'ai à l'oeil. S'il y a quelque chose de pas net chez toi, je le découvrirai.

Lize se contenta de fixer ses chaussures. Il finit par la laisser aller. Elle descendait les premières marches de l'escalier au bas de la Montée des Accoules lorsqu'il l'interpella à nouveau :

- Attends !

Elle se figea. Puis elle se retourna.

- Il m'a été rapporté qu'une jeune étrangère aux cheveux frisés avait porté secours au mécréant connu sous le nom de Pierrot. J'espère que ce n'est pas toi. Ce ne serait pas une attitude acceptable pour une croyante.

- Je ne connais pas de Pierrot, répondit-elle.

Ça faisait beaucoup de mensonges. Il était venu fouiner auprès de madame Raffass. Sans attendre. Dès le lendemain. Tout cela n'était pas fini. Telles étaient les sombres conjectures qui traversaient Lize lorsqu'elle inséra sa clé dans la serrure de sa porte.

Elle entra. L'appartement était plongé dans l'obscurité. Une ombre surgit de derrière la porte. D'un geste prompt, celle-ci lui attrapa le poignet et la contraignit par une clé de bras. Lize sentit la lame froide d'un couteau le long de sa gorge.

- Ne fais rien que tu puisses regretter. Pas un geste, pas un mot, dit une voix d'homme.

D'un coup de pied, l'ombre referma la porte de l'appartement. Qui ? Qui donc pouvait s'en prendre à elle ? Lize essayait d'évacuer l'effroi qui l'envahissait mais elle n'y parvenait pas. Un cambriolage ? Certainement pas. Était-ce là les méthodes du kappo Amon Doe ? Ou plutôt celles de la Kalyma ? Tous les sens de Lize se mirent en alerte. Était-ce là leurs méthodes ? S'introduire en pleine nuit chez les gens et les faire disparaître, comme ça, par un claquement de doigts ? Ça se tenait. Les paroles de Vicctor lui revinrent : la Kalyma viendra te prendre, chez toi, en pleine nuit. Hypothèses alarmantes et perspectives macabres s'entrechoquèrent à toute vitesse dans son esprit.

- Qui es-tu ? Interrogea la voix.

- Je m'appelle Lize Karbone.

- Tu n'es pas d'ici.

- Non.

- D'où viens-tu ?

- D'Arles, affirma-t-elle.

- Tu mens ! Ragea l'homme, qui pressa son couteau contre la peau de Lize. Pourquoi es-tu venue à Marseille ?

- C'est une ville pieuse et il y a du travail.

- Encore une fois tu mens.

Il appuya plus fort sa lame.

- Que sais-tu des Zulus ?

Une avalanche de glace s'insinua le long de sa colonne vertébrale. Que savait-il ? Avait-elle été vue avec des Zulus ? Avait-il eu vent de la soirée dans la tour ? Si elle parlait, elle mettait en péril la vie de Vicctor et des autres. Elle aurait voulu peser chaque mot mais elle n'en avait pas le temps.

- Les Zulus ? Connais pas.

S'il l'avait questionné, c'est qu'il savait quelque chose.

- Tu continues à mentir. Prends garde à toi.

Il augmenta la pression sur son bras contraint. Lize plia sous la douleur.

- Je vais te reposer la question. Tu serais bien avisée de cesser de mentir. Que sais-tu des Zulus ?

- Je ne sais pas grand-chose. C'est un mouvement qui a été réprimé il y a longtemps et qui n'existe plus.

- Comment se fait-il alors que l'on t'ait vue à une soirée zulu ?

Il savait. Lize était terrifiée. Elle ne savait pas quoi répondre. Il fallait qu'elle la joue fine si elle voulait protéger Vicctor et les autres, mais était-ce seulement possible ? Elle ignorait qu'elle était l'étendue du savoir de celui qui tenait la lame serrée contre sa peau. Elle choisit de se taire.

- Pourquoi veux-tu rencontrer DJ RBL ?

Ce n'était pas possible. Elle n'en avait parlé qu'à Vicctor et à ses amis. Vicctor avait-il été pris ? Avait-il parlé sous la contrainte ? Il ne s'était pas montré de la semaine... Et si c'était lui qui l'avait donnée à la Kalyma ?

L'homme desserra son emprise. Il obligea Lize à s'asseoir sur le canapé. Si elle bougeait ne serait-ce que d'un pouce, il la planterait sans hésiter. Il portait une capuche dissimulant son visage. Il alluma une lampe à huile, attrapa une chaise et vint se placer face à elle. Il retira sa capuche.

Visage émacié, traits tirés : DJ RBL était là, face à elle. Lize souffla.

- Je vous ai pris pour un shtakh.

RBL, sourcils froncés et mâchoire fermée, n'était absolument pas dans des dispositions amicales.

- Qu'est-ce que tu lui veux à DJ RBL ? Tonna-t-il. J'entends dire que tu te promènes dans tout Marseille en racontant que tu cherches à me rencontrer. Soi-disant parce que tu t'intéresses à la culture hip-hop. C'est un peu gros comme ficelle, non ?

- C'est une longue histoire.

RBL gardait son couteau en main. Il ne lui laissa pas le temps de poursuivre.

- J'espère pour toi que tu n'es pas un agent infiltré de Ramos.

Lize eut un rire nerveux.

- Absolument pas ! Quelle idée !

Il insista :

- Pourquoi veux-tu rencontrer RBL si ce n'est pour le livrer à la Kalyma ? As-tu séduit Vicctor pour qu'il t'introduise dans la communauté ? De qui prend-tu tes ordres ?

La terreur s'était changée en espoir. Lize n'avait jamais été aussi près d'obtenir des réponses à ses questions.

- Mais monsieur RBL, cela n'a rien à voir. Laissez-moi vous expliquer.

Il paraissait incrédule. Elle insista.

- Il y a une boîte sous le lit. M'autorisez-vous à vous la montrer.

Au moindre écart, il la découperait en morceaux.

Lize, suivie de près par RBL, se dirigea vers le lit. Elle s'accroupit et se saisit de la boîte en fer. D'un geste brusque, RBL la somma de retourner sur le canapé. Il s'assit à côté d'elle, la pointe du couteau plaquée contre son abdomen. Elle ouvrit précautionneusement la boîte et en tira le pendentif qui venait de sa mère. Fait d'un vulgaire bois peint, c'était tout sauf un objet précieux. La chaîne était composée de boules grosses comme le pouce, couvertes alternativement de rouge puis de noir. À la chaîne était relié un cercle, noir lui aussi, d'une dizaine de centimètres de diamètre. À l'intérieur du cercle se trouvait, représenté en blanc, un visage schématique, dont les yeux étaient des ronds et dont la bouche était une ellipse. Sur ses contours se trouvaient des carrés alternativement blancs et rouges. Ce collier présentait d'étranges similitudes avec celui que RBL portait lors de la soirée dans la tour.

Sa réaction ne fut pas celle que Lize espérait. Il explosa :

- Où as-tu volé ça ?

Elle se défendit avec vigueur :

- Je ne l'ai pas volé.

Il porta sa main au cou de Lize.

- Où l'as-tu acheté si tu ne l'as pas volé ?

- Je ne l'ai pas acheté non plus.

Il serra.

- Ne me dis pas que tu l'as trouvé.

- C'est plutôt qu'on m'a trouvée avec ce collier, émit-elle dans un râle.

RBL l'observa d'un air interrogatif. Il était temps de jouer franc-jeu.

- Je le tiens de ma mère.

RBL desserra son emprise.

- À la soirée zulu, j'ai vu que vous portiez un collier qui ressemblait à celui-ci. J'ai essayé de vous en parler mais vous étiez déjà parti. Ce collier, c'est tout ce qui me reste d'elle. Ma mère est morte quand j'étais un nourrisson.

RBL retira sa main. Il observa Lize avec curiosité. Intérieurement, il naviguait dans un océan de conjectures.

- Ces colliers sont semblables. Mais sais-tu seulement ce qu'ils représentent ?

- Que voulez-vous dire par là ?

- C'est un collier zulu. C'est un signe d'appartenance à la Nation Zulu.

Lize n'en savait rien.

- Tu dis que c'est tout ce qu'il te reste de ta mère ?

- Oui.

- Comment s'appelait-elle ?

- Je ne connais que son prénom, Lucia.

- Tout cela est extrêmement troublant.

RBL frotta la paume de sa main contre son front. Il cherchait la meilleure façon d'agir. Lize, de son côté, échafaudait des hypothèses.

- Si ce que tu affirmes est vrai, je ne vois pas d'autre alternative que de s'en remettre à Amhénotep. Il saura quoi faire. Remplis une gourde, nous partons sans attendre.

Le ton de RBL ne souffrait aucune contradiction. En vérité, il ne lui laissait pas le choix. Lize tenta d'obtenir des éclaircissements, RBL refusa toute discussion. Il ne savait quoi penser, il avait envie de la croire, mais il ne pouvait courir le risque d'un jugement erroné. Si elle mentait, elle représentait une menace mortelle. Dans ce cas, il fallait l'éloigner immédiatement de ses maîtres, avant de la faire disparaître définitivement.

Quelques minutes plus tard, ils rejoignaient la rue de la Ré par le passage de Lorette. Le mistral couvrait le son de leurs pas.

Dimanche 10 mai

Après tant d'années passées dans la clandestinité, RBL était passé maître dans l'art de ne pas attirer l'attention. Il connaissait les voies étroites, les chemins de traverse, il savait comment disparaître dans la foule, comment se faire passer pour un être si insignifiant que nul ne prêtait attention à lui. De fortes rafales soulevaient des déchets égarés et les faisaient tourbillonner dans les airs. Le mistral filait entre les bâtiments, sifflait dans les interstices, faisait tinter le métal, dans un vacarme apocalyptique. Les rues étaient vides. Ils gagnèrent la Belle de Mai. Les rares clients de bars miteux qui rentraient chez eux ne les remarquèrent pas. Après le ghetto de la Belle de Mai, dédale de cabanes en tôle et de fabriques nouvelles, ils pénétrèrent dans le nomansland. RBL, qui n'avait jusque-là prononcé le moindre mot, fit savoir à Lize qu'ils n'arriveraient à destination qu'au petit matin. Vers cinq heures, ils dépassèrent le village abandonné de Plan de Cuques et parvinrent aux marges de cette zone du dehors. Ils se trouvaient maintenant au pied de collines desséchées.

Ils s'engagèrent sur un chemin qui montait en pente douce vers un plateau où un troupeau de chèvres sauvages broutait des touffes d'herbes jaunies. Un rayon de lumière apparut à l'Est. Lize était fatiguée. D'après RBL, ils n'étaient plus très loin. Il repéra un sentier étroit qui se perdait dans un épais maquis de plantes rases et piquantes. Il fit signe à Lize de le suivre. Lize avait l'impression d'être perdue dans un labyrinthe complexe et retors. RBL n'hésita pas une fois sur la direction à prendre. Le sentier remonta un vallon en faux plat. Plusieurs fois, la piste disparut sous la végétation, les contraignant à progresser à travers des touffes d'épines qui leur écorchaient les mollets.

Le jour arriva. Le mistral était tombé. Lize n'y avait pas prêté attention, et juste après il n'était plus là. Une infime brise apportait à la place un souffle léger. Ils vidèrent les dernières gouttes de la gourde et reprirent leur marche. Ils se trouvèrent bientôt face à un mur de rocs qui s'élevait jusqu'aux crêtes. La pente se fit abrupte, la végétation absente. Ils pénétraient dans un royaume où la pierre régnait sans partage. Cet espace n'était fait que de concrétions rocheuses, d'à pics de calcaire grisés, de cailloux qui se dérobaient sous leurs pas. Haut dans le ciel, un rapace planait en quête d'une proie famélique.

Ils gravirent un long pierrier. De chaque côté, le maquis reprenait ses droits. Ils en étaient à la moitié quand RBL repéra un petit tas de branches ordonnancé de manière singulière. Ils l'enjambèrent et se frayèrent un chemin au travers des buissons. Au bout de deux cents mètres, ils étaient sur un nouveau sentier, plat, qui avançait perpendiculairement à la pente. De là où ils

se trouvaient, ils avaient vue sur toute la baie de Marseille. Loin, au Sud, une minuscule pointe sur une colline bleutée indiquait la présence de Notre-Dame de La Garde. Derrière, dans des tons de bleu plus marqués, la mer se perdait dans l'infini. À l'Est, un Soleil déjà vif rayonnait par-dessus les massifs. Lize reconnut, à l'Ouest, le pic métallique sous lequel elle avait bivouaqué la veille de son arrivée à Marseille.

Ils marchèrent une vingtaine de minutes à flanc de colline, avant que le sentier ne reparte dans la pente. Ils parvinrent à un plateau. À peine plus bas, dans une petite cuvette flanquée contre une falaise, invisible du sentier, ils aperçurent un corps de ferme.

L'habitation principale, une imposante bastide en pierres de taille, avait subi les multiples attaques du temps. Les trois quarts de l'édifice étaient détruits. Subsistait des murs en pierres sèches sur lesquels avaient poussé une végétation noueuse. Un manguier dépassait d'entre les restes d'une charpente écroulée. Contre la partie restée intacte, une table et des bancs avaient été placés à l'ombre d'un auvent, que prolongeait une cour, où, en son centre, poussait un fromager entre deux âges. À gauche de la maison, une éolienne était fixée au-dessus du toit d'une bergerie, d'où provenaient les bêlements de chèvres affamées. En face, un hangar abritait des attelages à chevaux, une calèche en mauvais état, des faux, des haches, des masses, des bûches, et du foin pour les bêtes. Juste à côté, au fond d'une écurie brinquebalante, un cheval et un âne mastiquaient du foin. À quelques mètres de Lize et RBL, une source alimentait un mince ruisseau qui descendait dans la colline. Un grand palmier dattier avait poussé là.

- Nous sommes arrivés. Dit RBL.

À part les braiments de l'âne, le caquetage des poules et le clapotis étouffé de l'eau, le silence régnait. Ils avancèrent en direction de la ferme.

Une voix résonna.

- Ne bougez pas ! De là où je me trouve je vous tiens en joue et je ne peux pas vous rater. Mettez les mains au-dessus de vos têtes.

Ils s'exécutèrent.

- Demi-tour maintenant. Lentement. Pas d'entourloupe ou vous êtes morts.

- Ne t'inquiètes pas, murmura RBL alors qu'ils se retournaient.

Une flèche pointée en leur direction dépassait d'un tas de foin.

- Est-ce ainsi que l'on reçoit les vieux amis ? dit RBL, en maintenant ses paumes levées vers le ciel.

Le tas de foin s'anima. Un jeune homme en surgit. Noir, le crâne rasé et âgé approximativement de quinze ans, il tenait en main une arbalète, qu'il abaissa.

- Tonton RBL c'est toi ?

- Je suis bien heureux de toi voir mon cher Augustin, répondit RBL qui déjà avait relâché ses bras.

L'adolescent lâcha son arbalète, courut jusqu'à RBL et l'embrassa.

- Où sont les autres ? Questionna RBL.

Augustin siffla. Un jeune garçon aux longues dreads, qui s'était jusque-là dissimulé dans une mangeoire à chevaux, apparut. Il tenait dans ses mains un arc. À son tour, il vint se jeter dans les

bras de RBL. Peu après, un vieux méditerranéen courbé, portant petite barbichette blanche, sortit de la maison. Le vieillard claudiqua jusqu'à eux.

- RBL, que nous vaut cette visite impromptue de si bon matin ? Demanda-t-il.

Malgré son grand âge, il y avait quelque chose de vif et de malicieux dans son regard.

Il regarda Lize.

- Qui est cette jeune femme qui t'accompagne, mon vieux compagnon ?

RBL prit la main de son aîné, la baisa, puis la porta à son front.

- King Amhénotepe, je te salue. Je suis heureux de te trouver l'œil toujours perçant. Cette jeune personne se prénomme Lize. Nous sommes partis du Panier vers minuit et nous voici. L'affaire que je vais t'exposer ne souffrait aucun délai.

- Sois le bienvenu, Grandmaster RBL. Que juges-tu si urgent de m'exposer ?

- Je vais tout t'expliquer. Mais avant, je dois des explications à Lize. Je ne lui ai encore rien dit de notre destination. Il se tourna vers elle :

- Nous sommes dans la ferme de Kimy, une Zulu respectée.

Amhénotepe précisa :

Depuis que Driss, son mari, est parti pour l'Autre Monde, nous ne sommes plus que quatre à vivre ici. Tu as devant toi ses deux enfants : Elias, qui a dix ans, et Augustin, le plus grand.

Les deux frères saluèrent Lize.

- Où est votre mère, les enfants ? Questionna RBL.

Kimy était partie au lever du jour mener les chèvres dans la colline. Elle ne serait de retour que dans l'après-midi.

RBL reprit les présentations :

- Voici King Amhénotepe, Grand Maître du Chapitre zulu de Marseille. Il est le plus respecté de nos maîtres zulus. Et l'un des derniers encore en vie.

Amhénotepe se lissait la barbiche.

- L'endroit où nous sommes permet de voir venir de loin ceux qui montent jusqu'ici. Augustin vous a repérés ce matin, peu après que sa mère ne soit partie.

- J'allais puiser de l'eau à la source, précisa l'adolescent.

- N'étant pas prévenus de ta visite, RBL, nous nous sommes préparés à toutes les éventualités. Grodin a autre chose à faire que de nous traquer, mais sait-on jamais. Trop des nôtres sont morts. S'adressant à Lize, Amhénotepe ajouta : cela fait vingt-cinq ans maintenant que nous nous cachons avec Kimy. J'espère que tu comprends que si les enfants vous ont reçus ainsi, ce n'était qu'une mesure de sécurité. Si RBL répond de toi, il ne t'arrivera rien.

- Vingt-cinq ans. Mon âge, songea Lize.

- Nous verrons si je réponds de toi ma belle, pensa RBL de son côté.

Amhénotepe frappa dans ses mains.

- Je manque à tous mes devoirs ! Après une si longue marche, vous devez être affamés et assoiffés. Venez vous asseoir sous l'auvent.

Il se tourna vers les deux garçons.

- Elias, pourrais-tu apporter de quoi boire et manger pour nos amis ? Quant à toi Augustin, vas t'en vérifier que personne ne les a suivis.

Elias et Augustin s'exécutèrent aussitôt. Lize prit place face à RBL et son mentor. Elias réapparut les bras chargés de victuailles. Il posa sur la table des bocks, un broc d'eau fraîche et un autre de lait caillé, de belles mangues bien mûres, un pain noir et des fromages de chèvre. Des secs et des frais.

- Servez-vous. Dit Amhénotepe à Lize et RBL. Il s'adressa à Elias :

- Laisse-nous maintenant. Ta mère ne t'as-t-elle pas donné du travail ? Eh bien allez !

L'enfant partit nourrir les chevaux. RBL demanda à s'entretenir seul à seul avec Amhénotepe. Lize empoigna son bock de lait caillé et s'en alla un peu plus loin.

Une fois Lize éloignée, RBL raconta. Il avait entendu parler d'une fille qui interrogeait les jeunes à son propos. Il avait d'abord pensé à un piège, à un agent infiltré de la Kalyma. Il avait décidé de prendre les devants, de s'introduire chez elle et de la confondre. Mais le pendentif zulu qu'elle lui avait montré l'avait troublé. L'avait-elle volé ? Elle affirmait qu'elle le tenait de sa mère, qui était morte et dont le prénom était Lucia. Elle semblait sincère, mais il ne pouvait en être sûr. Il était venu ici pour trouver des réponses. Ce qu'il confia ensuite à Amhénotepe était précisément ce qu'il ne voulait pas que Lize entende :

- Tu as bien fait d'envoyer Augustin vérifier que nous n'avons pas été suivis. J'ai fait attention en chemin, mais on n'est jamais trop prudent. En tout cas, si elle ment, il faudra faire en sorte qu'elle ne reparte jamais d'ici.

Amhénotepe acquiesça avec gravité.

- Tu as agi avec sagesse RBL.

Augustin fut bientôt de retour. Il n'y avait personne à des kilomètres à la ronde.

- Voilà déjà une information rassurante, dit-Amhénotepe.

Il le remercia et l'envoya aider son frère.

RBL fit signe à Lize de revenir auprès d'eux. Amhénotepe demanda à voir le collier. Il l'examina avec attention.

Il prit une profonde inspiration. Puis il énonça d'obscures formules :

- Nous croyons en la vérité, quelle qu'elle soit et où qu'elle soit. Vous devez nous manifester vos idéaux et étayer vos vérités par les faits, la connaissance, la sagesse et la compréhension, et si c'est bien la vérité, alors nous, en tant qu'Amazulus, nous témoignons de cette vérité. Mais si la vérité que vous nous apportez n'est pas étayée par des faits et qu'il s'agit d'un ensemble de mensonges sur des mensonges mélangés à la vérité, alors nous devons rejeter votre vérité et chercher la vraie vérité dans ce que vous nous apportez.

Amhénotepe ferma les yeux. Il resta plusieurs minutes les yeux clos, comme s'il était plongé dans une méditation silencieuse. Ni Lize ni RBL n'osèrent briser le silence.

Il rouvrit les yeux.

- Il s'agit là d'un collier zulu.

- Oui, c'est ce que RBL m'a dit.

- Sais-tu que chaque pendentif est unique ? Chaque Zulu doit, avant la cérémonie d'intronisation, confectionner le sien. C'est ce collier qu'il portera le jour de la cérémonie qui fera de lui un Zulu à part entière. C'est ce collier qu'il devra porter lors des rassemblements de la communauté. Tu affirmes tenir ce collier de ta mère qui est morte et qui se prénomrait Lucia ? Est-ce bien cela ?

- Oui Grand Maître.

- Quel âge as-tu, jeune Lize ?

- Autour de vingt-cinq ans, à quelques mois près. Je n'ai jamais su ma date de naissance exacte.

- Vingt-cinq ans, comme le temps qui nous sépare des événements tragiques qui nous ont décimés. Tu as eu raison de venir. Cette histoire est effectivement très troublante.

Amhénotep cherchait à percevoir dans les yeux de Lize le fond de son cœur.

Il pesa ses mots :

- Il se pourrait que celui - ou celle - qui a façonné ce médaillon soit l'un des nôtres. Mais je ne peux rien dire pour l'instant. Seule Kimy sera en mesure le confirmer. Nous reprendrons cette discussion quand elle sera revenue. Mangeons maintenant. Lize, sers-toi de ces délicieux fromages, je t'en prie. Ensuite, nous nous reposerons en attendant le retour de Kimy.

Il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre. Lize laissa son collier sur la table et se fit une place entre les racines du fromager. Elle s'endormit profondément. Au-dessus d'elle, flottait l'aura bienveillante de la tortue géante venue visiter ses songes. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, une femme agenouillée face à elle la dévisageait. Elle était noire, âgée d'une cinquantaine d'années, fine, de taille moyenne, et portait de longues dreadlocks, maintenues au-dessus de son crâne par un tissu coloré. Elle était vêtue d'un boubou jaune moutarde et de sandales de cuir.

- Bonjour Lize. Je suis Kimy.

Lize, qui n'avait pas tout-à-fait franchi la frontière entre songe et éveil, se frotta les yeux. La femme lui souriait.

- Bonjour madame, dit Lize en se redressant sur son séant.

Kimy prit les mains de Lize dans les siennes. De chaudes larmes perlèrent de ses paupières.

- Mais c'est toi ! Ca ne fait aucun doute ! C'est toi petite nièce !

Kimy prit Lize dans ses bras et la serra de toutes ses forces. Elle était émue au-delà du possible.

Elle répétait :

- Si je pleure c'est de joie ! Si je pleure c'est de joie !

Alors, Lize sut.

Kimy desserra son emprise.

- Viens, dit-elle.

Elles rejoignirent Amhénotep, RBL et les enfants, qui les attendaient sous l'auvent.

Kimy interpella RBL :

- Ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! C'est elle, ça ne fait aucun doute ! Même sans le collier je l'aurais reconnue de suite ! Tu ne trouves pas qu'elle lui ressemble ? Elle a les mêmes yeux. Et regarde ce petit nez pointu !

RBL était tout sourire.

- On n'est jamais assez prudent.

Lize trépassait d'impatience. Amhénotepe le perçut :

- Kimy, il est temps.

- Où ai-je la tête ? Bien sûr ! Pardonne-moi petite nièce, c'est trop d'émotions !

Kimy riait et pleurait à la fois.

- Lucia, ta mère, était ma meilleure amie. Elle désigna le pendentif que Lize avait apporté. C'était son collier. Je le sais parce que je l'avais aidée à le faire. Tu te souviens Amhénotepe que tu nous avais faites Zulu le même jour ?

Il hochait la tête. Elle poursuivit.

- Il y a près de vingt-cinq ans, ta mère et toi avez fui pour échapper à la répression qui allait s'abattre sur Marseille. C'est la dernière fois que je vous ai vues. Tu n'étais qu'un tout petit bébé à l'époque.

Lize était blême.

Dimanche 10 mai

Lize avait pressenti l'espoir. Mais elle ne s'attendait pas à se trouver face à la meilleure amie de sa mère. La perspective était vertigineuse. Elle était sonnée. Elle fut à deux doigts de perdre connaissance. Le temps de réaliser. Jusqu'à présent elle était telle une cavalière, chevauchant à cru et debout sur ses étriers, un cheval au galop. Le cheval avait ralenti sa course et trottait ; une selle avait été placée sous ses fesses, sur laquelle elle était assise. Sensation de plénitude absolue. Comme si tous ses muscles en tension se dénouaient en un instant. Comme si elle entrait pour la première fois dans le corps qui était le sien. Comme si on lui avait dit : tu es légitime.

Elle avait mille questions mais elle ne savait pas par où commencer. Kimy, quant à elle, brûlait de savoir ce qu'il était arrivé à son amie.

- Tu dis que Lucia est morte ?

- Elle a été tuée dans l'attaque du camp d'Antoune, où nous vivions. Je ne me souviens de rien, je devais avoir deux ans. J'ai survécu. J'ai été recueillie par un couple de nomades, Rose et Missak, qui m'ont trouvée dans un berceau avec le collier que tu as devant toi. Ce sont eux qui m'ont élevée. Ils sont morts eux aussi.

- Le camp d'Antoune. C'est bien ça. C'est là où elle avait prévu de fuir. Elle pensait que vous seriez en sécurité là-bas.

Kimy sonda ses souvenirs :

- Nous avons su pour le camp. Un voyageur nous raconta que le camp avait été détruit et tous ses occupants massacrés. J'ai toujours espéré que vous vous en étiez sorties, que vous aviez eu de la chance. Tes mots confirment ce que mon coeur refusait d'entendre. Ta venue est une grande joie, petite nièce, mais c'est aussi une grande peine.

Kimy but une gorgée d'eau. L'après-midi touchait à sa fin. Dans la cour, les ombres commençaient à s'allonger. Chacun était plongé dans ses pensées, ses souvenirs, ses questionnements. Lize observait les trois Zulus. Bien qu'elle ne les eût rencontrés que quelques heures auparavant, leurs traits lui paraissaient familiers. Son regard s'arrêta sur celui de Kimy.

- Je suis donc née à Marseille.

- Oui. Tu avais sept mois quand la révolte a éclaté.

- Je suis née où ?

- Au Panier, rue Saint Antoine. Lucia avait accouché chez elle, aidée par les femmes du quartier. Moi, j'étais restée tout le temps en bas de l'immeuble à attendre que tu veuilles bien pointer le bout de ton petit minois.

Lize sourit. La rue Saint Antoine n'était située qu'à quelques pâtés de maisons de la rue du Refuge. La coïncidence était troublante.

Il y avait cette question essentielle, obsédante, qu'elle s'était posée toute son enfance sans obtenir de réponse. Ni Rose ni Missak n'avaient d'explication à lui donner. Ils ne savaient simplement pas.

- Et mon père ? Vous l'avez connu ? Questionna-t-elle, emplie d'espoir.

Amhénotep et RBL échangèrent un regard interrogateur. De son père, ils ne savaient rien. Kimy rassembla ses souvenirs.

- Ton père a été une aventure d'un soir. Il était marin et avait fait escale à Marseille. Ta mère et moi étions sorties. On l'avait rencontré dans un bar. Je me souviens vaguement de lui. C'était un grand gaillard, avec une longue barbe châtain et des yeux très bleus. Il avait plu à ta mère et ils avaient passé la nuit ensemble. Le lendemain il prenait le large. On ne l'a jamais revu.

Elle ajouta :

- Quand ta mère a su qu'elle était enceinte, elle a paniqué. Elle craignait de ne pas être à la hauteur. On en avait parlé. Mais au fond elle n'avait pas réellement envisagé de se faire avorter. Déjà que c'est une opération risquée. Mais surtout, elle avait envie d'avoir ce bébé.

Lize en voulait plus.

- Te souviens-tu comment s'appelait mon père ?

- J'ai oublié.

- D'où il venait peut-être ?

- Pas exactement. À sa peau claire on aurait dit qu'il venait d'un pays sans Soleil, très au Nord.

C'était vague. Cet homme n'avait probablement jamais su qu'une fille était née de cette union éphémère. Qu'était-il devenu ? Était-il rentré chez lui ? S'était-il marié ? Avait-il eu des enfants ? Était-il toujours vivant ? Lize comprit qu'elle ne saurait jamais qui il était. Avoir retrouvé la trace de sa mère était chose extraordinaire. Il faudrait qu'elle s'en contente.

Prenant son parti de l'absence définitive du père, Lize concentra ses questions sur Lucia.

- Elle ressemblait à quoi ma mère ?

Kimy avait l'air tellement attendrie :

- Tu es son portrait craché en plus clair.

- La même taille, la même morphologie, compléta Amhénotep.

Kimy renchérit :

- Lucia était grande et fine. Elle avait la même bouche que toi, le même regard. Et un nez allongé comme le tien.

En blaguant elle ajouta :

- Et le même petit cul bombé !

RBL nuança :

- Ses cheveux étaient beaucoup plus crépus que les tiens.

Lize parvenait enfin à établir un portrait mental de sa mère. Elle n'était plus une ombre indistincte, floue ; elle revêtait l'apparence d'un être à qui elle ressemblait.

- Quel âge avait ma mère quand elle m'a eu ?

- Lucia avait vingt-sept ans quand tu es née. Elle aurait eu cinquante-trois cette année, dit Kimy.
- Avait-elle de la famille à Marseille ?
- Oui. Sa mère s'appelait Fatou, son père Joseph. Ils vivaient au Panier, à la Montée des Accoules. La Montée des Accoules, celle qui fait l'angle avec la rue du Refuge. Une autre coïncidence, songea Lize.

- Mes grands-parents. Peut-être vivent-ils encore au Panier ?
- Peut-être.

Kimy ne savait pas. Lize enregistra. Elle mit de côté.

- Ils n'ont pas eu d'autres enfants ?

- Non. Lucia était fille unique.

- Que faisaient-ils dans la vie ?

- C'était des gens de peu, qui vivaient chichement. Fatou était lingère dans les beaux quartiers. Un travail usant. Joseph était cordonnier. Il n'avait pas son pareil pour confectionner les ballons de foot.

- Ils s'appelaient comment ? Je veux dire, c'était quoi leur nom de famille ?

- Kaada.

- Ma mère s'appelait Lucia Kaada ?

- Tout-à-fait. Lucia portait le nom de Fatou. Ça se faisait à l'époque, que l'enfant prenne le nom de la mère.

- Donc moi mon nom c'est Lize Kaada.

Jusqu'à aujourd'hui, elle se faisait appeler Karbone, comme Missak et Rose. Ils l'avaient élevé comme leur propre fille, il était naturel qu'elle ait pris leur nom. Mais ce nom n'était pas le sien. Ce n'était pas peu de choses que de découvrir à vingt-cinq ans sa véritable identité. Karbone se perdait dans le passé des autres. Kaada plaçait Lize dans une filiation, dans une succession de générations dont elle était la descendante. Ça changeait tout. Lize ne venait pas de nulle part. Elle était la dernière d'une lignée de natifs de Marseille.

L'heure avançait et le Soleil avait disparu derrière les falaises qui surplombaient la ferme. Les chèvres attendaient d'être traites. Kimy commanda aux enfants d'aller s'occuper des bêtes tandis qu'avec Amhénote, ils prépareraient le repas pour tout le monde.

Lize suivit les deux garçons à la bergerie. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas traité des chèvres. Durant le temps que dura la traite, Lize ne cessa de penser à ce qu'il venait d'arriver. Les idées s'associaient aux hypothèses, formaient de nouvelles suppositions, qui aboutissaient sur d'autres présomptions. Succession de pensées échevelées, sans ordre apparent, qui l'assaillaient et se succédaient sans lui laisser de répit.

Kimy avait déposé au centre de la table un plat rond dans lequel avait cuit un plat en sauce épicé, à base de manioc et de viande séchée. Elle distribua des cuillers et les invita à manger à même le plat. N'y tenant plus, Lize balança tout d'un coup :

- Tu m'a dit que vous étiez les meilleures amies du monde ? Comment vous êtes-vous rencontrées ? Vous faisiez quoi en tant que Zulu ? Vous étiez des artistes ? C'est vrai ce que le hip-

hop était partout ? Pourquoi certains ont fui et d'autres sont restés ? Est-ce que ma mère était impliquée dans la révolution ?

Elle débordait d'exaltation.

- Je vais tout te raconter, répondit Kimy en poussant poliment devant Lize un morceau de viande. Ta mère et moi n'avions pas plus de quinze ans quand nous nous sommes rencontrées. C'était sur un open mic.

- Un open mic ?

- On dit aussi micro-ouvert. Une scène ouverte pour les rappeurs, précisa RBL.

- Et les rappeuses ! Corrigea Kimy. Lucia et moi, on a accroché de suite. On est vite devenues inséparables. On s'est mises à rapper ensemble. Avec un pote DJ, Peno, nous avons formé un groupe. On jouait un peu partout. On a eu notre petit succès. N'est-ce pas RBL ?

- Vous étiez douées, approuva-t-il.

- RBL, tu te souviens de cette chanson ? Kimy se mit à rapper d'une voix cristalline :

- Beaucoup disaient que nos soirées étaient sauvages / Et qu'il fallait rentrer avec une batte ou une hache / Foutaises, c'étaient les ragots des jaloux / Et quoi qu'on en dise, nous on s'amusait beaucoup. Je trouve que ça colle bien à l'état d'esprit de l'époque.

- Le Mia. Le classique des classiques.

- On était dans la galère mais on était jeunes, on était belles et on avait le feu ! On était toujours dehors, la journée à peindre, la nuit à rapper, à danser jusqu'au matin. On était à fond de hip-hop. Lucia, c'était un personnage. Elle avait de ces idées ! Je me souviens d'une fois, c'était bien avant ta naissance : il y avait eu au Panier une procession de je ne sais plus quelle micro-secte religieuse. Lucia les trouvait ridicules. Elle les méprisait. Elle avait réussi à me convaincre qu'on allait se marrer. On était montés avec quelques autres sur un toit et on leur avait balancé des litres de peinture. Qu'est-ce qu'on avait rigolé !

Kimy n'en revenait toujours pas d'avoir Lize à sa table.

- Et puis tu es arrivée. On était toutes folles de toi avec ton petit nez retroussé et tes minuscules boucles noires. Ta mère t'amenait partout. On te mettait entre nous et on faisait nos trucs. RBL tu te rappelles la fois où elle était montée sur scène avec Lize ?

- C'était moi votre DJ ce soir-là.

- Peno n'avait pas pu venir. Lucia t'avait porté à bout de bras et fait acclamer par le public ! Et toi tu regardais ça placide, avec ta petite bouille à croquer, comme si tout était normal et que rien ne t'étonnait.

Les souvenirs illuminaient le visage de Kimy.

- C'étaient de belles années.

Ses traits s'assombrirent.

- Tout ça c'était avant qu'à Noailles la rue de l'Arc ne s'effondre. Comme la plupart des Zulus, nous nous sommes engagées dans la révolution. Nous nous sommes relayées, ta mère, moi, d'autres, pour veiller sur toi tout en poursuivant la lutte.

Lize se représenta sa mère autrement que par un personnage faible et fuyant. Elle la vit telle qu'elle avait été : une femme puissante et charismatique.

- On m'a raconté comment la révolution a commencé et comment elle a fini.

- Ta mère s'est révélée. Elle a été de ceux qui se sont levés pour galvaniser les gens. C'était une meneuse. Elle avait ça en elle. Une vraie reine Zulu ! Renchérit Amhénotep.

RBL approuva :

- Le jour d'après les effondrements, les gens se sont réunis sur la petite place en haut de la rue de l'Arc. Lucia s'était hissée sur le socle d'une statue et avait harangué la foule. Je me souviens, elle avait dit un rap qui m'avait touché. Elle était entre rage et peine. Comme nous tous. Elle avait balancé ça avec ses tripes et ça avait parlé à tout le monde. Elle avait mis exactement les bons mots là où personne n'était en mesure d'exprimer clairement ce qu'il ressentait.

- On l'entendait aussi pas mal dans les assemblées populaires, compléta Kimy.

RBL sourit :

- Ah ça ! Ce n'était pas la dernière à ouvrir sa bouche !

- Elle était douée pour l'organisation. Elle a aussi beaucoup fait pour le rapprochement entre les gens, reprit Kimy. Cette révolution était plus un agrégat de groupes qui n'avaient ni l'habitude ni le désir de fonctionner ensemble. Les Gitans de Sinh-Moron s'empoignaient avec les biffins rifains des tertres du 1.4.3., les Wolofs de Noailles en voulaient aux peuls de la Plaine, les femmes de ménage grecques reprochaient aux Comoriennes de casser les prix, les marins du Vieux-Port prenaient de haut les dockers de la Joliette qui méprisaient les artisans de la Belle de Mai, les Zulus reprochaient aux Frères du Sang la mollesse de leurs vues, qui eux-mêmes n'étaient pas d'accord avec les Rastafariens. Les Derniers Juifs restaient seuls dans leur coin. C'était compliqué, crois-moi !

- Et ma mère arrivait à mettre les gens d'accord ?

- Pas toujours, mais elle y a contribué. Grâce à elle, on a pu organiser les choses.

Le ton de Kimy se fit amer :

- La révolution s'est transformée en boucherie, les corps sans vie se sont accumulés. Face à toute cette désolation, Lucia et moi ternissions de jour en jour. Ces morts représentaient l'espoir d'un jour meilleur qui se noyait dans le sang. La révolution fut matée. Vint l'heure de la purge.

Les visages des Zulus s'étaient fermés. Ils avaient fini de manger sans même s'en rendre compte.

- Nous avons laissé de côté nos différents et nous avons combattu ensemble, compléta Amhénotep. Mais nous manquions d'armes, d'organisation, de coordination, d'entraînement. Nous n'avions que notre enthousiasme et notre nombre : cela n'a pas suffi. Il y avait des blessés, des morts dans chaque camp. Les insurgés avaient pris La Plaine, Noailles, Le Panier. Les hommes de Grodin, ses alliés, soutenus par les nantis, tenaient l'Opéra, Endoume, le Roucas-Blanc. Belzunce passait d'un camp à l'autre. Nous sentions bien que les choses n'évoluaient pas dans notre sens. Nous avions de plus en plus de blessés. Bientôt nous en fûmes réduits à défendre nos derniers bastions. Les choses devinrent de plus en plus floues. La débâcle survint dans la confusion. Chacun chercha à sauver sa peau, à protéger les siens. Les alliances firent long feu. Grodin donna l'ordre à ses sbires d'agir sans merci. La peur. L'effroi. Après la défaite

s'abattrait la vengeance. Nous n'imaginions pas à quel point elle serait sans pitié. Nous étions conscients que la Nation Zulu était tout en haut de leur liste. L'étau se resserrait sur nous. Le danger approchait. Il fallait se cacher.

Il prit une inspiration avant de reprendre :

- Dans toute ce chaos, Lucia réussit à faire passer un message dans lequel elle disait qu'un grave péril nous menaçait. Tous les Zulus étaient invités à prendre part à une réunion clandestine. Nous ne fûmes que huit à répondre à son appel. La plupart des autres étaient injoignables, blessés, morts ou emprisonnés. Nous n'en savions rien.

.23.

Dimanche 10 mai

- Qu'avait ma mère à vous dire ?

- La réunion eut lieu en pleine nuit, à la Grotte des Accoules, au Panier. La Grotte était une petite salle tenue par Hallin, un vieux musicien du quartier, expliqua Amhénote. Ce n'était pas un Zulu, mais un Dernier Juif. Il avait vu grandir Lucia et avait en commun avec nous la haine de Grodin et de ses nervis. Lucia avait confiance en lui. Nous étions donc dix réunis à la grotte. Hallin était là en plus des sept qui avaient entendu l'appel de Lucia. RBL, Kimy, moi-même, un graffeur, Hsir, la chanteuse Malika et les rappeurs Aspro et HCS.

Lize fit un rapide calcul mental.

- Si je compte bien cela fait neuf.

- La dixième personne c'était toi, banane ! Lucia t'avait mise dans une toute petite caisse en bois. Tu avais dormi tout le temps, imperturbable, inconsciente du danger qui planait sur toi, dit Kimy, qui s'attendrissait à chaque fois qu'elle se représentait Lize en nourrisson.

Amhénote poursuivit :

- Lucia nous dit que tout était fini. Nous en étions tous conscients. Elle nous demanda de la croire sur parole. Elle déclara qu'elle ne pouvait pas nous révéler de qui elle tenait cette information, mais elle savait de source certaine qu'une campagne d'assassinat des Zulus débiterait dès le lendemain. Grodin connaissait nos caches, nos lieux de rencontre, nos codes secrets. Nous étions tous concernés. Il fallait agir. Vite. Le temps était compté.

- Ta mère pensait d'abord à toi, précisa Kimy. Elle voulait que tu aies une enfance normale, que tu grandisses dans la joie et l'amour. Elle ne croyait pas en la lutte clandestine. Le plus incroyable, c'est qu'elle savait ce qu'il allait arriver. Comment avait-elle appris ça ? Cela n'a jamais été révélé.

- On n'avait pas tous le même avis, dit RBL. Il y avait ceux qui voulaient fuir, oublier, reconstruire une autre vie ailleurs, et ceux qui préféraient rester. Je ne voyais pas où j'aurais pu aller. Je suis né sur ce tas de cailloux brûlé jusqu'à l'os. C'est ici chez moi. J'ai préféré risquer ma vie plutôt que partir.

- Kimy et moi étions dans le même état d'esprit, compléta Amhénote. Lucia a essayé de nous convaincre mais c'était inutile. Ce qu'il restait de notre communauté allait bientôt se disloquer définitivement.

Kimy peinait à dissimuler son émotion :

- C'était tellement triste. J'en pleurais. On s'est jetées dans les bras l'une de l'autre et on s'est serrées de toutes nos forces. Et puis je t'ai prise toi, et j'ai baisé le bout de ton nez. Et tu riais ! Tu riais ! Et moi je pleurais. C'est la dernière fois que je vous ai vues.

Lucia, Hsir, Aspro et Malika choisirent le chemin de l'exil. HSC, Amhénotep, RBL et Kimy décidèrent de rester. Un plan fut élaboré afin de sortir de la ville discrètement. Les fuyards se dissimulèrent dans la cale d'un voilier en partance pour le port d'Aigues-Mortes. Les autres rejoignirent des caches sûres, puis d'autres, et encore d'autres, dans une cavale qui durerait des années.

Kimy entra dans la maison et revint avec un saladier empli de dattes.

- Goutte, elles sont délicieuses, dit-elle avant de revenir sur le sujet qui les occupait : après le départ de Lucia, nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de vous. Jusqu'à ce jour nous ignorions ce que vous étiez devenues.

Une question travaillait Kimy :

- As-tu des souvenirs de cette époque ?

- Non. Aucun. Je ne me rappelle pas du visage de ma mère, ni du camp, ou du jour où j'ai été recueillie.

C'était logique, somme toute, et Kimy s'en doutait.

- A moins que... Il s'est peut-être passé quelque chose. Mais vous n'allez pas me croire !

- Parle sans crainte, lui dit Amhénotep.

Alors, Lize raconta le peu que lui avaient confié Missak et Rose, et le non-dit dans lequel elle avait grandi. Comment les questions étaient apparues, et comment elle n'obtint pas de réponse. S'ils n'avaient rien dit, c'était pour la protéger d'une vérité bien trop horrible à entendre, Lize le comprenait maintenant. Mais elle aurait préféré savoir. Elle parla de leur fin, des années d'errance qui suivirent, jusqu'au jour où elle fut sauvée in extremis d'une mort certaine. Elle évoqua ensuite son voyage halluciné dans la clairière, chez Anh. Elle décrivit ce qu'elle avait vu lorsqu'elle était à l'article de la mort, puis ce qu'il apparut alors qu'elle cheminait dans les méandres de son esprit. Le choix de se rendre à Marseille était lié à ces visions mystérieuses.

- Tu as fait tout ce chemin sur la foi de visions ? L'interrogea RBL, incrédule.

- J'avoue que ça peut paraître bizarre.

Il haussa les sourcils. Kimy était plus ouverte :

- RBL, on sait que tu es hermétique à tout ça. Pourtant, il existe des forces qu'on ne peut pas expliquer. Elle me plaît bien ton histoire, Lize. Il y a dans les rêves et les visions matière à enseignements et interprétations.

Amhénotep alla dans son sens :

- La vérité emprunte parfois des chemins tortueux et ne se laisse capturer que par qui a fait lui-même ce chemin vers la lumière. Médite, cherche au fin fond de ton âme, laboure les sillons profonds de ta mémoire, prolonge ton chemin intérieur et la réponse viendra d'elle-même.

- Je me suis demandé si ce cavalier effrayant que j'ai vu en rêve plusieurs fois n'était pas une image résiduelle de l'assaut contre le camp d'Antoune. T'en penses quoi Kimy ?

- C'est possible. Dans tes visions, il n'y avait pas un lieu, quelque chose qui pourraient aller en ce sens ?

- Pas vraiment. Autour, ce n'était que feu et cendres. Ce n'était pas une représentation précise, plutôt une sensation.

- La vérité est parfois cachée. Ne néglige pas tes rêves, ils sont riches d'enseignements, conseilla Amhénotepe.

Lize tempéra :

- Que ce soit lié ou pas, ça ne change pas grand-chose. Tout est flou. Tu sais RBL, j'ai hésité avant d'entamer ce voyage. C'est vrai que mon choix peut paraître insensé.

Elle ajouta, comme pour elle-même :

- Si Fran6 ne m'avait pas autant parlé de Marseille, peut-être que je serais restée là-bas. J'y étais bien.

Kimy réagit immédiatement :

- Attends. Fran6, tu dis ?

- Oui. Fran6. Il vivait avec Anh, la chamane. C'est lui qui m'a appris que la ville que j'avais vue était Marseille. Il a vécu ici et il parti avant la révolution. C'était un Zulu. Tu le connaissais ?

Kimy eut tôt fait de confirmer :

- Un grand, costaud, avec un tatouage sur le bras ?

- Tout-à-fait.

RBL se souvenait également de lui :

- Si je me rappelle bien, il s'était foutu dans de sales draps et il s'est tiré d'ici bien avant la révolution.

- C'est ce qu'il m'a raconté.

Kimy n'en revenait pas :

- Ce gros gredin, ce que j'aimerais l'avoir en face de moi et le prendre dans mes bras ! Tu parles si on le connaissait ! C'est incroyable que tu sois tombée sur lui !

Fran6 trainait tout le temps avec Abel, le graffeur. Abel. Lui aussi avait payé de sa vie.

Le soir arriva. Kimy alluma une lampe à huile. Les enfants débarrassèrent la table. Lize piochait des dattes dans le saladier. Il faisait bon sous l'auvent. Elle éprouvait de l'affection pour Kimy et les siens. Elle avait le sentiment qu'elle pourrait trouver ici une famille. Toutes ses perceptions, toute sa vie, s'en trouvaient changées. Elle était Lize Kaada, fille de Lucia Kaada, militante, reine Zulu assassinée au camp d'Antoune. Mais par qui ?

- Nul besoin d'être médium pour savoir que Grodin est le responsable du massacre, trancha RBL. Le camp zulu d'Antoune était réputé pour vivre en bonne intelligence avec ses voisins. C'était un lieu de paix, c'est pour cela que Lucia et les autres l'avaient choisi.

Kimy partageait le même sentiment :

- Souvenez-vous quand nous avons dû quitter en précipitation notre planque derrière la Porte d'Aix. Si celui qui nous avait cachés n'avait pas posté son fils au niveau de l'arc de triomphe ? Et si

les gros bras de Grodin avaient soupçonné que ce gamin qui venait de les dépasser en courant se hâtait de venir nous prévenir ? Ça s'est joué à quoi ? À rien. À une minute ou deux et à la chance.

RBL et Amhénotep opinèrent du chef.

- Vingt-cinq ans après je continue à craindre pour ma vie et celle de mes enfants, reprit Kimy. Grodin a dû finir par apprendre où Lucia et les autres s'étaient mis à l'abri. Tu dis que tu as été recueillie par ce couple de vieux à l'âge de deux ans ? Cela placerait le massacre un an et demi après votre fuite de Marseille. Un tel délai pour découvrir la vérité et lancer la traque paraît vraisemblable. Tu n'aurais rien vu dans tes rêves qui pourrait aller en ce sens ? Un symbole, un objet, un visage ?

L'assaillant était un homme sans visage montant un cheval noir aux naseaux fumants. Lize ne distinguait rien qui puisse les éclairer sous un jour nouveau.

Pour RBL, il n'était pas nécessaire d'aller sonder les songes troubles de Lize :

- C'est Grodin qui a commandité le massacre d'Antoune. Ça ne fait aucun doute. La vraie question est : comment a-t-il su où vous étiez allés, ta mère, toi et les autres ?

Kimy était d'accord :

- Les seuls à savoir ce qu'il s'est dit à la Grotte étaient ceux présents cette nuit-là. Chacun a juré sur le Mia de conserver le secret. Je ne vois pas qui, parmi nos compagnons, aurait pu parler. Même sous la torture.

- Personne si ce n'est un traître, objecta RBL, maussade.

Lundi 11 mai

Kimy invita Lize et RBL à rester pour la nuit. RBL n'avait rien à faire en ville, Lize ne travaillait pas le lundi : ils acceptèrent volontiers l'invitation. Kimy installa à l'étage, dans la chambre d'Augustin et Elias, deux nattes à même le sol. Lize eut du mal à trouver le sommeil. Elle tourna longtemps sur sa couche, prise dans un flot de pensées qui s'associaient, se dissociaient, se corrélaient.

Elle s'éveilla avant le lever du Soleil, s'habilla sans bruit et descendit à la cuisine. Amhénotep, qui dormait dans une pièce au rez-de-chaussée, était là. Avec le temps, monter les escaliers était devenu une expérience pénible. Il proposa à Lize une tasse de lait caillé. Elle se contenta d'un verre d'eau.

Lize avait repéré aux abords du sentier des plantes médicinales. Elle emprunta un panier en osier à Amhénotep et s'en fut dans la colline. Elle arriva à l'endroit qu'elle avait repéré. Quelques mètres plus bas des taches jaunes apparaissaient entre les cailloux. Elle brava les broussailles. Elle ne s'était pas trompée : il y avait là des touffes de guertoufa, que l'on nommait aussi camomille sauvage du désert. Elle en remplit un plein panier. Elle en garderait une portion pour elle, et diviserait le reste entre Kimy et le Père Blaize.

Lize traina. Elle s'allongea au Soleil sur une pierre plate et ferma les yeux. Ces deux derniers jours avaient été intenses. Elle avait rencontré Kimy qui avait levé le mystère sur sa naissance. Elle qui se croyait seule au monde désirait maintenant retrouver ses grands-parents. Durant la nuit, elle s'était imaginé leur rencontre. Seraient-ils heureux de la voir ? Ou indifférents ? La rejetteraient-ils ? Peut-être valait-il mieux en rester là ? Non. Lize voulait savoir. Savoir qui étaient ces gens, d'où elle venait, de qui elle descendait.

Avant neuf heures elle était de retour. Kimy revenait de la traite des chèvres. Elle portait à chaque bras un seau empli de lait. Lize lui montra sa récolte :

- J'ai ramassé de la guertoufa. C'est une plante aux vertus nombreuses : anti-inflammatoire, stimulant pour la digestion, calmant pour les règles douloureuses.

- T'es bien comme ta mère toi ! S'exclama Kimy. Quand je pense à elle, je la vois avec ses plantes. Elle partait des journées entières dans la colline. Elle en revenait avec des paniers pleins d'herbes dont je ne connaissais pas le nom. Elle en faisait des baumes, des crèmes, des poudres. Les gens du quartier la sollicitaient pour des maux de dos, des rhumatismes, des rhumes.

- J'ai ce savoir en moi, lui avoua Lize. J'ai toujours aimé les plantes. Savoir les reconnaître, quelles sont leurs vertus, comment les associer. Elles me rendent heureuse. Depuis que Missak et Rose ne sont plus là, j'ai gagné ma vie en faisant leur commerce. Je pensais faire pareil à Marseille mais c'est interdit si tu n'as pas de licence. Heureusement que j'ai trouvé ce travail d'assistante chez Le Père Blaize.

- Le Père Blaize, cette boutique à Noailles ?

- Oui. Quand je suis arrivée ici, je n'avais presque plus d'argent et j'ai cherché un emploi. Je ne me plains pas, je suis bien traitée et le travail me plaît.

Kimy se souvenait des jours lointains :

- Tu sais que durant la révolution, Lucia s'était engagée comme infirmière à la Vieille Charité ? Lize, naturellement, n'en savait rien.

- La Vieille Charité avait été réquisitionnée par les insurgés pour en faire un hôpital. Ta mère passait ses journées à amputer des bras, des jambes. Par l'intermédiaire de Janpièr, un contrebandier, elle avait réussi à mettre la main sur une caisse de pavot appartenant aux Narcos de Gap. Elle en avait tiré un puissant anesthésiant. Les gens mouraient toujours autant, mais au moins ils partaient sans douleur.

Kimy était mélancolique.

- Lucia avait essayé de m'enseigner ses connaissances. Elle me montrait son livre mais je m'en fichais bien de tout ça. De toutes façons, moi, j'ai pas eu la chance d'apprendre à lire.

Elle regarda Lize :

- Tu sais lire toi, petite ?

- Oui. Missak m'a appris. Elle enchaîna : tu sais que ce livre je l'ai toujours ? C'est une source de savoir extraordinaire. Je m'en sers très souvent.

Lize poussa plus avant :

- Je me demande si Lucia tenait ce don de sa mère. Peut-être est-ce héréditaire ?

Kimy ne se souvenait plus très bien. Elle se borna à dire que c'était possible. Lize lui fit part de son projet de retrouver ses grands-parents. Elle l'encouragea.

RBL et Lize reprirent le chemin de Marseille en fin de journée, chargés de victuailles généreusement offertes par Kimy. RBL guida Lize dans le labyrinthe des sentiers caillouteux puis dans le dédale du nomansland. Ils arrivèrent au niveau de la Belle de Mai peu avant minuit. Il l'embrassa chaleureusement, lui dit qu'ils se reverraient bientôt, et disparut dans l'obscurité.

Mardi 12 mai

Lize dormit d'un sommeil agité et se réveilla aux aurores. Elle arriva en avance au travail. Le Père Blaize la trouva fort enjouée :

- Tu te rappelles quand je t'ai dit que je pensais que mon livre venait de ma mère ?

Il s'en souvenait très bien.

- J'en ai eu la confirmation ce dimanche. J'ai rencontré sa meilleure amie ! Elle m'a tout raconté ! Lize sautillait de joie. Il était temps de lui confier une partie de la vérité. Elle omit bien entendu tout ce qui avait trait aux Zulus.

- Je ne t'ai pas tout dit Blaize. Je suis venue à Marseille dans l'espoir de trouver des réponses sur mes origines. Et tu sais quoi ? Je suis née à Marseille ! Je suis marseillaise moi monsieur ! Comme ma mère !

Le Père Blaize semblait partager sa joie.

- Ça a dû être un sacré choc !

- Pas qu'un peu ! Maintenant, je me sens beaucoup mieux, beaucoup plus légère. Tu sais pas quoi ? Ma mère a grandi au Panier. Juste à côté d'où j'habite. Peut-être l'as-tu connue. Lucia Kaada, ça ne te dit rien ?

- Non.

- Ses parents vivaient au Panier. Fatou et Joseph ça ne te parle pas non plus ?

Blaize ne voyait pas.

- J'aimerais les retrouver, confia-t-elle. Je sais où ils habitaient.

Comme Kimy, il l'encouragea dans cette voie.

- A ma pause, j'irai voir.

- La Grotte n'existe plus, mais un peu avant d'arriver en haut de la Montée des Accoules, tu verras au rez-de-chaussée d'un immeuble une double porte noire. C'était l'entrée de la salle. Fatou et Joseph habitaient au troisième étage de cet immeuble, avait précisé RBL.

Lize identifia sans mal l'endroit.

Deux matrones qui remontaient la rue, suant sous le poids d'un grand sac de linge qu'elles portaient au-dessus du crâne, dépassèrent un vendeur ambulancier qui présentait sa camelote à une ménagère. Lize remarqua un vieillard assis sur les marches de l'immeuble qui faisait face à la Grotte. Elle s'approcha de lui.

Le vieil homme avait la parole facile. Oui, il vivait dans cette rue. Oui, il y avait bien un homme et une femme noirs qui répondaient au nom de Joseph et Fatou Kaada. Et oui, ils avaient une fille qui s'appelait Lucia. Il se souvenait d'eux. Mais Joseph était mort de maladie il y a longtemps, peut-être bien quinze ou vingt ans. Fatou avait quitté le quartier peu de temps après. Il ne savait pas où elle avait pu aller. Elle était déjà vieille quand elle est partie, il était probable qu'elle soit décédée. Il lui demanda pourquoi elle voulait savoir tout ça.

- C'étaient des parents éloignés, répondit Lize, sibylline.

Elle lui demanda s'il connaissait des gens qui auraient su où Fatou était allée.

Elle pouvait toujours demander à son ancienne voisine, au deuxième étage, qui n'avait jamais déménagé.

Lize entra dans l'immeuble. L'étroit bâtiment ne comportait qu'un seul appartement par étage. Parvenue au second, elle frappa à la porte. Personne n'ouvrit. Elle réessaya une deuxième fois, sans plus de succès. Elle rentra chez elle.

Une heure plus tard, elle n'y tenait plus. Elle retourna au second étage de l'immeuble de ses grands-parents. Cette fois-ci, une vieille femme arabe édentée ouvrit la porte. Elle était vêtue d'une blouse en chanvre maculée de taches. Elle aussi se souvenait parfaitement d'eux. Mais pas plus que le vieil homme elle ne savait où Fatou avait pu aller.

Elle scruta Lize de ses petits yeux noirs :

- Serais-tu la fille de Lucia ? Je me souviens d'une petite métisse adorable.

- C'est moi, madame.

- Par Yöloh ! s'exclama-t-elle. Comment t'appelles-tu déjà ?

- Lize.

- Que tu as grandi !

- Que devient ta mère ? Demanda-t-elle.

- Elle a rejoint l'Autre Monde, il y a longtemps de cela.

La vieille dame parut sincèrement désolée. Elle invita Lize à entrer et lui servit un grand verre de bissap. Elles parlèrent un moment. Lize n'apprit rien de plus. Elle aussi pensait que Fatou était morte de son grand âge. L'heure de retourner travailler arriva. Lize laissa la vieille dame. Il n'y avait plus rien à découvrir. Sa quête se terminait là. Elle devait l'accepter.

Sur le chemin qui la menait à Noailles, elle échafauda des plans invraisemblables où elle faisait payer Grodin pour ses crimes. Elle prendrait prétexte d'une livraison de baume de colchique pour s'introduire chez lui. Là, elle le confondrait. Il serait à genoux, il avouerait, il supplierait qu'elle l'épargne mais elle lui trancherait la gorge et Lucia serait vengée.

Ce n'étaient que purs fantasmes. Elle en avait tout-à-fait conscience.

TROISIÈME PARTIE

RAVAGES

L'été n'était pas encore là que Marseille s'était changée en brasier. À partir de la mi-mai, la canicule se fit écrasante, une vraie fournaise. Un ciel uniformément bleu sous un Soleil féroce s'installa. Des fontaines ne coulait plus qu'un mince filet et le niveau des puits baissait de manière inquiétante. Passé treize heures, les marseillais se terraient chez eux et s'adonnaient à la sieste. Ceux qui n'avaient pas la chance d'avoir un toit cherchaient avidement le moindre carré d'ombre. Marseille la minérale crevait littéralement de chaud. Lize avait rarement connu une telle chaleur. Elle s'y habitua.

Les journées de travail commençaient tôt, cessaient avant midi et reprenaient en fin d'après-midi. Comme tout un chacun, Lize passait les heures les plus chaudes allongée sur son lit, les volets clos. Souvent, Victor la rejoignait. Le soir, elle quittait la boutique autour de vingt-deux heures. À cette heure-là, Noailles, comme tout Marseille, fourmillait d'animation. Les gens profitaient de la relative fraîcheur pour vaquer à leurs occupations. Les tables des gargotes où l'on mangeait pour trois fois rien étaient pleines. Sur le retour, Lize s'achetait des escargots cuits dans une sauce au cumin, qu'elle dégustait à même le cornet dans lequel on les lui avait servis. Parfois, elle en commandait le double, montait chez Victor et restait à Noailles pour la nuit. C'étaient des nuits sans sommeil. Le matin, à la boutique, les cernes sous ses paupières trahissaient sa fatigue.

Victor s'était senti coupable. Ce n'était pas lui qui avait balancé Lize à RBL. Il n'aurait pas su où le trouver de toutes façons. C'était Djill qui avait donné Lize. Mais quand RBL lui était tombé dessus pour obtenir l'adresse, l'étage, la porte de son appartement, Victor n'avait pu faire autrement que de les lui donner. RBL réaliserait vite que Lize n'était pas une ennemie. Il s'était dédouané ainsi. Lorsqu'il était venu chez elle le lendemain de l'intrusion de RBL et qu'il ne l'avait pas trouvée, il s'était inquiété. Il était revenu le lundi. Il avait questionné Nur'. Elle n'avait pas vu Lize depuis samedi. Il avait craint le pire.

Quand elle réapparut, il se confondit en excuses. Au lieu de lui pardonner, Lize le remercia. La rencontre avec RBL avait été providentielle. Elle lui raconta tout ce qu'il lui était arrivé depuis. Victor, comme tous les jeunes de la communauté hip-hop, avait entendu parler de la légende de Queen Lucia. Il n'en revenait pas qu'elle fut sa fille.

Entre elle et Victor les choses étaient fluides, le dialogue naturel. Ils se comprenaient simplement, presque d'instinct. Tous deux partageaient les mêmes valeurs ; leur façon de voir le monde s'accordait sur bien des aspects. Victor la calmait, la rassurait. Même s'il lui arrivait de déclarer qu'elle ne voulait pas d'attache, qu'elle était libre, que lui aussi et que c'était mieux ainsi, il occupait fréquemment son esprit. En vérité, elle tenait de plus en plus à lui.

Elle se rapprocha de la communauté clandestine du hip-hop marseillais. Sa réputation nouvelle la précéda. Lize était désormais auréolée d'une aura puissante. On ne se méfia plus d'elle et on l'accepta.

Les Zulus fonctionnaient en vase clos, reliés entre eux par une toile invisible. La plupart vivaient au grand jour sous une identité respectable et gardaient secret leur engagement criminel. En dehors de ces cercles, Lize ne confia à personne qui elle était. Elle n'évoqua jamais la culture hip-hop face à un non-initié.

Kimy et les siens lui offrirent une famille de substitution. Lize découvrit le confort d'un foyer et se souvint de la joie simple d'être entourée des siens. Lize voyait en Kimy une tante protectrice et aimante. Les enfants ne mirent pas longtemps à l'adopter.

S'il n'y avait pas de soirée en haut de la tour ou ailleurs, les Zulus changeant fréquemment de lieu pour d'élémentaires raisons de sécurité, elle montait dès le samedi soir chez Kimy. RBL et Vicctor l'accompagnaient fréquemment. Ils arrivaient en fin de nuit. Kimy les accueillait avec un verre de lait caillé et une poignée de dattes. Dans les premiers temps, Lize présenta Vicctor comme un ami. Kimy, s'abstint de tout commentaire. Mais elle n'était pas dupe.

Ce furent des jours heureux faits de repas partagés, de fous-rires, d'histoires contées. Même dans le labeur, la joie n'était jamais loin. Lize enseigna à Kimy les propriétés des plantes qu'elle collectait. En retour, celle-ci l'instruisit sur les façons de cultiver dans un milieu où l'accès à l'eau était limité.

Amhénotep se chargea de son éducation. Il lui transmit l'essentiel de la philosophie zulu. C'était une doctrine complexe et occulte, faite de formules absconses, au sens souvent caché ou détourné. Même si elle n'y entendait pas tout, même si elle n'adhérait pas à l'ensemble des propos ésotériques du Grand Maître, elle retint un élément primordial. Les Zulus plaçaient au centre de leur système de pensée Gaïa, la Terre-Mère nourricière. Le respect que tout Zulu devait à la Terre, à la Nature, aux plantes et à tous les êtres vivants, entra en résonance avec sa propre manière d'appréhender le monde. Le respect dû au vivant se traduisait par des valeurs d'humanité. Djill avait insisté sur ce point. Les valeurs. Le hip-hop signifiait en premier lieu respect, dépassement de soi, entraide, soutien aux plus faibles.

Il existait une organisation informelle visant à soutenir les membres de la communauté dans le besoin. Un jour, c'était une collecte de nourriture pour ceux qui n'avaient pas de quoi manger. Un autre jour, il s'agissait de se cotiser pour soutenir financièrement un docker, clandestinement Zulu, qui s'était fait dégager des quais, la faute à une ferveur religieuse jugée insuffisante. Lize fut sollicitée pour des soins, comme pour cette ouvrière qui s'était brûlé la peau sur un four d'une fabrique de la Belle de Mai. Elle utilisa une huile essentielle de lavande aspic, dont les propriétés antidouleur et apaisantes étaient connues.

Au travail, elle préparait des surplus de remèdes qu'elle emportait le soir chez elle, prétextant un soin pour Nursultania. Le Père Blaize se doutait qu'elle ne soignait pas que sa logeuse, mais il fit comme s'il ne remarquait rien.

Si, pour ce qui était de la philosophie, Lize s'en remit totalement à Amhénotep, pour ce qui était de la pratique, ce furent les jeunes générations qui l'affranchirent. L'ancien avait été un grand danseur, mais il était aujourd'hui trop courbé, cassé, amenuisé, pour se hasarder à effectuer le moindre pas de danse.

Elle se joignit à l'équipe des PIM's, et se lia d'amitié avec Noor, la grande fille aux cheveux lisses. À leurs côtés, elle apprit à lire les murs de la ville. Tout un monde invisible s'ouvrit à ses yeux. Là où elle ne voyait que des façades nues, elle distinguait désormais les signes de la présence sourde des graffeurs. Un carré gravé au canif, suivi un peu plus loin d'un rond et ensuite d'un triangle étaient la marque du passage de La Loa. Deux fissures horizontales dans un mur, grattées avec un couteau et croisant une barre oblique, représentaient le N de Noor. Un petit chapeau à l'envers, écrit avec un pinceau fin représentait un V, symbole de Volt, le pseudo de Vicctor.

Dans l'intimité de l'appartement de Vicctor, elle s'essaya au graff. Mais elle ne se trouva aucun talent et elle ne persista pas. Elle n'avait pas l'ambition de devenir rappeuse. La danse l'intéressait plus.

La Loa lui présenta un couple de danseurs, Bridgette et Dawhid, qui, une fois par semaine, dispensaient des cours. Bridgette, la blonde, et Dawhid, le brun, avaient aménagé un petit local sans fenêtres au fond d'une cave du côté de la Plaine. On y accédait un à un, à distance respectable, Bridgette fermait la porte à clé, et les cours débutaient. Cours silencieux, où l'on chuchotait plus qu'on ne parlait, sans musique, si ce n'est un rythme frappé délicatement à la paume des mains. Lize devint une participante assidue. Elle apprit toutes les danses ancestrales : locking, house, popping... Mais c'était dans le breaking, une danse acrobatique faite de figures au sol, qu'elle se sentit le plus à l'aise.

Bridgette et Dawhid ne se contentaient pas d'enseigner le patrimoine. Le hip-hop, comme toute culture vivante, avait une histoire, un passé, des traditions, mais savait aussi se renouveler dans le présent. Ainsi, ils lui enseignèrent les danses contemporaines, telles que le Bolo, le MRS Boogie ou le Kwerk, dont ils avaient eux-mêmes élaboré certains des mouvements.

Lize aurait voulu parler de son autre vie au Père Blaize. Mais il n'était pas Zulu et elle ne pouvait pas se confier à lui. Une amitié, faite de confiance et de considération mutuelles, avait éclos. La bonne humeur régnait dans la boutique et les clients le percevaient. Elle avait toute liberté de tester de nouveaux composés, de lancer des distillations ou de modifier les ingrédients d'un assemblage. Il la laissait tenir la boutique seule quand il avait affaire ailleurs. Rien à voir avec les premières semaines, où il avait gardé la clé de la caisse à bonne distance.

Rue du Refuge, les rapports avec Nursultania se compliquèrent. La logeuse avait peu goûté les questions du kappo Amon Doe. Elle s'en plaignit. Elle considérait que Lize avait jeté l'opprobre sur sa maison et qu'il n'y avait rien de bon à attirer l'attention des schtakhs. Elle pesta contre Vicctor, que c'était un vaurien et qu'il n'apporterait rien de bon. Et puis, où allait-elle lorsqu'elle

ne rentrait pas du samedi matin au lundi soir ? Plusieurs fois elle demanda à Lize ce qu'elle trafiquait. Lize répondait qu'elle ne faisait rien de mal. Elle aimait bien Vicctor, voilà tout.

Nursultunia avait filé une belle frousse à Lize en lui annonçant que le kappo était venu fureter, le soir où RBL s'était introduit chez elle. Elle s'attendait à ce qu'il la coince un jour ou l'autre. Mais il la laissa tranquille. Peut-être n'avait-il rien trouvé de compromettant. Elle ne cessa jamais de le craindre et le jour où Amon Doe s'en prit à nouveau à Pierrot, elle tourna les talons et se garda bien de prendre la défense du paria.

En définitive, c'était tout son regard sur Marseille qui avait évolué. La ville n'avait pas changé, elle était toujours ce roc triste et laid brulé par le Soleil, où la dictature et la religion imposaient à tous leur sinistre ombrage. Mais Lize avait appris à lire entre les lignes. La religion prypiate, dans son grand projet de convertir tous les habitants, avait usé autant de la persuasion que de la contrainte. Si certains étaient convaincus de son bien-fondé, et de la valeur de son guide, Ramos, nombreux étaient ceux qui n'affichaient que des convictions de façade. Elle savait désormais déchiffrer ces mille petites résistances du peuple marseillais, qui s'exprimaient à mot couvert, par le rire et la dérision, par le refus de saluer le passage d'un métropolitain ou par le peu d'entrain à énoncer les chants liturgiques avant la soupe populaire.

Lize n'envisageait plus de fuir Marseille. Malgré la peine qui lui chevillait au ventre, malgré la répression qui menaçait, elle commençait à aimer cette ville.

Et puis, il y avait Vicctor...

Juin succéda à mai, qui laissa la place à juillet. Ce furent des mois heureux, presque insouciant.

Août et son cortège de nuages électriques arriva.

Le premier dimanche de juillet, Lize et Vicctor montèrent chez Kimy. Amhénotep fit venir Lize auprès de lui. Il était temps qu'elle soit intronisée au sein de la communauté zulu, comme l'avait été sa mère près de trois décennies auparavant. Il fit ensuite venir Vicctor, puisqu'il comptait bien les faire tous deux Zulus. Vicctor attendait ce moment depuis longtemps. Avec la répression, les cérémonies d'intronisation s'étaient faites rares.

Il ne suffisait pas de fréquenter les soirées pour être Zulu : cette distinction était réservée à ceux qui s'impliquaient, qui portaient les valeurs de la communauté, et à qui l'on avait enseigné la philosophie et l'histoire du mouvement. RBL, qui observait Vicctor depuis plusieurs années, avait témoigné de son activisme auprès d'Amhénotep. Le fait qu'il ait donné l'adresse de Lize à RBL malgré ses réticences joua en sa faveur. L'on considéra qu'il avait placé l'intérêt de la communauté avant le sien.

La date fut fixée au premier dimanche d'août. La cérémonie aurait lieu à la ferme de Kimy. Dans l'intervalle, Lize et Vicctor devraient confectionner leurs propres pendentifs et étudier les textes fondateurs. Amhénotep leur confia un recueil d'imprimés jaunis. Il les invita à s'intéresser particulièrement aux Vingt Lois de la Nation Zulu, aux Sept Croyances Fondamentales, et à la Déclaration de Paix. Tous ces textes avaient été écrits avant La Grande Extinction.

Ils les étudièrent ensemble. Lize lisait à voix haute pour Vicctor et ensuite ils en débattaient. Les textes appelaient tout Zulu à un comportement exemplaire, en quête de paix, justice, connaissance et sagesse par l'éducation et la recherche de la vérité. Pour y accéder, le Zulu devait renoncer à la haine pour embrasser des moyens de survie positifs. La Septième des Vingt Lois trouva un écho particulier chez Lize. Elle disait : *Les Zulus doivent lutter pour les idées auxquelles ils croient.* La Cinquième Croyance ne lui parla pas moins : *les êtres humains sont responsables de l'état actuel de la Nature. Nous estimons donc nécessaire que les Zulus contribuent à la lutte contre la pollution afin de permettre de meilleures conditions de vie.* Un tel précepte, écrit dans un monde si différent du leur, n'avait rien perdu de son acuité. Ramos ne prônait-il pas la domination de la Nature, rouvrant ainsi la porte à son exploitation et à sa dégradation ? Il était naturel que le Zulu s'inscrive en opposition au dogme prypiate.

Lize désirait reprendre pour elle le pendentif de Lucia. Amhénotep était contre, ce n'était pas ainsi que l'exigeait la tradition. Mais Kimy sut se montrer persuasive et il se laissa convaincre.

Lize aida Vicctor à confectionner son médaillon. Ils firent des croquis, découpèrent le bois, le gravèrent au couteau, et le peignirent en noir et blanc. Le médaillon était constitué de formes géométriques qui entouraient un rond au centre duquel Vicctor avait gravé un poing levé. Pour la chaîne, il choisit dans une échoppe de Noailles des perles identiques au pendentif de Lize.

Dimanche 2 août

Le jour de la cérémonie arriva. Elle eut lieu le matin, à dix heures, sous l'auvent. Noor et La Loa avaient fait le voyage. RBL, Djill, Dawhid et Bridgette étaient eux aussi présents.

Ce fut une cérémonie fort simple.

Amhénotep avait revêtu une Djellaba immaculée, où, au niveau du coeur, étaient inscrites en une calligraphie complexe les trois lettres de la Nation Zulu Universelle. Il portait une coiffe en peau de léopard, son médaillon zulu pendant fièrement à son cou. Assis sur une chaise, Il tenait dans ses mains un recueil des textes sacrés. Lize et Vicctor lui faisaient face. Comme l'exigeait la tradition, il déclara :

- Nous, Amazulus, appelons les esprits de tous nos ancêtres du passé, qui ont fait le bien, au nom de la Force, qui est la Source, à veiller sur tout Amazulus et tous les êtres humains sur cette planète appelée Terre.

Comme l'exigeait la tradition, Lize et Vicctor se courbèrent face au Grand Maître en signe de soumission et d'acceptation de la philosophie zulu, puis ils lui tendirent leur médaillon. Amhénotep les consacra par l'incantation du chant La Vérité et la Voix :

- *Panan Šafah Kawan*. Ce médaillon est. *Paa Šadaq Wu Paa Taraq*. La vérité et la Voie. *Amma Haday-un wu Shaafah-un*. Il est un guide et une guérison. *Munan Salaf-uKuum Wu Nadjar-u*. De la part de vos Ancêtres et Superviseurs. *Arjua Layya Nafas-u Kuum*. Retournez vers vous-mêmes. *Aqbul Shanash Kawan Kuum*. Acceptez ce qui vous appartient. *Paa Šadaq Wu Paa Taraq*. La Vérité et la Voie. *Enen Tawuh Kuum*. Nous vous remercions tous. *Li Panan Shaafah Wu Aalaj*. Pour cette guérison et ce traitement. *Enen Tawuh Kuum*. Nous vous remercions tous. *Li Tem Naasay Nuun*. De ne pas nous avoir oubliés. *Enen Tawuh Kuum*. Nous vous remercions tous. *Li Aashuqkuum*. Pour l'amour de Vous tous. *Antkum Ather Salaf-unuun*. Vous êtes tous nos ancêtres. *Enen Ather Kharad-ukuun*. Nous sommes les enfants de Vous Tous. *Enen Talub Našarkuum*. Nous cherchons votre aide. *Anšur-nuun Salaf-u-nuun*. Aidez-nous nos Ancêtres. *Anun, Atum Atun Amun*.

Les colliers furent passés au cou de Lize et Vicctor, désormais pleinement Zulus. Ce fut à peu près tout. La cérémonie prit fin peu après. Lize se jeta au cou de Vicctor et l'embrassa devant tout le monde. Il était fier comme un paon.

Kimy apporta des boissons fraîches. Amhénotep et RBL contèrent les faits d'armes de Jul, qui n'était qu'un degun et dont la musique conquiert le monde. Lize apprit que le signe qu'avait fait Vicctor au frère Shaka la nuit où il l'amena dans la tour avait été inventé par ce Zulu marseillais.

Kimy avait prévu un festin. La veille, elle avait tué une chèvre. Au petit matin, Augustin la mit à rôtir sur une broche. Elle servit en accompagnement un plat de patates douces, et pour boire un vin de palme fermenté de plusieurs jours.

Ce fut une journée heureuse.

Vicctor, Noor, La Loa, Bridgette et Dawhid avaient affaire à Marseille dès lundi. RBL ayant décidé de rester chez Kimy quelques jours, Lize préféra rentrer avec eux plutôt que de faire le voyage seule le lendemain. Ils partirent peu après vingt heures. Le Soleil avait disparu derrière la crête qui surplombait la ferme.

Kimy les observa dévaler le chemin qui zigzaguait entre les broussailles. Ils disparurent de sa vue. Elle était exténuée. La journée avait été longue et riche en émotions. Amhénotep, adossé au fromager, somnolait. RBL et les enfants nourrissaient les bêtes. Elle s'assit à la table sous l'auvent et retira son pendentif. Il ressemblait à celui qui appartenait désormais à Lize. Kimy et sa mère avaient confectionné ensemble leur médaillon. Elle s'en souvenait comme si c'était hier. La cérémonie l'avait profondément émue. Elle avait pensé à Lucia toute la journée.

- Ma Lucia. Si tu avais vu avec quelle fierté ta fille portait son pendentif ! On aurait dit toi, le jour où nous avons été faites Zulu. Aujourd'hui tu m'as manquée, ma soeur.

Elle se revoyait avec Lucia à la même place que Lize et Vicctor, près de trente ans auparavant. De l'armée des Zulus, il ne subsistait que des fragments. Autrefois, ils étaient des centaines. Les intronisations avaient lieu lors de grandes block parties, qui duraient tout le jour et une bonne partie de la nuit, et qui attiraient la foule bien au-delà des cercles zulus. Ces temps-là étaient révolus, et les cérémonies avaient perdu tout appareil. Elles avaient été intronisées par Amhénotep, alors encore fringant. Il y avait eu des concours de danse, de boîte à rythme humaine ; les peintres avaient réalisé des fresques et les DJs avaient joué pour les danseurs et les rappeurs.

L'on venait de loin pour assister à ces cérémonies, et tous les Chapitres à la ronde envoyaient des représentants.

Un souvenir revint à sa mémoire. Il y avait ce cousin de Lucia dont elle avait repoussé les avances. Comment s'appelait-il ? Elle l'avait oublié. L'avait-elle revu ? Jamais. D'où venait-il ? Était-ce Arles ? À moins que ce ne soit Aigues-Mortes ? Ou un endroit plus secret, dans les collines ? Ça non plus elle n'en avait pas souvenir.

Kimy se trouvait entre joie et mélancolie. Elle laissa son esprit vagabonder. Une pâle lueur sur un espoir diaphane apparut. La lueur gagna en intensité à mesure que Kimy la mettait en balance. Et si ? Kimy fit venir Augustin, son aîné, et lui fit part de son hypothèse.

Le lendemain matin, Augustin prenait le cheval par la bride et s'en allait à travers les collines.

Dimanche 2 août

À l'instant précis où Lize tendait son pendentif à Amhénotep, Ramos passait le portail du palais de Grodin. Il longea l'allée bordée de statues, arriva dans la cour à la fontaine, et pénétra dans l'édifice.

Il fut introduit auprès du maire. Grodin attendait son visiteur confortablement assis dans un fauteuil. Une gouvernante avait apporté un plateau de confiseries. Il salua l'archiprêtre et l'invita à s'asseoir. Ramos déclina.

- Comment va madame votre femme ?

- Votre soeur était fatiguée. Je l'ai envoyée sous bonne escorte se reposer dans notre villa de Cassis. Camilia l'a accompagnée.

Ramos ne laissa paraître aucune émotion. Ces questions n'étaient que des formules convenues. Physiquement, Ramos était l'opposé de Grodin. Le vieux maire allait sur ses soixante-dix ans. Il affectionnait la bonne chair, les alcools délicats. Gros et gras, Il aimait porter riches tenues et bijoux sertis de pierres précieuses. Malgré la poigne de fer dans laquelle il tenait Marseille, il avait la réputation d'un être truculent et haut en couleur. Il avait toujours le bon mot, la bonne phrase, et il savait en jouer.

Ramos nota avec dédain une tache de gras sur la chemise de Grodin. Il était plus jeune que le maire et atteindrait bientôt la soixantaine. Grand, sec et cassant, il n'avait que peu d'attrait pour la table et ne buvait que de l'eau. Sa peau était blême, son visage glabre, long et anguleux. Son regard hypnotique semblait transpercer son interlocuteur. Il était vêtu d'une longue robe noire, seulement ornée d'un Radion en médaillon qui pendait de son cou veineux. C'était un être froid.

Grodin piocha dans le monticule de gâteaux.

- Mon cher Archiprêtre, j'imagine que vous n'êtes pas venu jusqu'ici uniquement pour vous enquérir de l'état de santé de votre très chère soeur, dit-il, non sans une pointe de malice.

- Votre perspicacité vous honore, concéda Ramos, mielleux.

Le maire se cala au fond de son fauteuil. Il s'attendait à subir un long prêche enfiévré.

- Yöloh vous en rende grâce, depuis que vous avez fait du prypiatisme le seul culte autorisé, nous avons considérablement progressé.

Grodin se saisit d'un éclair au khawa.

- Auparavant, vous avez nettoyé ce cloaque immonde. L'apport des miliciens qui m'étaient fidèles ne fut qu'une force négligeable, j'en conviens. Mais je me flatte d'avoir à mon niveau contribué à cette première et nécessaire étape de la restauration morale de notre ville. La mère de toutes les

batailles, la conquête des âmes et des coeurs, n'a réellement débuté qu'après votre mariage avec ma Très Sainte soeur, lorsque vous avez décidé de confier la direction des âmes à ma seule personne. Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que nous avons commencé à changer en profondeur cette cité. Vous en avez tiré bénéfice. Un peuple qui prie, c'est un peuple que se tient tranquille, et qui respecte l'ordre établi par Yöloh.

Grodin en convenait. Même s'il trouvait Ramos bien trop fanatique, il avait raison. La religion avait permis de tenir Marseille. Plus elle progressait, plus le travail des schtakhs s'en trouvait simplifié. Le principe de délation que tout croyant se devait d'appliquer, avait engendré une société où chacun surveillait son voisin. Marseille était un lieu où les fils dénonçaient leurs pères, dans l'espoir de s'attirer les faveurs de Yöloh. Tout cela allait à l'avantage de Grodin.

- Vous vous souvenez également que dans la foulée, vous aviez confié à mes hommes le soin de surveiller étroitement la population.

- Tâche à laquelle vous vous êtes attelé avec ferveur, avec des résultats qui, par leur ampleur et leur qualité, m'ont moi-même surpris.

Grodin le savait, Ramos goutait la flatterie.

- Aujourd'hui, nous avons des informateurs partout. Nous voyons tout, nous entendons tout, nous savons tout. Il semble pourtant que certains aient pu profiter d'angles morts. Nous n'avons pas encore totalement éliminé la fange immonde qui souillait Marseille.

- C'est ce que vous répétez à chaque prêche ! Répondit Grodin, clairement ironique, cette fois.

- Et que je répéterai tant que cela sera nécessaire !

Les yeux de Ramos convulsèrent. Grodin ne le laissa pas poursuivre.

- Vous vous doutez bien, mon cher Ramos que je n'ai pas que vos adeptes pour me renseigner. J'ai de bonnes raisons de croire que Marseille se tient tranquille. J'en conviens, il y a bien quelques excités, mais il n'y a rien que l'on ne puisse régler aisément.

Le vieux maire se ratatina dans son fauteuil.

- Je vieillis. Je suis fatigué de toujours avoir à réprimer.

- Il se trouve que j'ai des informations que vous n'avez pas. Pas encore en tout cas, alléqua Ramos.

Grodin s'impatienta :

-Venez-en fait ! Que voulez-vous me dire ?

- Plusieurs groupes hérétiques se sont recomposés. Vous les connaissez, pour les avoir combattus par le passé : Rastafariens, Frères du Sang, Derniers Juifs, Rhôms, Oxytanistes, Kommandos Zultras, Murènes Vicieuses, Ber-Bers, dockers, ouvriers et j'en passe. Et en premier lieu ces infâmes Zulus ! Ils n'ont pas été anéantis ! Ils ont reconstitué leurs forces et s'appêtent à faire sécession !

- En êtes-vous sûr ?

- Aussi certain que mes mains sont celles de Yöloh !

Ramos parlait avec la passion du missionnaire. Il tendit à Grodin des notes que ses informateurs lui avaient fait parvenir. Toutes indiquaient un regain d'activité de la part d'organisations proscrites. Grodin les parcourut avec gravité. Ramos fit passer un papier rédigé par un groupe

d'ouvrières de la Belle de Mai, imprimé sur une presse artisanale. Celui-ci critiquait ouvertement les pouvoirs en place et appelait à l'insurrection.

- J'en conviens, cela n'est pas acceptable, dit Grodin. Il demanda ensuite : quant aux Zulus, avez-vous des preuves ?

- Je sais de source sûre qu'ils s'organisent en vue d'une insurrection.

Il ajouta, pour convaincre le maire :

- Une cache d'armes a été découverte pas plus tard que la semaine dernière.

Il mentait. Grodin le crut.

- Des cercles noirs qui permettent d'entendre la musique d'Ib'Liss ont également été retrouvés. Ces cercles sont utilisés dans des orgies démoniaques ! Blasphème ! Fornication ! Tonna Ramos.

Qu'est-ce que l'archiprêtre, qui avait fait vœu de chasteté, pouvait bien connaître de la fornication ? S'interrogea Grodin.

- Ce sont des animaux ! Il n'y a aucune pitié à avoir avec eux ! Beuglait Ramos. Leur existence même est un affront au Créateur ! La présence d'un seul menace de les contaminer tous !

- Comme vous y allez, mon cher Ramos !

- Des attentats sont en préparation. Il faut agir sans plus attendre !

Ramos, mains jointes derrière le dos, arpentait la pièce à grandes enjambées.

- Peut-être faudra-t-il mener ce combat pour enfin avoir la paix.

- Si nous ne faisons pas rapidement le ménage, tout le travail que nous avons mené depuis vingt-cinq ans sera compromis.

- Vous dramatisez mon cher ami. Mais, vous le savez, je ne laisserai personne contester mon autorité.

- C'est entendu alors ?

- Il ne faut pas agir à la légère. Je vais consulter mes lieutenants et je vous ferai savoir quelle est ma décision.

Ramos fit un salut martial et s'en fut.

Une fois débarrassé du zélé ecclésiaste, Grodin se laissa choir au fond de son siège. Il se sentait lourd, las, vidé, accablé par le poids de ses responsabilités. La nuit, les cohortes de ceux qu'il avait envoyés à la mort venaient le hanter. Il rêvait de rédemption, mais il n'y avait ni pardon ni rachat pour des hommes tels que lui. Juste une éternelle fuite en avant, dans le seul but de conserver coûte que coûte sa position.

Il n'avait qu'une considération très relative pour Ramos. Leur alliance avait été tactique. Ramos, en lui offrant sa sœur, lui avait ouvert les portes de la haute société. Mais Ramos était fou à lier. Possédé par son obsession de pureté, il s'enivrait de ses prêches. Quoique d'une profonde intelligence, son esprit était malade. Son pouvoir s'était renforcé au contact de Grodin. Peut-être lui avait-il laissé trop d'autonomie. Un jour ou l'autre, il faudrait le remettre à sa juste place. Nul, pas même son propre beau-frère, ne devait acquérir trop de pouvoir. Grodin avait fait sienne cette maxime populaire venue du fond des temps : « tu contestes, prépare ton testament gars ! ». Ironie, cette maxime provenait du fond mythologique zulu. Le maire le savait pertinemment et

s'en amusait. Alors, bien qu'il n'en ait guère le goût, bien qu'il se méfiât de Ramos, il était prêt à mener la répression. En espérant que celle-ci soit la dernière.

Ramos sortit du palais. L'imposture de la cache zulu avait été l'élément déterminant qui avait fait basculer Grodin. C'était un mensonge nécessaire. Avec le temps, le vieux avait perdu de son mordant. Il était devenu faible, hésitant. Sa poigne n'était plus ce qu'elle avait été. Il avait bien fait de le secouer, quitte à le manipuler.

Tout comme Grodin, Ramos considérait que leur alliance avait été tactique. Sa stratégie avait fonctionné. Il s'était rendu indispensable. Il avait entouré le maire d'individus acquis au pnypiatisme. Il avait eu les mains libres pour développer son culte et le faire rentrer dans tous les foyers de Marseille. Sans le soutien de Grodin, tout cela n'aurait pas été possible.

Il n'avait jamais aimé cet homme. Il ne l'avait jamais admiré. Il le considérait comme de moralité douteuse et fragile, voire insincère, dans sa foi. Il méprisait son ascendance d'enfant pauvre du Panier. Ses manières étaient celles d'un parvenu. Cette tache, rien ne saurait l'effacer. Pas même le mariage avec sa sœur. Offre tactique, là aussi. Grodin n'était pour Ramos qu'un mal nécessaire. Mais le maire se faisait vieux et un jour ou l'autre il finirait par disparaître. Ce jour-là, plaise à Yöloh, il ne resterait plus que lui, Ramos.

Un prodigieux système télégraphique avait été installé entre la Villa de Grodin, la mairie, et le Saint Ksar, la résidence de l'archiprêtre. Le mardi matin, Grodin fit savoir à Ramos qu'il mènerait la répression face aux éléments séditieux.

Jeudi 6 août

Lize était venue directement après le travail. Elle était allongée, nue, sur le lit de Victor. Victor couvrait son corps de baisers. Il avait commencé par l'embrasser dans le cou, puis il était descendu le plus doucement du monde le long de sa colonne vertébrale. Il s'apprêtait à lui mordiller les fesses quand elle lui fit part de ses pensées :

- Il y aura bientôt une livraison de remède chez Grodin.

Victor releva la tête :

- Ah bon ? Quand ça ?

Lize se retourna et s'assit dos au mur. Victor voulut lui embrasser le ventre. Elle l'en empêcha.

- Imagine. Je fais la livraison. J'arrive au bureau de Grodin. Je lui propose de le masser et je l'installe dans son fauteuil.

- Oui. Et ?

Elle plaça son pouce au niveau de sa gorge et le fit aller de gauche à droite dans un geste dépourvu d'ambiguïté.

- Couic ! Plus de Grodin !

- N'importe quoi ! Et tu te sèves comment ?

- Je sais pas. J'improvise. Disons que je le laisse agoniser, je sors, je referme la porte et je fais mine de rien. Une fois dehors je cours le plus vite possible et je vais me réfugier chez Kimy !

- En faisant courir un risque terrible à toute sa famille. Bravo ! Quelle belle idée !

- Tu crois ?

- Oui ! Évidemment ! Est-ce qu'il était seul dans son bureau, le vieux ?

- Dans le bureau oui. Mais il y avait deux gardes devant la porte.

- Si tu essaies de buter Grodin tu crois qu'il va te laisser faire sans réagir ? Tu crois qu'il ne va pas appeler sa garde ?

- Si je fais vite, que je le surprends, il n'aura pas le temps.

- Si tu te fais prendre j'ose même pas imaginer ce qu'ils feraient de toi ! Et même si tu t'en sors : ils te traqueront ! Et le Père Blaize, t'as pensé à lui ? Il sera tenu responsable, ou complice, même s'il n'a rien à voir avec tout ça. Et Nur', c'est pareil ! C'est comme ça que ça se passe ici !

Il avait raison mais Lize n'en démordait pas :

- Tu ferais quoi si tu savais qui était l'assassin de ta mère ? Tu resterais les bras croisés ?

- Tu sais, moi, ma mère, elle m'a foutu à la rue quand j'avais onze ans. C'était une pute à narcos complètement défoncée. Je ne bougerais même pas le petit doigt pour elle.

Ses traits s'étaient fermés.

- Excuse-moi Vicctor, je ne savais pas.

- Tu devrais t'enlever cette idée de la tête, et vite ! C'est trop dangereux ! Sois heureuse de ce que tu as ! N'as-tu pas résolu la question de ton passé ? Ne sais-tu pas qui était ta mère ? N'as-tu pas retrouvé ses amis ? Ne sont-ils pas devenus les tiens ? C'est déjà pas mal, non ? Tu veux quoi de plus ? La venger ? Satisfaire un désir morbide ? C'est une forme de suicide héroïque que tu cherches ? Il n'y a pas d'héroïsme dans la mort ! Je te le dis : oublie ! Passe à autre chose. Grodin, il est trop loin, trop fort pour toi. T'as pas les épaules.

Lize ne pipait mot. Vicctor n'en avait pas fini.

- Et t'as déjà tué un homme ? Tu crois que c'est facile ? Tu sais ce que ça fait ? Ça va te consumer de l'intérieur. Ce n'est pas un acte gratuit. Ça se paie, d'une manière ou d'une autre.

Il s'emporta de plus belle :

- Moi je t'aime ! J'ai pas envie de te perdre !

C'était sorti comme ça. Ce que son coeur criait et qu'il cherchait à contenir. Il se sentait un peu con, un peu à poil. Il aurait mieux fait de se taire. Lize se blottit dans ses bras.

- N'en parlons plus, dit-elle.

Elle s'enroula autour de lui ; ses jambes étaient comme de longues lianes. Bientôt, ils ne formèrent plus qu'un seul rhizome.

Ils restèrent longtemps sans bouger, somnolant à la lisière du sommeil. Lize avait posé sa tête sur l'épaule de Vicctor. Ils finirent par s'endormir l'un contre l'autre. Dans ces moments-là, ils se rechargeaient, reprenaient les forces nécessaires pour affronter le monde.

Lize fut la première à rouvrir les yeux. Il devait être le milieu de la nuit. Une bougie achevait de se consumer. Elle se dégagea de l'étreinte de Vicctor, qui s'éveilla à son tour. Elle était encore imprégnée des errances de son esprit assoupi, qui l'avaient menées jusqu'au jardin d'Anh, au milieu de la jungle. Elle vint s'allonger par-dessus lui et mis ses yeux dans les siens.

- Vicctor, Tu n'aimerais pas avoir une petite maison en pleine Nature avec un jardin et des animaux ?

Il la considéra avec tendresse. La paume de sa main caressait son dos nu.

- Si c'était avec toi, alors j'en rêverais.

Elle l'embrassa.

- Toi Lize, tu t'occuperais du jardin et moi des bêtes ? Tu cultiverais tes plantes médicinales et je ferais pousser des légumes à côté. Et si on avait des chèvres, je pourrais faire du fromage ! Et puis il faudra des poules !

- On pourrait vendre les oeufs, ça nous ferait un petit revenu.

- C'est ça. On vivrait au grand air ! Fini le bruit, la foule ! Fini les prypiates ! Juste le bruit du vent dans les feuilles et puis toi et moi et les mômes...

Lize rit.

- Les mômes ? Comment cela Vicctor ?

- Les nôtres, pardi ! T'en veux combien ?

Il s'emballa :

- Au moins deux, non ? Et si c'est des filles, c'est mieux ! Je crois que je préférerais avoir des filles.

Pas toi ?

- Tu vas trop vite Vicctor.

Mais elle l'embrassa de plus belle.

Vendredi 7 août

Amon Doe était assis à son bureau de la schtakhyia de l'Evêché. Le kappo bénéficiait d'un fauteuil confortable et d'une vaste pièce à sa disposition. L'espace était fonctionnel, sobre, et reflétait le caractère rigoriste de son occupant. Pour seule fantaisie, il avait disposé sur son bureau une statuette du Radion. Derrière lui était encadrée une feuille marquée du sceau de la ville, signée de la main du maire, sur laquelle était écrite : *Remerciements pour services rendus*. Dans un peu plus d'une heure, il se rendrait à la mairie pour une réunion importante. Il se délassa en attendant son prochain rendez-vous.

La personne qu'il attendait ne se fit pas attendre. Elle entra par une porte dérobée, s'avança face au bureau, puis se tint immobile, les mains croisées. L'entrevue fut de courte durée.

Amon Doe arborait un rictus ravi. Il joignit ses mains comme s'il s'apprêtait à prier.

- Encore une fois tu nous es d'une aide remarquable. Tes renseignements sont précieux et nous seront utiles. Bientôt, tu seras récompensé. Va, maintenant.

Elle sortit de la schtakhyria par une petite porte sur le côté et scruta à droite et à gauche : personne ne l'avait vue sortir du bâtiment. Elle s'engouffra dans le Panier.

Quelques minutes plus tard, Amon Doe quittait la schtakhiya par l'entrée principale. De gros nuages noirs et chargés empêchaient la lumière de percer. Un fort vent du Sud s'était levé, emportant dans son sillage chiffons et détritrus. Un grain de poussière vint se loger dans l'oeil du kappo, qu'il essuya d'un revers de manche.

Il arriva rapidement au niveau de la mairie, sur le bas de la Canebière. Grodin avait convoqué tous les kappos de la ville pour une réunion de la plus haute importance. Amon Doe parcourut le ponton qui menait à l'édifice, gravit les escaliers, entra par une porte monumentale et arriva dans un vaste hall, paré de chaque côté d'une coursive, qui montait jusqu'à un plafond fait de bas-reliefs joints en leur centre par une verrière. Le sol était constitué de plaques de marbre noires et blanches, réparties en formes géométriques. Il entreprit un escalier situé sur le côté et parvint au premier étage. Il parcourut la coursive jusqu'à se trouver face à une porte massive barrée par des prétoriens, qui s'écartèrent et le laissèrent passer. Amon Doe pénétra dans le bureau du maire.

Si le bâtiment était conçu pour impressionner le passant, le bureau de Grodin l'était tout autant. De luxueux tapis étaient étendus au sol, tapisseries anciennes et boiseries ornées couvraient les murs. Au plafond, à six mètres de hauteur, étaient sculptées des scènes de chasse en bas relief.

Un salon en cuir avait été aménagé à côté d'un imposant bureau en bois précieux. Au centre de la pièce se trouvait une grande table sur laquelle avait été placée une carte de Marseille. Il y avait déjà une bonne dizaine de personnes.

Grodin s'approcha du kappo et posa sa main sur l'épaule de l'officier. Il l'entraîna vers la fenêtre. Ils échangèrent à mot couvert, alors que les derniers retardataires étaient introduits dans le bureau du maire.

Grodin requit l'attention de l'assemblée et déclara que la réunion pouvait commencer. Ils se placèrent autour de la table.

- Je vous remercie à tous d'être présents aujourd'hui. Nous avons les kappos des schtakhyias de chaque quartier. Pour Belzunce, Tarpain Vamal. Pour le secteur Cours Julien, la Plaine, René Le Museleur. Pour Noailles, Haamid Rachlyne. Pour le secteur Panier et Joliette, Amon Doe. Pour la Belle de Mai et Sinh-Moron, Nayap Tioneb. Pour les Réformés, Perséphane Rat-Vier. Pour le secteur Sud-Port, Duflan Zemur. Pour Vauban et Le Roucas-Blanc, Reno Sa-Myagyali. Je salue également notre Très Saint Archiprêtre, Ramos, qui nous fait l'honneur de sa présence, et dont je vous dévoilerai la contribution tout à l'heure.

Ramos, aussi sévère qu'à l'accoutumée, salua froidement l'assemblée.

Grodin poursuivit :

- L'action que nous nous apprêtons à mener est d'une importance capitale. Nous avons confirmation de la résurgence de foyers terroristes. Des renégats menacent l'ordre public. Cela ne saurait être toléré. Grâce à nos informateurs et à la faveur des recoupements que vous avez effectués, nous avons localisé des caches, des lieux de rencontre. Nous avons identifié les éléments séditieux. Nous avons leurs adresses, leurs emplois du temps, leurs habitudes. Demain, dans la nuit de samedi à dimanche, nous agirons simultanément dans toute la ville. Vous avez tous reçu mes instructions, nous allons désormais faire un tour de table des cibles prioritaires.

À la Plaine, le kappo René Le Museleur fit état d'un repaire d'infidèles Ber-Bers, d'un local discret occupé par des Gnaouas et d'une quinzaine d'individus déviants. À Noailles, des ouvriers tanneurs mécontents avaient proféré des insultes à l'égard du maire. D'autres avaient été entendus tenir des propos blasphématoires à l'encontre de Yöloh. Une cache pleine de reliques zulus avait également été repérée. À la Belle de Mai, dans une fabrique d'ampoules, des ouvrières oxytanistes avaient formé une organisation clandestine. Là aussi, l'on avait identifié une cache, qu'on soupçonnait de contenir des armes. Au Panier et à la Joliette, Amon Doe avait fait preuve de zèle en démasquant pas moins de cinquante hérétiques, dont quelques-unes de ces Murènes Vicieuses dont on croyait être débarrassés. Un lieu de rassemblement Zulu avait également été repéré. Dans les quartiers riches de Belzunce, de Vauban et du Roucas-Blanc, les choses étaient plus calmes, mais l'on avait tout de même réussi à débusquer quelques mécontents qu'il convenait de réduire au silence. Même aux confins du nomansland, des poches terroristes avaient été découverts.

Chaque officier présent avait préparé un plan d'attaque qu'il exposa brièvement.

L'affaire fut vite entendue. Tous les hommes disponibles devaient être mobilisés. Les officiers avaient devoir de confidentialité. Leurs hommes ne devaient être informés de la teneur de leur mission que le samedi au soir, juste avant l'assaut. Celui-ci débiterait dans toute la ville à minuit tapante.

Grodin se tourna vers Ramos.

- Notre Très Saint Archiprêtre participera à l'opération en mettant à notre disposition « certains moyens logistiques », si je puis dire.

- Je vous remercie, Monsieur le Maire, pour ce brillant exposé. Il s'agit en effet de renforcer ce que j'appellerai notre capacité de stockage. Les geôles des schtakhayas, sont, comme vous le savez tous, déjà fort surchargées. J'ai proposé de mettre à sa disposition les cachots de notre sanctuaire, le Très Saint Ksar.

- Ce que j'ai accepté. La consigne est la suivante : tous les scélérats arrêtés dans la nuit de samedi à dimanche devront être conduits au Saint Ksar. Les zeks vous apporteront leur soutien et se chargeront de veiller sur eux.

Ramos marqua son approbation d'un mouvement de la tête. L'on régla les derniers détails et la réunion prit fin.

Amon Doe s'en retourna à l'Evêché. Il se frottait les mains : la ville avait besoin d'une purge. Il se réjouissait d'être l'un des artisans majeurs du grand nettoyage qui s'annonçait.

Nuit du samedi 8 au dimanche 9 août

C'était une nuit moite. Le vent était tombé en fin de journée et de lourds nuages électriques s'étaient accumulés au-dessus de Marseille.

Les lieux des soirées changeaient fréquemment. La tour n'avait pas été utilisée depuis celle à laquelle Lize avait participé, en avril. Au sommet, la plateforme extérieure était plongée dans l'obscurité, dans un silence que seules venaient troubler les pulsations étouffées des basses en provenance de la piste de danse. Là, la fête battait son plein. Lize était impatiente de tester les nouveaux pas qu'elle avait appris aux cours de Bridgette et Dawhid. Les danseurs avaient formé une ronde.

- Tout part d'une ronde, lui avait confié Amhénotep alors qu'il lui enseignait l'histoire de la communauté marseillaise.

Lize s'avança. Elle détacha ses cheveux et utilisa sa crinière comme un accessoire. Elle manquait encore de technique, mais elle compensait par un méchant sens du rythme. Les danseurs étaient en feu. Certains battaient la mesure, d'autres l'acclamaient. Le DJ enchaînait d'incroyables pépites sonores. L'atmosphère était chaude et les murs suintaient.

RBL venait de transmettre les platines à Djill. Comme à son habitude, il était apparu à l'improviste. Bientôt il disparaîtrait dans la nuit, à l'aide de la tyrolienne tendue sur le rebord de la plateforme.

Au même moment, une armée de schtakhs débarquait au pied de la tour. L'attaque fut brève. Elle prit les Shakas par surprise, et fondit sur eux avant même qu'ils aient eu le temps de voir venir le danger. Les Zulus submergés, ils furent neutralisés, ligotés, bâillonnés et poussés vers l'intérieur. Deux autres barges accostèrent discrètement, déversant une masse de schtakhs prêts à prendre d'assaut le dernier étage.

RBL s'apprêtait quitter la plateforme à l'aide de la tyrolienne. Il se délectait de l'aspect théâtral que ne manquerait pas de provoquer son saut dans le vide. Il se pencha en avant : des mouvements attirèrent son attention. Il comprit aussitôt ce qui se jouait au pied de la tour. Il cria de tout ce qu'il pouvait :

- Alerte ! Alerte ! Les schtakhs sont en bas !

Ceux qui se trouvaient sur la plateforme s'arrêtèrent net. Puis ce fut la panique. Une agitation désordonnée s'empara d'eux. Noor se tenait impassible au milieu de la tempête. RBL empoigna son bras et la secoua vivement. Il la somma d'aller prévenir ceux qui dansaient, qui n'avaient pas

encore conscience du péril. Il fallait évacuer sans délai. Tant pis pour le matériel. Les vies importaient plus que les reliques.

RBL s'approcha du monte-charge. La corde était en mouvement : les assaillants avaient entamé l'ascension. Il se munit de son couteau et la coupa. Il perçut un grondement métallique, suivi de cris épouvantables et d'un énorme fracas. Quelques secondes de silence. Hurlements de rage, suivis du bruit de bottes dans l'escalier.

La tyrolienne était le seul moyen de fuir, mais les choses prenaient plus de temps que prévu. Vicctor et Lize bloquèrent la porte d'accès aux escaliers. Ils entassèrent ce qu'ils trouvèrent sous la main : banquettes, table, machines, vélos à électricité... Tout y passa. Ça ralentirait les schtacks. Espérance dérisoire.

Une dizaine de personnes avaient déjà filé par la tyrolienne lorsque les schtakhs butèrent contre la porte d'accès. Au son sourd des poussées répétées contre la porte, les occupants du dernier étage furent saisis d'effroi. RBL ne prit pas le temps de s'harnacher. Juste avant de se lancer, il se retourna. La dernière chose qu'il vit fut Vicctor et Lize tentant de retenir la porte face aux assauts des stackhs. Il se jeta dans le vide. À mi-distance, il comprit que leur seule retraite avait été confondue. Les schtakhs entouraient les dix qui avaient déjà fui et qui étaient allongés face contre terre. RBL lâcha la tyrolienne. Il disparut dans les flots noirs.

En haut, la troupe était parvenue à dégager l'accès à la plateforme. Certains tentèrent de se battre.

Dawhid rua tête la première. Un coup de baïonnette l'atteignit au ventre. Il s'effondra. Trois secondes de silence sépulcral, puis des rugissements de haine. Bridgette, ivre de douleur, fondit sur les hommes de Grodin. L'instant suivant, une hache l'atteignait à l'arrière du crâne. Elle s'effondra à côté de son homme.

Toute velléité de résistance fut éteinte. À cours d'espoir, certains se jetèrent dans le vide et se rompirent les os.

La lutte était inégale. Les chiens de garde de Grodin prirent rapidement le dessus. Les Zulus furent défaits en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire.

On les plaqua au sol sans ménagement.

Amon Doe paradait au milieu de ses hommes. Il repéra Lize allongée sur le ventre. Il s'approcha d'elle et appuya sa botte sur son visage :

- Tiens donc ! Ma croyante-modèle ! Je savais que tu étais louche ! Tu croyais pouvoir me bernier ? Pauvre fille, va. Je ne donne pas cher de ta peau.

Il lui colla un méchant coup de pompe en pleine gueule.

Le kappo jubilait. Il félicita ses hommes et dit :

- Allez, embarquez-moi toute cette racaille !

.31.

Dimanche 9 août

Sur les berges, à deux-cents mètres de l'endroit où RBL avait chuté, régnait un silence de pierre tombale. Le ciel était sans Lune ; la masse d'eau, d'huile. RBL émergea des flots et se traîna jusqu'au rebord. Le contact avec l'eau avait été rude. Il avait nagé sous l'eau et n'était remonté à la surface que pour reprendre sa respiration. Il était trempé et totalement essoufflé. Tout était désert. La tour se distinguait sous d'épais nuages.

Apercevant les lumières chancelantes de torches enflammées, il s'allongea sur le sol et observa. Il discerna la file des siens que les schtakhs poussaient à coups de matraques dans des embarcations. Celles-ci prirent la direction du petit port de la Joliette, à l'opposé de là où se trouvait RBL. Ensuite, plus rien ne se passa. RBL était seul.

Il se mit en route. Il monta jusqu'au ghetto de Sinh-Moron. En ces lieux où les limites entre la ville et le nomansland se faisaient floues, il repéra un tripot mal famé. Devant, un vieux cheval attelé à une calèche miteuse patientait dans l'attente du retour de son propriétaire. RBL jeta un oeil par la fenêtre. Des hommes d'âge mûr jouaient aux cartes en parlant fort. Une prostituée esquinée était assise sur les genoux du joueur le plus en veine.

RBL se faufila le long du véhicule et défit le harnais qui attachait le cheval à la remorque. Tout en caressant son échine, il lui chuchota à l'oreille. Puis, d'un bond, il monta sur l'animal et décampa dans la nuit.

Lize, Victor et Noor furent jetés sans ménagement au fond d'un cachot. La pièce, nue, sombre, froide, au sol en terre battue, ne faisait pas plus de quelques mètres carrés. Comme seule ouverture, un soupirail situé à la commissure du plafond donnait sur une cour. Un homme, jeune, était recroquevillé dans le coin le plus obscur du cachot. La cape ocre et rouge sang qu'il portait trahissait son appartenance à l'ordre des Oxytanistes.

Les trois Zulus s'assirent à même le sol. Le silence qui régnait n'était troublé que par les hurlements de corps suppliants que l'on torturait. Victor se leva et s'approcha du soupirail. La cour, pavée, était ceinte sur ses côtés par une galerie à colonnades. Des ampoules blafardes apportaient un maigre éclairage. Des prisonniers étaient poussés vers leurs geôles. Lize le rejoignit. Au centre du cloître, des zeks travaillant de concert avec les schtakhs entassaient des reliques saisies lors des rafles. Il y avait les disques, les platines et le système son zulus, des

tambours rituels rastafariens et oxytanistes, des instruments gnaouas, des tenues traditionnelles et des bijoux ber-bers, des papiers, et tout une variété d'objets aux contours nébuleux.

Un grand amas hétéroclite occupa bientôt le centre du cloître. Un mwan y jeta une torche. Le tas s'enflamma. Sur les colonnes les ombres dansaient comme un mauvais présage. Les hommes s'approchèrent du feu. Une clameur joyeuse s'éleva. Certains applaudirent. Ils célébraient leur triomphe.

Lize avait froid. Elle se serra contre Vicctor, qui l'embrassa.

- On va s'en sortir tu verras. Ils veulent juste nous faire peur, dit-il. Mais il tremblait.

La porte de la cellule s'ouvrit. Deux zeks pénétrèrent dans le cachot. Le jeune Oxytaniste recula comme s'il voulait s'encastrer dans le mur et y disparaître.

Le premier garde désigna Lize du doigt. Le second dit :

- Non pas elle. Pas tout de suite.

Il désigna Vicctor :

- Le rouquin, là. Lève-toi, suppôt d'Ib'Liss !

Ils l'attrapèrent par le col et l'emportèrent.

La porte se referma d'un coup sec.

Lize s'assit à côté de Noor. Le jour pointait à travers le soupirail. Elles étaient terrorisées.

Le brave canasson que RBL avait volé était au bord de l'épuisement. À l'Est, un trait rose apparut sous les nuages qui dominaient les sommets du Taoumé et du Garlaban. RBL mit pied à terre. Il attrapa sa monture par la bride et la mena à l'écart du chemin. Il caressa le vieux cheval et l'attacha à un arbre, puis il s'engagea dans le dédale de sentiers qui menaient chez Kimy.

À l'endroit où était bâtie la ferme, il aperçut un épais nuage de fumée. Cela n'augurait rien de bon. Il termina sa route en dehors du sentier, progressant entre les plantes acérées du maquis. Il se dissimula derrière un rocher et observa discrètement. Il ne vit rien, n'entendit rien, si ce n'est le craquement d'une poutre qui se consumait et les bêlements des chèvres qui erraient dans la cour. Il se décida à descendre jusqu'à la ferme.

Tout n'était que désolation. De l'habitation et du corps de ferme, où Kimy et les siens avaient vécu, là où ils s'étaient cachés des fanatiques, il ne restait que des murs nus et des cendres chaudes. Le toit était parti en fumée. Des restes de meubles brûlés apparaissaient au travers de ce qui avait été la porte d'entrée. Il vit le corps calciné du cheval de trait sous les décombres de l'écurie. La bergerie avait subi le même sort. Les chevrettes s'en étaient échappées et erraient, ahuries, dans la cour. Il régnait une odeur de bois mêlée à celle de la chair brûlée.

Il vit Amhénoteq, adossé au fromager, visiblement mal en point.

Lize et Noor échangèrent quelques mots avec celui qui partageait leur cellule. Il était aussi effrayé qu'elles.

Il était en effet un Oxytaniste et avait été mené ici à peine une demi-heure avant elles. Il participait à une nuit de transe, dans un tunnel abandonné, loin dans le nomansland. Comme sortie de nulle part, une troupe armée jusqu'aux dents avait pris d'assaut le lieu où se tenait le rassemblement. Les Oxytanistes s'étaient retrouvés encerclés. Ils avaient résisté. Rapidement, les schtackhs avaient pris le dessus. Comme chez les Zulus, il y avait eu des morts. Personne n'était parvenu à s'enfuir. Il ne savait pas où se trouvaient ceux qui avaient été pris avec lui. Il sanglotait à l'idée de son enfant qu'il ne reverrait pas. La torture, l'emprisonnement ou la mort étaient les seules issues, il en était convaincu. Tous trois se murèrent dans le silence. Ils se décomposaient à chaque plainte déchirante qui leur parvenait.

Un zek, mine patibulaire, entra dans la cellule. Sans un mot, il empoigna le jeune Oxytaniste et l'emporta. Elles ne le revirent jamais.

Lize et Noor se retrouvèrent seules. Elles se dévisagèrent. Qu'allait-il se passer ensuite ? Dehors, les nuages qui s'amoncelaient promettaient une journée suffocante. Dans la cellule glacée, elles frissonnaient.

RBL courut jusqu'au Grand Maître. Amhénotep était assis à même le sol, jambes allongées, le dos contre les racines du fromager. Il n'était vêtu que d'une longue chemise blanche couverte de sang. Il tenait dans ses mains le manche d'un couteau qu'on lui avait planté dans le ventre. Il respirait par à-coups. Son visage tuméfié était à peine reconnaissable.

RBL s'accroupit face au vieil homme :

- Comment te sens-tu ?

Amhénotep eut un rictus affreux :

- J'ai connu des jours meilleurs.

Il toussa, et cette toux lui provoqua des spasmes de douleur.

- Veux-tu que je t'aide à retirer ce couteau ?

- Si tu enlèves cette lame, je vais me vider de mon sang encore plus vite. Il n'y a plus rien à faire, mon ami, je sens déjà mes forces me quitter. Mon heure est venue. Je pars heureux car j'ai accompli ma tâche.

RBL craignait que les corps de Kimy et de ses enfants n'aient été engloutis sous les décombres.

Chaque mot qu'émettait Amhénotep lui demandait un effort pénible.

- Je t'ai dit : j'ai accompli ma tâche. Ils sont sains et saufs. Je crois.

- As-tu la force de me raconter ce qu'il s'est passé ?

- Je vais essayer.

Augustin était parti depuis une semaine et n'était toujours pas revenu. Kimy et Elias dormaient. Amhénotep s'était réveillé, pris d'une envie de se soulager. Avec l'âge, sa vessie lui faisait défaut.

Il s'apprêtait à uriner sur le tas de fumier quand il entendit, venant du sentier, des sons qui s'apparentaient au craquement de branches sous des pas. Tendait l'oreille, il distingua des paroles prononcées à voix basse. Il se pressa d'aller réveiller la maisonnée.

Déjà, les schtakhs pénétraient dans la cour et encerclaient la maison. Kimy saisit son arc et s'approcha de la fenêtre. Elle décocha une flèche qui vint se planter entre les yeux d'un des assaillants. Les schtakhs se mirent à couvert. Des coups de feu fusèrent, qui ricochèrent contre l'encadrement de la porte. À l'intérieur, Kimy avait bougé la table de la cuisine, dégagé un tapis et relevé une trappe qui donnait sur une cave. Elle y poussa avec vigueur son enfant. Puis elle héla Amhénotep.

Amhénotep prit l'arc des mains de Kimy :

- Je suis trop vieux, je vous ralentirai et on se fera tous prendre. Si je reste, je pourrai les contenir au moins un temps.

Le vieil homme était décidé. Il n'y avait pas le temps de négocier. Kimy serra l'ancien dans ses bras une dernière fois avant de s'engouffrer dans la cave. Elias venait d'allumer une lampe à huile. Ils déplacèrent un vieux buffet et dégagèrent l'entrée d'un tunnel. Kimy et Driss l'avaient creusé bien avant qu'il ne tombe malade, dans les premiers temps de leur installation en ces lieux isolés. Ils s'y engagèrent à quatre pattes. À l'étage du dessus, Amhénotep envoyait flèche sur flèche. Il se sentait prêt à tenir un siège. Un deuxième schtakh s'effondra. Puis un troisième.

Le tunnel n'était pas long de plus d'une soixantaine de mètres. Kimy et Elias refirent surface à flanc de colline, à l'opposé du sentier qui accédait à la ferme. Ils s'engagèrent dans le maquis, et prirent la direction de la crête, deux cents mètres plus haut.

Depuis la maison, Amhénotep insultait copieusement les schtakhs :

- Bande de payots ! Venez manger mon vier ah !

Il arriva à court de flèches. C'était le moment que l'ennemi attendait pour lancer l'assaut. Un schtakh taillé comme une armoire entra le premier. Il jeta l'ancien au sol et lui massacra le visage. D'autres suivirent, qui se ruèrent dans la cave. Ils trainèrent Amhénotep à l'extérieur, le rouèrent encore de coups et lui plantèrent ce couteau dans le ventre.

- Pas de mort honorable pour les chiens de son espèce, qu'il se vide de son sang et qu'il crève lentement ! Aboya le kappo qui menait la troupe.

Ceux qui s'étaient faufilés dans le tunnel revinrent bredouilles. À part ce vieux, il n'y avait ici plus âme qui vive. L'officier tança vertement ses hommes. Entre deux spasmes, Amhénotep rigolait et se foutait de leur gueule.

Les schtakhs mirent le feu aux bâtiments. Leur affaire faite, ils quittèrent les lieux, laissant Amhénotep agonisant.

RBL avait les yeux emplis de larmes. Le vieux sage lui souriait :

- Ne sois pas triste, mon ami. J'ai eu une longue vie. Une riche vie. Il est temps. Je ne regrette rien. Au contraire, je suis heureux. Kimy et les enfants sont sains et saufs. Ils auront encore bien des années à vivre.

Ce furent ses dernières paroles. RBL n'eut pas le temps de lui demander où Kimy était allée. Il se saisit d'une pelle et, à l'écart, il creusa un trou dans la terre desséchée. Il traina le corps d'Amhénotepe et il l'enterra. Sur une planche, il grava : Amhénotepe, Grand Maître du Chapitre Zulu de Marseille. Ne sachant pas sa date de naissance, il n'inscrivit que la date de sa mort. N'ayant plus rien à faire là, RBL s'en alla.

Dans l'après-midi du dimanche, le zek qui avait emmené Vicctor ouvrit la porte du cachot. Il soutenait un Vicctor chancelant, incapable de tenir seul sur ses jambes. Il était méconnaissable : ils l'avaient salement abimé. Le zek lâcha Vicctor, qui telle une masse inerte s'effondra sur le sol. Lize se pressa à son chevet. Folle de rage, elle hurla au garde :

- Bande de lâches ! Que lui avez-vous fait ?

Le schtakh menaça :

- Ferme ta gueule toi ! Ou je t'encule devant ton pote !

Puis, la considérant d'un air salace, il ajouta :

- C'est que t'es bonne en plus !

Lize se tut et baissa les yeux vers le sol. Il en avait le pouvoir et il en était capable. Le zek était attendu ailleurs. Il ne mit pas sa menace à exécution et laissa les prisonniers à leur triste sort.

Ceux qui avaient torturé Vicctor étaient des pervers. Son corps portait les stigmates de la cruauté dont il avait été victime. Son torse était recouvert d'entailles profondes, de plaies, de brûlures. Il lui manquait les dents de devant. Son nez et sa mâchoire étaient cassés, ses yeux pochés de bleus conséquents. Le torse et le visage étaient couverts de sang séché, son front était brûlant. Il jeta à Lize un regard suppliant. Elle l'aida à s'asseoir contre le mur.

Sa voix n'était qu'un filet rauque, entrecoupé de quintes de toux et de crachats sanguinolents.

- Ils n'y sont pas arrivés. Ils n'y sont pas arrivés.

- À quoi, Vicctor ? Demanda Lize, éplorée.

- À me faire parler. J'ai rien dit chérie. Rien. Je n'ai donné personne.

- Je suis fière de toi Vicctor. Tu as été fort. Mais...

Elle n'eut pas la force de poursuivre. Elle tremblait. Stupeur, fureur et effroi mélangés.

Elle se reprit tant bien que mal :

- Mon pauvre Vicctor. Vois ce qu'ils t'ont fait.

Vicctor prit la main de Lize dans la sienne. Il pleurait.

- Je t'aime. Je t'ai aimée dès le premier jour où je t'ai vue. Et je t'aimerai toujours.

Lize porta sa bouche à celle de Vicctor. Ses lèvres avaient le goût du sang et des larmes. Elle scruta au fond de ses yeux :

- Moi aussi je t'aime Vicctor.

Elle pensait qu'ils avaient toute la vie devant eux. Elle avait pris son temps. Elle s'en voulait.

- Je t'aime Vicctor. C'est toi mon homme.

Il la fixa avec tout l'amour qu'il avait pour elle.

- Je le vois maintenant. Je t'ai toujours connue. Tu as toujours été là. On se retrouvera toi et moi.

Victor émit un dernier souffle, avant de succomber dans les bras de Lize.

Elle n'avait plus aucun espoir. Elle aurait voulu hurler mais elle était incapable de produire le moindre son.

Dimanche 9 août

En faisant le sacrifice de sa vie, Amhénotep avait permis à Kimy et à son plus jeune fils de fuir. Lorsque les schtakhs découvrirent le souterrain, ils étaient déjà loin. Kimy connaissait mieux que quiconque cet enchevêtrement de broussailles et de rocs asséchés qui couvrait le massif de l'Étoile. Ils n'eurent aucun mal à dissimuler leurs traces. Le maquis facilita infiniment leur tâche. Kimy et son fils marchèrent tout le jour, contournant Marseille par les marges du nomansland. Ils prirent vers l'Ouest, par la crête du Bau Trauqua, puis ils dépassèrent la tête du Grand Puech et le Mont Julien. Ils obliquèrent pour atteindre le sommet du Taoumé, continuèrent vers le Sud, évitant le hameau de la Treille entièrement acquis aux prypiates, puis descendirent jusqu'à la mangrove du Prado, qui remontait loin dans la vallée et qui barrait l'accès au massif des Calanques. Ils s'aventurèrent dans ces eaux boueuses et peu profondes, mi-salées mi-douces, se frayant un passage dans un labyrinthe de racines de palétuviers et de bois morts. Ils arrivèrent ensuite au village abandonné de Sinh-Marsell, d'où ils rejoignirent le Mont Carpiagne. Au-delà s'élevaient le Mont Puget et les Calanques, massif minéral dont les falaises plongeaient dans la mer. Seules quelques plantes piquantes, et de grands cactus, punctuaient le paysage. Elias ne tenait plus sur ses jambes. Il avait faim, et soif. Kimy n'avait rien à lui donner. Ils parvinrent enfin aux ruines de Luminy, où des massacres avaient autrefois été commis. Une fois dépassé ce lieu de triste mémoire, ils descendirent jusqu'à un sentier dissimulé entre deux rochers. Peu après, ils étaient en vue du petit port de Morgiou.

La dernière visite de Kimy à Morgiou datait de plusieurs années. Elle espérait que rien n'aurait changé. N'en étant pas certaine, elle cacha son fils dans les broussailles, et lui ordonna de ne pas en sortir avant qu'elle ne soit de retour.

Elle continua seule sur le sentier qui menait à la Calanque. Celui-ci débouchait sur une rue étroite, bordée de cabanons, qui descendait jusqu'au petit port. Un groupe d'enfants fondit sur elle comme une nuée de mouches. Des mères sortirent des habitations et commandèrent aux enfants de rentrer. Rares étaient les étrangers qui s'aventuraient jusqu'ici. Kimy poursuivit son chemin sous le regard farouche des femmes de Morgiou.

Elle fut vite au port. Des hommes chargeaient des ballots dans la cale d'un voilier. Kimy s'approcha, planta ses deux jambes dans le sol, mis ses mains sur ses hanches, et héla :

- Janpièr ? Janpièr Barriol ? Es-tu là ?

- Qui me demande ? Vociféra une voix grave.

- Viens voir par toi-même !

L'homme émergea de la soute et sauta par-dessus bord.

- Mais ne serait-ce pas cette beauté de Kimy ?

Il avait passé la cinquantaine. Grand, musclé, il portait une longue barbe qui commençait à virer du noir au gris. Il avait retiré sa chemise. Ses bras étaient épais ; son torse, son dos et ses jambes intégralement recouverts de poils. Janpièr tenait autant de la bête que de l'homme. Il ouvrit ses bras et embrassa Kimy, qui, à côté de lui, paraissait toute petite.

- Toujours dans la contrebande à ce que je vois ? Dit-elle, espiègle.

- Il faut bien faire vivre nos familles.

- Que chargez-vous ?

- Une cargaison de pavot appartenant aux Narcos de Gap. Comme tu le sais, Ramos a fait pression sur Grodin pour qu'il interdise le commerce du pavot. Du coup, le cartel a perdu l'accès au port de Marseille, qui était leur principale voie vers l'export. J'ai proposé de leur « rendre service », si tu vois ce que je veux dire. Bien sûr, Grodin continue à prendre son pourcentage... Cette nuit, ce bateau partira en direction de Genova. Tu savais que la ville s'est spécialisée dans la transformation du pavot en héroïne ?

- Non, je l'ignorais.

- J'imagine que tu n'es pas venue jusqu'ici pour parler contrebande. Que me vaut ta visite ?

Kimy raconta dans les grandes lignes ce qu'il était arrivé. Acculée, elle était venue jusqu'à lui pour trouver un refuge.

Le velu marin n'eut aucune hésitation.

- Le pouvoir de Grodin ne s'étend pas jusqu'à Morgiou. Le pourcentage que je lui verse m'assure la tranquillité. Va donc chercher ton fils. Vous serez en sécurité ici. Le vieux Ahmadou est décédé l'an dernier et depuis son cabanon est inoccupé. Vous vous y installerez. Je vais dire à ma femme qu'elle vous donne à manger. Vous devez être affamés après cette longue marche.

- On crève de faim, avoua Kimy.

Une fois qu'ils eurent mangé, Elias s'allongea sur une banquette. Il s'endormit aussitôt. Kimy s'assit sur le perron du cabanon. Janpièr s'était montré généreux. Elle savait qu'en cas de coup dur elle pourrait compter sur lui. Pour la première fois depuis qu'ils avaient fui, elle souffla.

Ils étaient sains et saufs et ils le devaient à Amhénotep. Il était mort ou emprisonné à l'heure qu'il était. Probablement mort, pensa-t-elle, abattue. Qu'était-il arrivé à Lize, à RBL, à Vicctor ? Avaient-ils aussi été concernés par une attaque ? Il y avait une soirée Zulu samedi soir. Étaient-ils rentrés sains et saufs ? Avaient-ils été arrêtés ? Ou pire : tués ? Et Augustin ? Où était-il ? Se ferait-il prendre, de retour à la ferme ? Il était bien trop malin pour ça. Saurait-il la retrouver ? Elle n'en doutait pas un seul instant.

Dimanche 9 août et lundi 10 août

Dans la matinée du dimanche, la nouvelle des rafles de la nuit se répandit dans Marseille comme un feu de broussailles un jour de mistral. Bravant la moiteur étouffante d'un ciel d'orage qui ne venait pas, des mères et des pères, des épouses et des époux, des frères et des soeurs, vinrent protester devant les schtakhyias et le Saint Ksar.

Ils furent dispersés violemment. L'on arrêta les plus véhéments. Devant le Saint Ksar, Ramos n'hésita pas à faire tirer sur l'attroupement. Bien vite, toute velléité de protestation fut matée.

Marseille se tint calme tout le reste de la journée. En apparence, du moins. Mais, derrière les murs des immeubles, dans l'intimité des appartements, dans le secret des arrière-salles des tavernes, partout dans le Marseille populaire bruissaient des murmures d'indignation. Après des années d'humiliation, de foi contrainte, de rage contenue, c'en était trop. Tous ces cadavres qu'on n'avait jamais retrouvés, tous ces disparus qui n'étaient jamais rentrés à la maison, toutes ces vies brisées, se rappelaient à la mémoire des marseillais.

Ceux qui avaient été arrêtés, qu'ils soient Zulus, Oxytanistes, Rastafariens, Kommandos Zultras, Ber-Bers, Murènes Vicieuses, Derniers Juifs, Gnaouas, Rhôms, Gitans... ; ceux-là qui étaient aussi les ouvriers et ouvrières, les dockers, les tanneurs, tous étaient des enfants du petit peuple marseillais. Ce petit peuple qui chargeait et déchargeait sur les quais, qui trimait et assemblait dans les fabriques, qui avait subi maintes et maintes humiliations, qui s'était endormi le ventre vide plus d'une fois, qui rentrait le soir brisé de fatigue ; ce petit peuple n'en pouvait plus. Après des décennies à courber l'échine, Marseille s'apprêtait à demander des comptes.

Le dimanche, donc, une rumeur grandit et déferla sur la ville. La rumeur se fit clameur. La populace était décidée à riposter. Ensemble. Le nombre était leur seule force. Le lundi, dès quatre heures du matin, les gens commencèrent à ériger des barricades. Pas un seul ouvrier, pas un seul docker, pas un seul tanneur, ne se présenta au travail.

Noailles, le Cours Julien, la Plaine, Les Réformés et la Belle de Mai bloquèrent les voies principales. Le Panier ferma toutes les entrées du quartier et se retrancha. À Lenche, aux Treize Coins, en bas de la Montée des Accoules, au passage de Lorette... Les habitants érigèrent des barrages qui interdirent tout accès au quartier.

Des fidèles prypiates tentèrent de s'y opposer. Ils se prirent des gifles et furent priés de décamper. À la Plaine, deux mwans qui s'étaient opposés à l'érection d'une barricade repartirent nus, dépouillés de leur robe de bure.

À six heures, tout était déjà en place. Les schtakhs dépêchés en urgence pour circonscrire la révolte ne purent que constater le fait établi.

Chez les riches, à Belzunce, à Vauban, au Roucas-Blanc, se propagea la terreur de ces hordes en guenilles prêtes à raser la ville. L'on réactiva à la hâte d'anciennes milices d'autodéfense, et l'on se calfeutra dans l'attente d'un mouvement du camp d'en face.

C'est ainsi qu'à midi le lundi, Marseille était coupée en deux camps antagonistes.

Ni Grodin, ni Ramos, ni leurs lieutenants n'avaient imaginé qu'une telle réaction fut seulement possible. Depuis vingt-cinq ans, quelle que fut l'ampleur de la répression, Marseille s'était tenue tranquille. Ils croyaient acquise la fausse certitude que plus ils tenaient le peuple en bride, plus celui-ci courbait l'échine. Ils n'avaient pas tenu compte du poids de la frustration contenue toutes ces années. Imprévisible avait été la réaction des couches populaires marseillaises ; attendue était celle des puissants : après la surprise et la stupeur viendrait la réaction. Elle serait sans pitié.

Pour l'heure, un calme étrange régnait en ville. Chaque camp se toisait et fourbissait ses armes.

RBL arriva en ville le dimanche en fin d'après-midi, le cœur lourd et l'esprit aux aguets. Il se savait recherché et il était conscient que les lieux sûrs d'hier ne l'étaient plus aujourd'hui. Il ignorait qui s'en était sorti. Il ne savait pas encore que la rafle avait concerné tous ceux considérés comme déviants.

Il se rendit au Panier, où il espérait obtenir des informations. Il savait l'entreprise risquée et craignait, à juste titre, pour sa vie. Arrivé au quartier, il entendit les rumeurs, les bruissements, les chuchotements. Marseille était une ruche séditeuse prête à se soulever.

RBL gardait au Panier des amitiés solides. Il se mit en quête d'un refuge où passer la nuit. Il n'eut pas à le chercher. Rue Baussenque, la porte d'une échoppe s'ouvrit sur son passage. Un homme interpella le Zulu en fuite. RBL reconnut Cheikh Sall, cordonnier de quarante-cinq ans et, dans la clandestinité, important membre de la communauté rastafarienne marseillaise. Apparemment, Cheikh était passé entre les mailles du filet.

- RBL ? Toi ici ? Entre vite, les rues ne sont pas sûres !

RBL ne se fit pas prier.

- Qu'est-ce que tu fous là ? Je croyais que tous les Zulus avaient été arrêtés.

- Je m'en suis sorti de justesse, répondit RBL, avant d'ajouter : Amhénotep est mort.

- Amhénotep ? Le vieux ? Votre Grand Maître ?

- Lui-même.

- Tu m'en vois fort peiné, mon ami.

Le Rastafarien tira les rideaux et ferma boutique. Ayant ses appartements au premier étage, il fit descendre par l'une de ses filles un reste de thiep et une pleine carafe de bissap. RBL, qui n'avait rien avalé depuis la veille, mangea avec appétit. Cheikh confia à RBL que toutes les organisations clandestines avaient été touchées. Ceux qui avaient été pris avaient été conduits au Saint Ksar. Tous deux en étaient convaincus : il fallait agir sans attendre. Les conditions étaient réunies. Cheikh avait passé la journée dans son atelier à consulter tout ce que le quartier comptait de

mécontents. Il était au courant de tous les plans qui avaient été élaborés pour organiser la riposte.

RBL ressortit à la nuit tombée. Il voulait vérifier si une cache sous la place des Moulins, où des armes étaient dissimulées depuis vingt-cinq ans, avait échappé à la vigilance des schtakhs. La planque n'avait pas été découverte. Sur le retour, il passa à la résidence du Refuge. Nursultania n'avait pas vu Lize depuis samedi. La logeuse pesta contre sa locataire, qui ne lui apportait que des problèmes. Cette idiote s'était probablement mise toute seule dans de beaux draps. C'était de sa faute. Elle n'allait pas la plaindre.

Ayant pris congé de madame Raffass, il fit une rencontre inattendue. Une vieille connaissance qui cherchait un refuge discret pour la nuit, à qui Cheikh offrit l'hospitalité sans sourciller.

Le lendemain matin avant l'aurore, tous trois étaient parmi les premiers à monter les barricades.

Dimanche 9 et lundi 10 août

Le cachot était un monde dans lequel l'espoir n'avait pas sa place. Toute espérance, si ténue qu'elle ait pu être, avait été engloutie dans les minutes qui avaient suivi la mort de Vicctor. Lize, tremblante et prise de spasmes incontrôlables, le serrait contre elle. Noor s'approcha. Elle s'accroupit et l'invita à lâcher le corps sans vie. Lize hoquetait. Son visage n'était que douleur et affliction. Elle se blottit contre Noor. Celle-ci lui caressa les cheveux jusqu'à ce qu'elle retrouve un semblant de calme. Les hoquets cessèrent.

Les deux jeunes femmes demeurèrent longtemps l'une contre l'autre. Des hurlements inhumains résonnaient sans cesse à travers les couloirs et les coursives. Le jour baissa. L'obscurité s'installa peu à peu dans la cellule. Des pas retentirent, qui s'arrêtèrent devant la porte close. Bruits de clés qu'on tourne dans une serrure. Deux zeks entrèrent.

L'un désignant Noor, dit à l'autre :

- Elle, c'est le fromage.

Puis, considérant Lize :

- On se garde le dessert pour plus tard. Pas vrai ma belle ?

Il était sale. Il lui manquait les dents de devant et ses yeux avaient quelque chose de lubrique. Une effroyable odeur de sueur aigre émanait de lui. Lize et Noor baissèrent la tête, fixant un point invisible sur le sol en terre battue.

L'autre zek, un barbu, balança un coup de botte dans les côtes du corps de Vicctor, qui s'affaissa sur le côté.

- Tiens, il est mort ce con.

Le premier rétorqua :

- Une vermine de moins ! On va pas le pleurer.

Son camarade se lamenta :

- Ça me fatigue de transporter des corps. C'que ça pèse ! Je me suis tapé les deux derniers, cette fois-ci c'est à ton tour !

- Ça va, si tu veux. Je te laisse le soin de t'occuper du fromage, dit l'autre en un rictus salace.

Vicctor fut chargé à dos d'homme tel un vulgaire sac de patates douces. Le schtakh édenté prit brutalement Noor par le bras et la poussa sans ménagement vers l'extérieur. Avant de refermer la porte, il laissa à Lize un pichet empli d'une eau malsaine et un bol contenant un gruau translucide.

- Reprends des forces, tu vas en avoir besoin, lui lança-t-il, l'oeil carnassier.

Lize se retrouva seule, prise dans des perspectives cauchemardesques. Mue par l'instinct de survie, elle but à petites gorgées l'eau souillée, puis elle avala la soupe. Elle avait un goût dégueulasse.

Les heures succédèrent aux minutes. Lize, qui n'avait pas fermé l'oeil depuis plus de trente-six heures, s'endormit peu après minuit. Le grincement de la serrure la tira d'un sommeil inquiet.

Les zeks jetèrent Noor dans la pièce et refermèrent immédiatement la porte. Noor était vivante. En apparence. Elle portait peu de traces de coups, mais elle se trouvait dans un état de sidération avancée. Elle n'était couverte que par une chemise déchirée, boutons arrachés, qui la laissait à demi nue. Elle alla se pelotonner dans le coin le plus éloigné de la porte et enfonça sa tête entre ses genoux.

Lize tenta de l'apaiser. Noor mit du temps à parler. Elle s'exprima par saccades entre deux râles mortifères. Ils l'avaient violée. Salement. À de multiples reprises. Durant des heures. Ils y étaient allés à deux, à trois, à quatre à la fois. Ils l'avaient humiliée au point qu'elle n'en tenait presque plus sur ses jambes. Elle avait parlé. Elle avait fini par dire oui à tout ce qu'ils voulaient.

Lize la fit boire un peu d'eau. Puis elle l'enlaça. Le sommeil ne leur accorda pas son répit. Noor ne cessa de trembler qu'au petit matin.

Le jour se leva. Ça aurait été un lundi ordinaire. Lize se serait éveillée dans les bras de Victor. Peut-être seraient-ils descendus boire un khawa d'orge au Barjac. Elle pensa aux autres Zulus. Avaient-ils connu un sort aussi funeste que le leur ? Avaient-ils été torturés ? Assassinés ?

Bientôt, ce serait son tour à elle. Cette idée la pétrifiait. Elle songea au Père Blaize, qui ne la verrait pas arriver au travail mardi matin. S'inquiéterait-il ? Ferait-il en sorte de retrouver sa trace ? Et quand bien même, quel pouvoir avait-il de la délivrer ? Absolument aucun. Serait-il déçu ? Triste ? Porterait-il le deuil ? Ou alors serait-il mis en cause et accusé par sa faute ? Ce qui serait encore pire.

Peu avant dix heures, les deux zeks, l'édenté et son compère, entrèrent dans la cellule. Noor se terra dans son coin, cherchant à se fondre dans la pierre noire qui couvrait les murs du cachot. Cette fois, ce fut Lize qui fut attrapée par le bras et emmenée. Au moment de franchir la porte, elle tourna la tête. Les yeux de Noor étaient emplis d'épouvante. Si Lize revenait vivante dans cette cellule, elle ne serait plus jamais la même.

Elle fut conduite jusqu'à une pièce dépourvue de fenêtres, au sol et aux murs uniformément carrelés de blanc. Une batterie d'ampoules alignées au plafond émettait une lumière puissante, qui l'aveugla. La pièce était grande, nue. Une chaise maculée de taches de sang était placée en son centre. Des lanières de cuir pendaient des accoudoirs. Sur une table placée contre un mur, étaient alignés des pinces de différentes tailles, un scalpel, et d'autres instruments dont Lize ne devinait que trop bien la fonction. Contre le mur opposé se trouvait un matelas moucheté de

taches. Sans mot dire, le zek à qui il manquait des dents, déchira la chemise de Lize et la jeta violemment sur la paillasse.

Les deux hommes bavaient avec envie. Ils sortirent leur sexe de leur pantalon. Lize détourna le regard. Le barbu l'empoigna par le menton et la força à le regarder dans les yeux.

- Je te conseille d'ouvrir la bouche si tu veux pas qu'on te casse tes jolies dents.

Puis, s'adressant à l'édenté, il ajouta :

- Sans ses dents, vous feriez un joli couple !

L'autre émit un rire affreux.

C'est à cet instant précis qu'un tocsin retentit. Juste après, un zek entra :

- Rassemblement ! Maintenant ! Cria-t-il.

- Quoi, maintenant ? Demanda le barbu, dépité.

- Ouais. Tout de suite. Ordre d'en haut.

Les gardes se refroquèrent à la hâte. L'édenté attrapa Lize par les cheveux.

- Ce n'est que partie remise, ma beauté. On va vite se revoir, toi et moi, vociféra-t-il, libidineux et bestial.

Lize fut ramenée auprès de Noor.

Le Saint Ksar était pris d'une soudaine agitation. Puis, ce fut le calme. Les pas dans le couloir s'espacèrent. Les suppliques tourmentées des prisonniers se turent.

On les laissa seules tout le restant de la journée.

.35.

Lundi 10 août, 9 heures

Des rapports en provenance de toute la ville affluaient sur le bureau de Grodin. Informé dès les premières heures de l'insurrection grâce à l'incroyable système télégraphique qu'il avait fait installer à grands frais, le maire avait choisi de diriger les opérations protégé par les murs de son palais.

Il fit venir le chef de la Prétore, sa garde personnelle. Il lui commanda de mettre à disposition de quelques hommes des chevaux frais, et de les envoyer sans délai protéger la résidence de Cassis, où sa femme Joséphine, et sa fille Camilia, étaient parties en villégiature. Une fois cette précaution prise, il fit renforcer la garde.

Dom Iniktian entra dans le bureau du maire. L'archiprêtre Ramos se trouvait dans le vestibule et demandait audience. Grodin fit un signe à l'intendant, qui le fit entrer.

- Asseyez-vous, cher beau-frère, dit Grodin. Je viens d'envoyer un détachement de mes meilleurs hommes à Cassis afin de renforcer la sécurité des femmes que nous chérissons, vous et moi, plus que tout.

- Vous avez agi avec sagesse, Monsieur le Maire, répondit Ramos qui n'en avait cure.

- Je pense aussi. Yöloh sait de quoi ces brigands sont capables !

Grodin mit l'archiprêtre – qui avait déjà connaissance de l'essentiel – au fait des détails et de l'évolution de la situation.

Grodin se lamentait.

- Qu'ai-je été bien inspiré de vous écouter ? Nous voilà face à une insurrection ! Je suis contraint de doubler la garde ! Chez moi ! Alors que je devrais jouir de la paix et de la sérénité due à mon âge.

Ramos semblait fort bien s'accommoder de la situation.

- J'y vois une opportunité. Je dirais même que notre plan a eu des effets inespérés. Les rats sont sortis de leur tanière, il n'y a plus qu'à les exterminer. Et, enfin, Marseille sera purifiée de cette vermine !

- Je vous l'ai déjà dit : je suis las de toujours devoir réprimer. Le peuple est comme mon enfant. J'aimerais que l'on se souvienne de moi comme d'un père aimant.

Il marqua une pause et se ravisa :

- Mais maintenant que le vin est tiré, il faut le boire.

- Voilà des paroles tout-à-fait censées, Monsieur le Maire.

- Nous ne pouvons nous permettre de laisser la situation nous échapper.

- Il faut que vous...

Grodin coupa sèchement la parole à Ramos :

- Qui commande ici ? Taisez-vous ! Et écoutez-moi attentivement. Il faut frapper fort ! Le plus vite possible ! J'ai donné ordre de rassembler toutes les forces disponibles, et, dès qu'elles seront prêtes, d'attaquer partout. Ce soir, toutes les barricades devront avoir été levées, et les terroristes anéantis.

- Désirez-vous que je mette à votre disposition les maigres forces de la Kalyma ?

- J'ai bien dit de rassembler toutes les forces disponibles. Votre concours sera utile. Vos geôles sont pleines, si je ne m'abuse.

- En effet, Monsieur le Maire.

- Les cellules sont bien fermées.

- Cela est juste.

- Voici ce que vous allez faire. Vous allez retourner au Saint Ksar. Vous veillerez à conserver un nombre réduit d'hommes pour garder un œil sur les détenus et vous enverrez tous les autres combattre les renégats.

Ramos fit une moue contrariée.

- J'entends, mais...

- Eh bien quoi ? Seriez-vous en train de remettre en cause mes ordres ? Grogna Grodin qui n'était pas d'humeur à parlementer.

- Loin de moi cette idée, cher beau-frère, mais c'est que des interrogatoires sont en cours. Ceux-ci mobilisent la plupart de mes zeks.

- Les terroristes ne sont-ils pas enfermés à double tour ?

- Si, bien sûr.

- Eh bien la question peut attendre demain. L'urgence, aujourd'hui, est d'éteindre l'incendie avant qu'il ne se propage plus. Allez, maintenant.

Ramos se leva, salua le vieux maire d'un geste martial et sortit. Il supportait de moins en moins la façon avec laquelle le vieux s'adressait à lui. Une calèche l'attendait devant le palais. Celle-ci descendit en direction des rives Sud du Port. Elle longea les quais jusqu'au pied d'une grande forteresse en étoile, très ancienne. La calèche entra dans le Saint Ksar par un portail gardé par des zeks lourdement armés. Quelques minutes plus tard, Ramos faisait sonner le tocsin, ordonnant le rassemblement de la troupe.

Ceux qui, dans la salle de torture, s'apprêtaient à violer Lize durent remettre leur abject projet à plus tard.

Lundi 10 août, douze heures

Augustin mit pied à terre. Il prit son cheval par la bride et continua à pied sur le sentier qui menait chez lui. Il remarqua les traces de piétinements sur des broussailles aux abords du chemin. Son coeur s'emballa.

Comme RBL avant lui, il cacha sa monture derrière des buissons. Il demanda à la personne qui l'accompagnait de l'attendre là jusqu'à son retour. Un sale pressentiment l'étreignait. Il doubla le pas. Craignant de mauvaises rencontres, il prit des chemins connus de lui seul.

Tout n'était que mort et dévastation. Il vit le cheval calciné sous les décombres de l'étable. Ce cheval qu'il avait monté avant même de savoir marcher. Des sanglots plein les yeux, il pénétra dans ce qui restait de la maison. Il descendit à la cave où il découvrit l'accès dégagé au tunnel. Il emprunta l'étroit corridor et en ressortit quelques mètres derrière la maison. La présence de branches brisées le rassura. Il loua la prévoyance de sa mère.

Un puissant éclair découpa le ciel. Il prit une grande inspiration, et, tant bien que mal, rassembla ses esprits.

Ils avaient été attaqués, cela ne faisait aucun doute. Par qui ? Les schtakhs ? Ou la Kalyma ? Les deux, main dans la main ? Il ne voyait pas qui d'autre aurait pu perpétrer une telle abomination. Il aperçut à l'écart un petit monticule surmonté d'une planche en bois encastrée dans le sol. Il s'approcha de la tombe d'Amhénotep. Que s'était-il passé ? L'ancien avait-il été trop lent pour s'enfuir ? Sa mère avait-elle été contrainte de l'abandonner sur place ? Et qui l'avait enterré ? Il n'avait pas de réponse et se perdait en conjectures.

Il fit plusieurs fois le tour des ruines, dans l'angoisse de découvrir des corps sous les débris, mais malgré un examen minutieux, il ne trouva rien. Sa mère et son frère avaient eu le temps de fuir. Où avaient-ils bien pu aller ? Augustin avait sa petite idée.

Il retourna là où il avait laissé son cheval, en compagnie d'un baudet et de son passager.

Lundi 10 août

Au Panier, une fois les barricades établies, l'on avait attendu. Les schtakhs étaient restés à bonne distance, se contentant d'observer les émeutiers.

RBL s'était vu confier la charge de tenir la barricade au bas des escaliers de la Montée des Accoules. S'il s'était étonné de l'inaction des schtakhs, il n'était pas naïf. Ce n'était qu'un répit. L'ennemi était en train de rassembler ses forces. La riposte viendrait. Elle serait à la hauteur de l'affront fait à Grodin. La rage contenue qui s'était réveillée la veille suffirait-elle face à une armada de schtakhs ?

Pour l'heure, sous le ciel menaçant, l'ambiance était joyeuse. L'audace avait cédé place à l'euphorie, comme si la victoire était déjà acquise, les ennemis volatilisés. Ceux avec qui RBL tenaient l'entrée du quartier – des jeunes gens aussi bien que des vieillards, des femmes autant que des hommes – se voyaient déjà parader en vainqueurs sur la Canebière. RBL savait que la lutte viendrait et qu'elle serait acharnée. Il savait les morts à venir. Il savait que tous aujourd'hui risquaient leur vie. Mais il ne chercha pas à réprimer leur enthousiasme, qui était leur unique force.

Sur la barricade, on rigolait, on se chambrailait, on invectivait les schtakhs d'en face. À midi, des femmes du quartier apportèrent des victuailles. De toutes jeunes filles décorèrent la barricade de fleurs. L'avenir sentait bon. Il avait l'odeur de la liberté retrouvée.

En face, les renforts commençaient à arriver. Les zeks se positionnèrent aux côtés des schtakhs. Dans tout le Marseille insurgé une scène similaire se produisit.

RBL toisait l'ennemi. Il fit mentalement les comptes. Ils étaient moins armés et moins préparés. Le renfort de dockers, des balèzes qui n'avaient peur de rien, avait été bienvenu. Mais dans leur grande majorité, leurs rangs étaient constitués d'hommes et de femmes du commun, qui n'avaient aucune expérience du combat. Face aux fusils et aux sabres, ils n'avaient à opposer que leur courage et un armement dérisoire, fait de quelques pétoires, de munitions en nombre insuffisant, d'arcs, de haches, de couteaux, de machettes et de bâtons. RBL ne donnait pas cher de leur peau.

Vers quinze heures, la température dépassa les cinquante degrés. Tandis que Marseille suait sous la chaleur infernale d'une journée où l'orage ne semblait jamais vouloir venir, la troupe se mit en mouvement. Dans chaque quartier elle fondit sur les mutins, baïonnettes en avant. Les combats furent âpres, acharnés.

Montée des Accoules, RBL et les volontaires à ses côtés rendirent coup pour coup. Assaut après assaut, ils repoussèrent les offensives de leurs adversaires. Le flot des troupes ennemies ne semblait jamais vouloir se tarir. Le sang coulait en ruisseaux. Des bras furent sectionnés, des estomacs éventrés, des nez tranchés. Une dizaine d'enfants du Panier périrent cet après-midi-là. Mais la barricade était haute et solide. Depuis les toits, les pavés arrachés à la rue pleuvaient sur les chiens du pouvoir. RBL coupait à la machette les mains qui parvenaient à se hisser jusqu'en haut de la barricade.

Les morts et les blessés s'accumulaient des deux côtés. RBL voyait le kappo Amon Doe éructer, jurer, et renvoyer au combat ceux qui reculaient.

La lutte dura des heures qui parurent des siècles.

Vers vingt heures, les nuages virèrent du gris électrique à un bleu-noir profond. Marseille fut plongée dans l'obscurité. Des éclairs zébrèrent le ciel. Un vent violent se leva. Une goutte de pluie atterrit sur le front de RBL. Elle glissa le long de sa joue, cherchant sa route entre les projections de sang séché qui lui maculaient le visage.

Bientôt, les choses se tassèrent. Chaque camp ramassa ses morts, soigna ses blessés. Pour aujourd'hui on allait en rester là. Tout le quartier avait pris part à la lutte. Le Panier avait tenu bon.

Un éclair gigantesque s'abattit sur la statue qui coiffait Notre-Dame, faisant voler en éclats la peinture noire qui la recouvrait. L'espace d'une seconde, elle parut aux regards dorée et brillante de mille feux. L'instant d'après, une pluie torrentielle se déversa sur toute la ville.

RBL accueillit l'eau comme une libération. Il fit doubler les effectifs et donna pour instruction de renforcer la barricade qui avait été endommagée. Puis, il s'enfonça dans le coeur du Panier. Il coupa par la rue du Refuge, traversa la place des Pistoles et entra dans la Vieille Charité, où une réunion des chefs requérait sa présence.

Dans la cour centrale, sur la gauche du temple à la coupole, il repéra Cheikh Sall. Celui-ci avait tenu la barricade des Treize Coins, qui faisait face à la shtakhyia de l'Évêché. RBL aperçut d'autres frères de lutte. La plupart avaient survécu. Cette nouvelle le réconforta.

Il fut bientôt informé de la situation ailleurs dans Marseille. De ce que l'on en savait, Noailles et la Belle de Mai avaient tenu. La Plaine et le Cours Julien, où le kappo René Le Museleur s'était montré impitoyable, s'étaient rendus.

Lundi 10 août, vingt et une heure trente

- Mon fils ! S'exclama Kimy.

Augustin se tenait dans l'encadrement de la porte du cabanon. Parvenu à la calanque de Morgiou, il était tombé sur Janpièr, le contrebandier, qui l'avait aussitôt mené auprès de sa mère et de son petit frère.

L'orage l'avait trempé jusqu'aux os.

Il n'avait eu aucune difficulté à retrouver leur trace. Kimy avait élevé ses enfants dans la crainte permanente d'une descente des schtakhs. Recherchée durant des années, elle leur avait transmis le souci de la discrétion, l'art de la dissimulation, la capacité à flairer le danger et à s'en écarter. Elle avait souvent répété à son fils que si un jour un péril se présentait, s'ils avaient à fuir, s'ils devaient être séparés, alors ils se retrouveraient à Morgiou, chez Janpièr. Un gars sûr.

Kimy prit son aîné dans les bras. Augustin était indemne. Il était accompagné d'une vieille femme noire. Kimy reconnut Fatou, la grand-mère de Lize. Elle n'avait pas tant changé.

Elle avait vu juste. Le jour où Lize et Vicctor avaient été intronisés Zulu, Kimy s'était revue avec Lucia à la même place. Parmi les invités, il y avait un cousin de Lucia qui venait - non pas d'Aigues-Mortes ou d'Arles - mais de Plan d'Aups, un village au pied de la Sainte Baume, à deux jours de marche. Ce cousin était le fils d'une soeur à Fatou.

Fatou s'était mise en tête de faire l'entremetteuse entre lui et Kimy. Pour essayer de la convaincre, Fatou avait déclaré qu'il venait d'un village très beau, situé au pied d'une montagne magique, dont les vibrations offraient longue vie à ceux qui vivaient sous son ombre. Elle avait même ajouté que, l'âge venant, elle pourrait bien aller s'y installer. Kimy avait envoyé Augustin à Plan d'Aups dès le lendemain.

Augustin raconta ce qu'il avait vu à la ferme. Amhénotep était mort et enterré. Il ne savait pas qui l'avait mis là.

Dehors, le plus formidable orage que Marseille avait connu depuis des années déversait des seaux d'eau, qui formèrent un torrent, dévalant l'unique rue du hameau avant de se jeter dans la mer tourmentée.

Les discussions durèrent jusque tard dans la nuit. Les deux femmes étaient d'accord : elles se rendraient à Marseille dès le lendemain.

Des années s'étaient passées depuis la dernière fois où elles y avaient mis les pieds. Elles ignoraient tout de ce qu'il se jouait au même moment en ville.

Nuit du lundi 10 au mardi 11 août. Une heure

Lize vécut la journée du lundi comme une longue et angoissante attente. Elle avait eu droit à un sursis mais ils reviendraient la chercher. Quand elle ne tremblait pas en prévision des sévices qui l'attendaient, elle était hantée par l'image du corps supplicié de Vicctor. S'ils la tuaient, au moins elle le rejoindrait. C'était la seule issue heureuse qu'elle pouvait entrevoir. Sans doute valait-il mieux le trépas que de se trouver dans la situation de Noor.

Noor était en état de choc. Elle paraissait indifférente à tout, son propre sort y compris. Elle s'était réfugiée dans un mutisme absolu. Ses yeux fixaient un point imaginaire. En apparence elle avait survécu, mais à l'intérieur, elle était morte.

L'obscurité précéda l'orage, puis ce fut la nuit, striée d'éclairs. Les flots d'eau qui se déversaient dans la cour dégoulinèrent par le soupirail. Le sol en terre battue se changea en un amas boueux. Lize et Noor se tassèrent près de la porte, là où le sol était encore à peu près sec. Chacune à sa manière attendait sa fin.

La tempête gagna en intensité. Vers une heure, un grand vacarme se fit entendre. Noor se remit à trembler de tout son corps.

La porte du cachot s'ouvrit. Lize n'en crut pas ses yeux :

- Fran6 ? Mais ? Bredouilla-t-elle.

C'était bien lui.

- Le temps presse ! Nous devons faire vite ! Vous pouvez marcher ?

Elle acquiesça. Noor semblait ne plus être en mesure de comprendre ce qu'il se passait. Lize la secoua vivement.

- Noor ! Faut y aller là ! Il n'est pas question qu'on te laisse ! Allez lève-toi s'il te plait je t'en supplie !

Sans mot dire, tel un spectre, Noor se mit sur ses jambes. Lize mit sa main dans la sienne.

RBL parut à la porte.

- Dépêchez-vous ! On n'a pas le temps de discuter !

Ils se précipitèrent dans le couloir. Fran6 et RBL n'étaient pas venus seuls. Une dizaine de leurs camarades étaient en train d'ouvrir les portes des cachots. Les détenus s'en échappèrent.

Fran6, Lize et Noor enjambèrent le corps d'un zek qui gisait au sol. Ils gravirent en toute hâte un escalier, sautant par-dessus le corps d'un autre garde, et arrivèrent au niveau des colonnades qui entouraient le cloître. Un zek brandissant un long sabre surgit. Il se rua sur Fran6, qui l'évita de

justesse. La machette du colosse était plus courte que le sabre du suppôt de Ramos, ce qui rendait le combat inégal. D'un mouvement du bras, il mit les filles en protection derrière lui, puis il recula. Le garde ne remarqua pas RBL qui s'avavançait derrière lui. Il bondit et lui planta sa lame entre les omoplates.

Ils traversèrent le cloître en courant, passèrent une porte et arrivèrent sur une cour encerclée par un chemin de ronde. Un autre zek s'y trouvait. Il banda son arc. L'un de ceux qui avaient pris part à l'assaut arriva juste à temps pour lancer une flèche, qui l'atteignit à la poitrine. Le zek tituba, pencha en avant puis chuta dans la cour.

Plus qu'un escalier à descendre, une cour à traverser, un portail à passer et ils seraient dehors. Deux gardes avaient abaissé une lourde grille en fer, interdisant la sortie. Fran6 se jeta sur eux, machette la première. RBL suivit. Le combat fut aussi bref que féroce. Une balle effleura la joue de Fran6. Alors que le zek rechargeait son arme, il lui trancha le bras.

RBL peinait à prendre le dessus sur son adversaire. Le combat au corps-à-corps dans lequel il était engagé ne tournait pas en sa faveur. Fran6 vint à la rescousse. Le géant souleva le garde et le projeta contre le mur. Puis, le regard comme possédé par la rage, il lui attrapa le cou et le fit craquer jusqu'à ce qu'il rompe.

En moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, Fran6 releva la herse. Lize, qui n'avait pas lâché la main de Noor, se retourna. Des zeks étaient à terre et les prisonniers filaient vers la liberté. Ramos, seul sur le chemin de ronde, beuglait des ordres auxquels ses hommes n'étaient plus en mesure d'obéir. Son regard haineux croisa celui de Lize. Elle ne détourna pas le regard.

Juste après ils étaient dehors. Libres.

- Venez ! D'autres gardes ne vont pas tarder à arriver, gueula Fran6.

- Et les autres ? S'inquiéta Lize.

- Ils se débrouilleront.

- Où est Vicctor ? Interrogea RBL, qui l'avait cherché sans le trouver.

Lize baissa les yeux. RBL comprit.

- Nous pleurerons nos morts plus tard. Maintenant, faut qu'on trace !

La tempête couvrit leur fuite. Ils foncèrent sous une pluie d'éclairs jusqu'aux ruines du Pharo. Fran6 et RBL ouvraient la marche, Lize suivait en pressant Noor de hâter le pas. Ils empruntèrent un sentier glissant, qui les mena à une petite anse où une barque les attendait. Au large, la mer était déchaînée. Même le port, d'habitude protégé des intempéries, subissait la furie des éléments. Tout bruissait du grincement des mâts, de l'entrechoquement de pièces en métal ; du vent qui s'insinuait dans le moindre interstice.

Ils embarquèrent.

La pluie était si drue qu'on n'y voyait pas à cinq mètres. La barque manqua de chavirer à plusieurs reprises.

Ils atteignirent bientôt les rivages du Panier. Ils franchirent les limites du quartier, qui, depuis la nuit précédente, ne reconnaissait plus l'autorité de Grodin.

Nuit du lundi 10 au mardi 11 août, trois heures

La Vieille Charité faisait office de quartier général pour les insurgés. C'était à la fois un hôpital, une cantine, et un lieu où chacun pouvait venir échanger, recevoir et donner des informations, ou bien proposer de l'aide.

Malgré l'heure avancée, tout l'édifice était pris d'une effervescence fébrile.

L'attente du retour du commando mené par Fran6 et RBL s'était faite dans l'angoisse et la crainte du pire. Leurs chances de succès étaient maigres. Il y avait eu débat. Valait-il la peine de sacrifier parmi les meilleurs combattants pour ce qui s'apparentait à une opération-suicide ? Fran6 était parvenu à convaincre une poignée d'inconscients de le suivre. Leur succès fut accueilli par des sifflets et des youyous. On les félicita, on les embrassa, on leur donna l'accolade.

Parmi ceux qui avaient pu rejoindre le Panier, Lize reconnut La Loa. Elles s'étreignirent longuement. La Loa n'avait pas été torturée. Lorsqu'elle vit Noor, elle comprit que cette dernière n'avait pas eu autant de chance qu'elles.

On les mena dans une grande salle voutée où on leur servit un repas chaud. Lize et Fran6 prirent leur gamelle et s'installèrent sur une table à l'écart, face à face. Fran6 était encore plus baraqué que dans ses souvenirs.

- Merci Fran6. Je te dois la vie. Je me voyais déjà morte.

- Comment te sens-tu ?

Lize était anéantie par la mort de Vicctor et par la brutalité dont ils avaient été la cible. Elle se sentait vide. Triste à en crever. Elle répondit :

- Soulagée.

- On t'a fait du mal ?

- J'ai eu de la chance, dit-elle. Elle ajouta, dans une douleur infinie : comparé à ce pauvre Vicctor.

- Qui est Vicctor ?

- Le garçon que j'aimais. Une larme, une seule, perla le long de sa joue. Il est mort dans mes bras, Fran6 !

Fran6 perçut tout le malheur qui l'accablait. La voir ainsi lui tordit le ventre.

- Ceux qui ont fait ça sont des porcs. On leur fera payer, je te le promets.

- Tu n'en sais rien, Fran6. Qui sait quels tourments nous attendent demain ?

Lize chercha Noor du regard. Elle s'était mise à l'écart, dans un coin. La Loa était venue s'asseoir à côté d'elle. Noor regardait droit devant elle, les yeux éteints. Lize raconta brièvement à Fran6 ce qu'il lui était arrivé.

- Ça aussi, on leur fera payer, fit-il.

- J'aimerais tous les crever.

Ses mots restèrent suspendus dans l'air.

Lize prit sur elle. Elle se rasséra :

- Parlons d'autre chose. J'ai eu ma dose de peine pour aujourd'hui.

Elle considéra Fran6 d'un air interrogateur :

- Toi, Fran6 ? Ici ? Pourquoi ? Comment ?

Fran6 ne put s'empêcher de sourire.

- Ça t'étonne ? Quelle surprise, n'est-ce pas ! Tonton Fran6 est toujours là où on ne l'attend pas !

Juste après, il s'assombrit :

- Anh et Noah sont morts.

Ce fut un coup d'enclume derrière le crâne. C'en était trop. Ce monde n'avait rien d'autre à donner que de la souffrance.

- Une bande armée ? Supposa-t-elle.

- Non, non. Rien de cela.

- Quoi donc alors ?

- Une épidémie. Elle est venue du Sud, sans doute apportée par un voyageur. Des villageois qui avaient commercé avec lui sont tombés malades. Ça s'est répandu très vite. Beaucoup de gens sont morts. Anh a été contaminée en essayant de les soigner. Elle est partie la première. Noah a suivi. J'ai cru que j'allais y passer aussi, mais j'ai été épargné.

Ils se turent, pris dans une profonde mélancolie. Au bout d'un moment, Lize brisa le silence :

- Comment es-tu arrivé à Marseille ?

- Dans les villages qui environnaient le fort, il ne subsistait qu'une poignée de survivants. Plus rien ne me retenait là-bas. J'ai pensé à toi. J'ai eu envie de revoir Marseille. J'ai décidé de tracer ma route. J'ai pensé qu'avec un peu de chance tu y serais encore. Et puis... Je me demandais si tu avais pu éclaircir le mystère qui entourait tes visions.

Il ajouta :

- RBL m'a tout raconté. Alors comme ça tu es la fille de Queen Lucia ! C'est incroyable ! Tu sais que je l'ai bien connue ta mère ? Tu lui ressembles d'ailleurs !

Lize se força et esquissa un rictus :

- Amhénotep m'a faite Zulu, comme elle.

- Elle serait fière de toi.

Elle ne put s'empêcher de penser à Vicctor. Son Vicctor. Ils avaient été intronisés ensemble. C'était déjà si loin, tout ça. Déjà, il appartenait à son passé. Cette pensée la plongea dans une tristesse absolue. Il ne lui faudrait pas seulement faire le deuil de Vicctor, mais aussi celui d'un avenir commun. Son absence signifiait ne plus être encouragée, portée, écoutée, apaisée par lui.

Ne plus être aimée de lui. Ce qui ne lui manquait pas il y a encore quelques mois, puisqu'elle n'en avait pas connaissance ; cela la déchirait aujourd'hui. Elle préféra changer de sujet.

- Tu es arrivé à Marseille il y a longtemps ?

- J'ai quitté le fort d'Anh il y a environ deux mois. Je suis arrivé à Marseille samedi dernier.

- On ne peut pas dire que tu sois arrivé au meilleur moment... Mais ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre.

Elle ne comprenait pas comment il s'était retrouvé à se battre avec les gens du Panier.

- C'est un peu un hasard. Dimanche en fin de journée je zonais au quartier. Je ne reconnaissais pas le Marseille que j'avais connu et je trouvais qu'il y avait une ambiance bizarre. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il s'était passé la nuit précédente.

- Alors comment ?

- Je suis tombé par hasard sur RBL, rue Bausseque. On s'est reconnus tout de suite. Après qu'il m'ait expliqué la situation, j'ai proposé mon aide.

Il dégrafa la manche de sa chemise, révélant le tatouage zulu qu'il portait sur l'avant-bras :

- Zulu un jour, Zulu toujours ! On s'est battus comme des diables jusqu'à la nuit ! Si t'avais vu ça ! Et on a tenu !

Il semblait fier. Il reprit :

- Hier soir il y a eu une réunion à la Vieille Charité. J'ai appris deux choses. La première c'est que ceux qui s'étaient fait prendre avaient été conduits à la citadelle. J'ai oublié comment ils l'appellent, les dégénérés...

- Le Saint Ksar.

- Oui, c'est ça. Il reprit :

- L'autre chose, on l'a sue par un informateur, un type du quartier qui s'était engagé dans la Kalyma plus par nécessité que par conviction. Il nous apprit que la plupart des zeks avaient été envoyés reprendre les quartiers. Donc que Le Ksar n'était défendu que par un nombre d'hommes réduit. Sachant que t'étais là-bas, il n'était pas question que je reste les bras croisés. J'en ai parlé à RBL, on a embarqué quelques gars motivés et on a tenté le coup. L'informateur nous a permis d'entrer discrètement à l'intérieur. Et ça a marché ! Tu es là maintenant !

Lize contourna la table et s'assit à côté de Fran6. Elle posa sa tête contre son épaule.

Le passé était ineffaçable, le présent désespéré et le futur terrifiant.

- J'espère que tu n'auras pas à regretter d'être revenu ici, murmura-t-elle.

Mardi 11 août

Le Panier resta sur le qui-vive toute la nuit. Le retour des prisonniers fut célébré comme si c'était la dernière occasion de se réjouir. Chacun était conscient que sa vie ne tenait désormais qu'à un fil.

La tempête prit fin vers quatre heures. Le vent chassa les nuages. Avant l'aube, tous les combattants disponibles prirent place sur les barricades. Lize, RBL et Fran6 se rangèrent derrière celle de la Montée des Accoules. Lize avait couché Noor chez elle, rue du Refuge. Quand elle la laissa, ses grands yeux, d'ordinaires espiègles, n'étaient plus que des orbites vides.

Les combattants du Panier attendaient l'assaut des schtakhs. Durant la nuit, l'on avait confectionné un grand nombre de flèches. Des archers prirent position sur les toits. Pourtant, de la journée, rien ne se passa. Les troupes qui avaient encerclé le quartier semblaient hésiter à attaquer. Les assiégés ignoraient qu'une bonne partie des hommes avaient été envoyés ailleurs. La stratégie des Stachkhs visait à reprendre d'abord les autres quartiers rebelles, avant de concentrer le plus de forces possible face au Panier, là où la résistance s'était montrée la plus farouche.

Au Panier, la journée du mardi s'apparenta donc à une longue attente. Ailleurs, la situation dégénéra rapidement. Les Réformés furent les premiers à tomber, avant midi. L'infâme kappo Perséphane Rat-Vier fit preuve d'une extrême cruauté. Il ne fit pas de prisonniers. Des dizaines de personnes trouvèrent la mort. La Belle de Mai, où les habitants du ghetto de Sinh-Moron étaient venus prêter main-forte, résista sous un Soleil de plomb jusqu'au milieu de l'après-midi. À dix-sept heures, tous les combattants furent envoyés à Noailles. Les milices d'autodéfense arrivèrent des quartiers Sud et de Belzunce. Les morts tombèrent des deux côtés. Le kappo Haamid Rachlyne reçut une flèche en plein cœur et s'écroula, mort. Mais vers vingt heures, Noailles aussi avait rendu les armes. Ordre fut alors donné de sécuriser le quartier - à coups de baïonnettes - puis de concentrer un maximum de forces autour du Panier. Quelques résistants qui avaient réussi à fuir rejoignirent le quartier. Ils apportèrent avec eux de sombres nouvelles.

Lize passa toute la journée avec RBL et Fran6 à la Montée des Accoules. L'attente lui laissa tout le temps pour réfléchir. Elle avait subi une succession de traumatismes qui l'avaient consumée. Présent et futur se confondaient en un brouillard opaque. L'insouciance était morte. Tout son corps lui faisait mal. Elle n'était plus qu'une boule de nerfs et d'angoisse. Les images des derniers instants de Victor s'insinuaient dans toutes ses pensées. La dernière flamme d'espoir s'était

éteinte lorsqu'elle apprit la mort d'Amhénotep, la ferme calcinée et la disparition de ses occupants. Elle redoutait que le pire ne soit arrivé à Kimy et ses enfants.

Elle était de nouveau seule. Elle avait trouvé une famille, un amoureux, mais de tout cela il ne restait rien. Vicctor avait été là dès le premier jour. C'était lui qui lui avait suggéré d'aller frapper à la porte de Nursultania. C'était lui qui l'avait introduite auprès des Zulus. C'était grâce à lui qu'elle avait rencontré RBL, puis Kimy et Amhénotep. C'était à ses côtés qu'elle avait été intronisée Zulu.

Le temps leur avait manqué. Il s'était montré doux, à l'écoute, drôle sans le vouloir et pas drôle quand il essayait de l'être. Il avait respecté ses choix, n'avait jamais tenté de forcer les choses. Il l'aimait d'un amour sincère et noble.

Elle l'aimait. Elle avait mis du temps à se l'avouer. Elle aurait dû lui dire avant. Peut-être auraient-ils fondé une famille, fait des enfants. Mais Vicctor était parti et elle ne savait même pas où avait été emporté son corps. L'avenir était sans issue. Combien de temps tiendraient-ils avant de se faire massacrer ? Elle lui parla, comme s'il était à côté d'elle :

- Si seulement je ne t'avais pas écouté. Je me serais introduite chez Grodin, j'aurais vengé ma mère, je t'aurais sauvé mon Vicctor, et rien de tout cela ne serait arrivé.

Il n'avait fait que répéter ce qu'elle savait déjà. Elle savait ce projet illusoire. Mais la situation avait radicalement changé. Maintenant qu'il ne restait plus que le malheur et les regrets, son chagrin se mua en haine, en un irrépressible désir de venger Lucia, Vicctor, Amhénotep, Noor et tous les autres. Peu importe les conséquences. La mort pouvait bien venir la prendre, elle s'en moquait.

Au Soleil couchant, les archers postés sur les toits rapportèrent d'importants mouvements de troupes autour du quartier. Un flot ininterrompu de combattants adverses convergeaient en direction du Panier. Comme les rumeurs l'avaient rapporté, tous les autres quartiers de Marseille s'étaient rendus.

Bientôt, le Panier fut cerné par une force colossale. Ça sentait la fin, la prison, la torture, le viol et la mort. Allaient-ils attaquer à la faveur de la nuit ou attendraient-ils le jour ? Ceux d'en face n'étaient que des hommes, il leur fallait bien manger, se reposer, dormir. Le Panier ne relâcha pas ses défenses. On tripla la garde, on relaya les combattants pour qu'ils puissent dormir à tour de rôle, ne seraient-ce que quelques heures, pour ceux qui y parviendraient.

À la nuit, Lize vint au chevet de Noor, qui était totalement apathique. S'en remettrait-elle un jour ? Toute son âme avait été lacérée.

Le spectacle de Noor en lambeaux acheva de la décider. Lize allait mettre son plan à exécution. Il fallait qu'elle sorte discrètement du quartier.

Nuit du mardi 11 au mercredi 12 août

- Non mais t'es complètement frapadingue !? Il n'en est pas question !

Fran6 faisait les yeux ronds. Il était en pleine conversation avec Cheikh Sall dans le réfectoire de la Vieille Charité quand Lize le prit à part. Elle avait besoin qu'il crée une diversion. Elle voulait qu'il réunisse une équipe pour attaquer par surprise ceux d'en face. Pendant que les schtakhs seraient occupés à repousser Fran6 et ses gars, elle se fauflerait discrètement et quitterait le Panier sans qu'on la remarque.

- Mais Fran6 ! Demain ils prendront le quartier d'assaut ! On n'est pas de taille ! Ils sont trop nombreux ! Trop armés !

- Va dormir. Il est bientôt onze heures et tu auras besoin de toutes tes forces demain.

- Mais Fran6...

Le géant posa sa main sur l'épaule de Lize :

- Si ça tourne mal, on trouvera un moyen de s'enfuir de cet enfer. J'ai ma petite idée. Ne t'inquiète pas.

- Tu parles, on va tous crever oui.

- Va dormir, je t'ai dit.

Lize tourna les talons.

Elle se passerait de Fran6. Elle remonta chez elle et se vêtit d'une tenue intégralement noire qui la dissimulerait. Elle réunit quelques affaires dans son sac : une machette, son couteau et des vêtements de rechange, puisqu'elle ne pourrait pas se pointer chez Grodin en tenue de camouflage. Lize étreignit Noor de tout son amour et repartit juste après.

Personne ne pouvait entrer ou sortir du quartier. En théorie, du moins. Le passage de Lorette permettait d'accéder aux ruelles du Panier par une galerie qui passait au travers des immeubles de la rue de la Ré. L'accès était gardé. Plus bas, quand on allait en direction de la Joliette, était un vieil immeuble inhabité, délabré, et partiellement ruiné. Comme tous les édifices de ce côté de la rue, il donnait d'une part sur le Panier, de l'autre sur la grande artère.

Lize pénétra discrètement dans le bâtiment. Au rez-de-chaussée, la double porte qui ouvrait sur la rue de la Ré était obstruée par un amoncellement de gravats. Elle monta à tâtons les escaliers jusqu'au premier étage et entra dans un appartement abandonné, au plancher incertain, qui, par endroits, comportait des trous béants. Elle le traversa. Elle arriva à un couloir, puis à un nouvel appartement inoccupé. Dans ce qui avait été le salon, se trouvaient deux fenêtres aux vitres

absentes. Lize y jeta un regard furtif. Le poste des schtakhs se trouvait environ quatre vingts mètres plus haut.

Il y avait bien trois à quatre mètres de hauteur. Elle enjamba la fenêtre, glissa le long du mur et se laissa chuter.

Le contact de ses chaussures avec le sol occasionna un bref claquement sonore. En toute hâte, elle se glissa jusqu'à l'encadrement d'une porte, où elle se dissimula. Les schtakhs en faction tournèrent la tête. Ne voyant ni n'entendant rien de plus, ils prirent le bruit comme chose négligeable.

Lize, le coeur battant, attendit quelques minutes, avant de traverser la rue en courant. Elle escalada les éboulis des immeubles qui couvraient cette partie de la rue, se faufila jusqu'à la cime, et descendit de l'autre côté. Elle arriva sur le boulevard des Dames, totalement désert. Elle était parvenue à tromper la vigilance des schtakhs.

Elle remonta jusqu'au terrain vague de Saint Charles sans croiser âme qui vive et se dirigea vers boulevard d'Athènes, où elle se dissimula au passage d'une patrouille. Le danger évité, elle se remit en route, dépassa le croisement avec la Canebière, et entra dans Noailles.

Barricades éventrées, éclats de balles sur des murs noircis par des feux de poubelles, corps allongés à même le sol qu'on n'avait pas pris la peine de ramasser, Noailles portait les stigmates des combats de l'après-midi. Hormis des sentinelles aux carrefours, que Lize évita sans peine, le quartier était vide. Minuit était passé lorsqu'elle arriva à la rue Méolan, où se trouvait la boutique du Père Blaize. Elle sortit les clés de l'échoppe de son sac.

Elle entra puis referma derrière elle. La boutique était plongée dans l'obscurité. Lize chercha à tâtons une bougie, qu'elle alluma. Blaize n'apprécierait pas qu'elle s'introduise en pleine nuit dans son commerce. Elle n'avait pas d'autre choix.

Son plan n'avait pas varié : elle jouerait son propre rôle. Demain matin, elle se présenterait à la résidence de Grodin, où elle prétexterait une livraison de son remède à base d'essence de colchique pour qu'on l'introduise dans le bureau du maire. Aurait-elle le courage de lui trancher la gorge ? Comment s'échapperait-elle du palais ? Elle ne savait pas trop. Elle verrait. Elle improviserait. Elle était consciente qu'au moindre écart du plan, c'en serait fini.

Elle n'avait plus peur de la mort.

Elle réunit les composants du remède. Une demi-heure plus tard, elle avait préparé une quantité suffisante de l'onguent, qu'elle transvasa dans un pot en verre assorti de l'étiquette du Père Blaize. Elle rangea ustensiles et composants.

Elle pensa au Père Blaize. Il avait été de bon conseil. Il lui avait bien dit que c'était dangereux mais elle ne l'avait pas écouté et Victor était mort. Les choses auraient pu être différentes. Elle réalisa qu'elle ne le reverrait probablement jamais.

Elle se souvint de son livre, qu'elle avait laissé sous le comptoir. Elle allait le récupérer lorsqu'elle entendit des voix à l'extérieur. Elle empoigna son sac, souffla la bougie, ouvrit à la hâte une armoire contre le mur opposé au comptoir, qu'elle savait vide. À peine eut-elle le temps de s'y cacher que la porte de la boutique s'ouvrait.

Deux personnes entrèrent. Une autre bougie fut allumée. Lize connaissait le timbre de la seconde voix, mais elle ne parvint pas l'identifier. Elle allait faire connaître sa présence lorsqu'elle se ravisa. Les deux hommes, se croyant seuls, parlaient sans ambages. Lize reconnut la voix du Père Blaize :

- Je loue Yöloh de nous avoir aidés à nettoyer Noailles de la vermine. Toute cette agitation n'est pas bonne pour les affaires. J'ai dû fermer boutique aujourd'hui. En vingt-trois ans, c'était la première fois.

L'autre voix répondit :

- Nous aurons bientôt repris le contrôle partout. Tes informations se sont révélées très utiles. Nous avons pu remonter tout le réseau souterrain de la Nation Zulu. Tu avais vu juste. La jeune Lize Kaada est bien membre de cette organisation criminelle. Nous avons identifié plusieurs de ses complices et nous avons mis en place des filatures qui - comme tu le sais - ont porté leurs fruits.

Lize ne comprenait pas. Qui était cet homme qu'elle croyait connaître ?

Elle entrouvrit la porte de l'armoire où elle était dissimulée. Par le mince espace ainsi dégagé, elle reconnut Amon Doe. Le kappo de la Shtakhyia du Panier reprit :

- Les terroristes sont faits comme des rats. Dès demain, ils seront anéantis.

Il poursuivit :

- C'est la seconde fois que tu nous apportes de précieux renseignements. Il y a vingt-cinq ans, tu nous as fourni les informations qui nous ont permis de localiser la Zulu nommée Lucia Kaada, puis de l'éliminer. Vingt-cinq ans après, tu nous livres sa fille. Voilà du beau travail ! Se félicita l'abject Amon Doe. Il lui demanda ensuite : comment as-tu compris qui était réellement ton employée ?

Le Père Blaize triomphait. Il sortit de sous le comptoir une bouteille de rhum, ainsi que deux petits verres, qu'il remplit à ras bord.

- Trinquons d'abord.

Ils burent cul sec.

- Si tu savais ce que j'ai dû supporter ! Quelle impertinente ! Incapable de rester à sa place, à poser des questions pour tout et n'importe quoi ! Et blasphématrice par-dessus le marché ! Je n'ose te répéter les mots qu'elle a eus à l'encontre de Yöloh. Je me suis retenu plusieurs fois de la remettre à sa place.

- J'ai toujours su qu'elle était louche.

- J'ai eu des soupçons dès le premier jour. C'est la raison pour laquelle je l'ai embauchée. Comme ça je l'avais sous la main.

Le Père Blaize farfouilla sous le comptoir :

- Tu vois ce livre ? Il le tendit à Amon Doe. C'est un livre très rare, très ancien.

Amon Doe en feuilleta les pages.

- Je ne connaissais qu'une personne à Marseille qui en possédait un exemplaire. C'était Lucia, sa mère. J'ai fait le lien tout de suite. Je ne l'ai jamais dit à Lize, mais avant de vivre à Noailles, j'ai grandi au Panier. Je voyais Lucia tous les jours. Il ajouta : J'ai de bonnes raisons de penser que le jour où elle s'est présentée à la boutique, elle ignorait tout de sa mère. Petit à petit elle s'est confiée à moi. Amendonné, elle m'a avoué que ses parents étaient morts et que ce livre était tout ce qu'il lui restait d'eux.

- Excuse-moi Blaize, déformation d'enquêteur, mais l'enfant était née avant que cette Zulu ne fuie Marseille. Si tu connaissais la mère, tu connaissais aussi le prénom de la fille. Non ?

- J'aurais dû. Mais vingt-cinq ans c'est long. J'avais oublié.

Amon Doe s'en contenta :

- Qu'as-tu fait ensuite ?

- J'ai cherché à gagner sa confiance. Je lui ai fait croire que j'étais aussi païen qu'elle. Elle est arrivée un mardi matin surexcitée. Elle me dit qu'elle avait rencontré une amie de sa mère qui lui avait révélé qu'elle s'appelait Lucia et qu'elle avait quitté Marseille vingt-cinq ans auparavant. C'est là où j'ai compris qu'elle était entrée en relation avec eux. Qui d'autre auraient pu la renseigner ? Par la suite, j'ai continué à lui faire croire qu'on devenait amis. Je me montrais chaleureux, je faisais mine de l'encourager, j'observais, je ne disais rien. J'essayais d'obtenir des informations. À vrai dire, elle n'a jamais évoqué directement les Zulus devant moi. Puis j'ai décidé qu'il était temps de t'informer.

- Je connais des schtakhs moins perspicaces que toi. Tu ferais un excellent limier.

Amon Doe lui tendit le livre, qu'il avait gardé en main :

- Il est à toi maintenant.

L'herboriste l'envisagea avec envie.

- La Zulu s'est évadée du Saint Ksar dans la nuit de lundi à mardi, confia le kappo.

Le Père Blaize parut soudainement préoccupé :

- Comment cela est-il possible ?

- Son sort aurait dû être réglé dès lundi mais nous avons dû faire face à ce soulèvement scélérat. Dans la nuit qui a suivi, un commando a pris d'assaut notre Saint Ksar. Les terroristes que nous avons arrêtés se sont évadés. La plupart se sont réfugiés au Panier. Nous pensons qu'elle s'y trouve également. Je voulais m'assurer qu'elle n'avait pas cherché à prendre contact avec toi.

- Je n'ai eu aucune nouvelle depuis qu'elle a quitté la boutique samedi soir.

- Quelques heures avant que je ne la cueille en pleine célébration d'Ib'Liss. Si jamais elle venait à te contacter, je te prie de la retenir par tous les moyens et de me prévenir immédiatement. Cette saleté de gamine représente un péril mortel.

Le Père Blaize s'engagea à prévenir Amon Doe séance tenante si Lize se présentait.

- Elle me fait totalement confiance, je trouverai un moyen pour la retenir sans qu'elle ne se doute de rien.

Dissimulée dans l'armoire, Lize enrageait. Elle qui était d'habitude si méfiante, comment avait-elle pu être aussi naïve ?

Le kappo salua le Père Blaize et prit congé.

Nuit du mardi 11 au mercredi 12 août

Après le départ d'Amon Doe, Le Père Blaize remit la bouteille de rhum à sa place. Il passa dans l'arrière-boutique par une porte située derrière le comptoir. Lize sortit de sa cachette. Elle tira la machette de son sac, et se campa derrière la porte entrouverte.

Le traître revint dans la pièce destinée à la clientèle. Lize fit claquer violemment la porte. Ses pupilles avaient viré rouge sang, son visage était tordu par la haine. Elle voulait lui faire la peau, le trépaner, lui éviscérer les viscères.

- Coucou Maximilien.

Le Père Blaize sursauta :

- Ma nine ! Fit-il. Que fais-tu ici ? Où étais-tu ? Je me suis inquiété. J'ai eu peur qu'il ne te soit arrivé quelque chose.

Elle dégoûlait de fureur :

- Ferme ta gueule sale menteur ! Espèce de manipulateur ! Traître ! J'étais là, j'ai tout entendu ! Hurla-t-elle.

- Ils ne m'ont pas laissé le choix, se lamenta-t-il.

Lize frappa le manche de sa machette contre le rebord du comptoir.

- Tu mens ! Je vais te crever ! Comment t'as pu faire ça ? Vicctor, Amhénotep ! Ma mère aussi ? Ils sont morts par ta faute !

Le manche de la machette s'abattit sur le menton du Père Blaize. Elle avait vu en lui un mentor. Il n'était qu'un vendu. Un second coup l'atteignit à la tempe. Le troisième l'envoya à terre. Lize se plaça par-dessus lui. Elle lui cracha au visage.

- Maintenant tu vas parler !

Le Père Blaize prit peur. Il leva le bras en un geste de protection dérisoire.

- C'est donc toi le traître qui a donné ma mère et qui l'a envoyée à la mort !

- C'étaient des temps troublés.

Il se mit à pleurnicher, disant qu'il était faible, misérable, qu'il n'avait jamais cru qu'ils parviendraient à retrouver Lucia. Lize lui balança un coup de godasse foudroyant dans la tronche.

- Je ne veux plus t'entendre te lamenter. Tu vas te contenter de répondre à mes questions. Si tu te défiles, je te défonce. C'est clair ?

Il hocha la tête.

- Alors comme ça tu connaissais ma mère ?

- Oui. J'ai grandi au Panier.
- Tu savais qu'elle était Zulu ?
- Tout le monde le savait. Ce n'était pas interdit à l'époque.
- C'est juste. Pourquoi l'as-tu dénoncée ?
- Je ne pensais pas à mal.

Nouveau coup de pompe dans la gueule.

- Réponds ! Aboya-t-elle.
- J'y ai vu une opportunité. Je savais où ta mère avait fui. Pour ceux qui la traquaient, c'était une information capitale.

Il paraissait prêt à vider son sac :

- La révolte avait échoué. Tu ne le sais sans doute pas, mais avant de fuir Marseille, ta mère avait provoqué une sorte de réunion secrète.
- Pour débattre de ce que les Zulus allaient faire. À la Grotte, Montée des Accoules. Je suis au courant. J'étais même présente si tu veux savoir. Dans mon couffin. Et toi tu étais à cette réunion ? Tu étais Zulu ?
- Non pas du tout. Mais j'ai tout entendu.

- C'est-à-dire ?

- À la Grotte, il y avait une porte qui donnait sur la cage d'escalier de l'immeuble. Je me suis planqué là et j'ai écouté. Les discussions, les caches, les plans, l'endroit où ta mère fuirait. Le camp zulu d'Antoune. Je n'avais aucune idée d'où ça pouvait bien être.

Il avait totalement capitulé. Il semblait rongé par la culpabilité et pressé de se confier.

- Je voulais être herboriste. Avoir ma propre affaire. Mais je n'avais pas les moyens. Cette boutique a été ma récompense. L'ancien propriétaire a été « invité » à me la céder avec le reste de l'immeuble pour une somme dérisoire. Ce genre d'offre qu'il ne pouvait pas refuser...

- Tu me dégoutes.

- Crois-moi si tu veux mais je m'en veux terriblement.

Lize leva sa machette. Elle se ravisa et laissa retomber son bras le long de son corps. Elle inspira puis expira longuement :

- Je ne comprends pas comment tu as eu vent de cette réunion.

- J'ai entendu ta mère en parler avec ta grand-mère, Fatou, répondit-il d'une voix contrite et mal assurée.

Lize frotta la paume de sa main sur son front puis ses yeux. Elle était épuisée. Le Père Blaize l'observait en catimini. C'était le moment qu'il attendait. Il prit appui sur ses jambes et se jeta en avant.

Ils chutèrent lourdement. Le masque de contrition avait volé en éclat. Les yeux du Père Blaize étaient révoltés, sa mâchoire serrée. Son regard était celui d'un prédateur. Ils roulèrent sur le côté. Il fut bientôt à califourchon sur elle. Lize tenta de se débattre mais il était plus fort qu'elle. Il l'étrangla de ses deux mains. Elle envoya les poings. Il ne cilla pas. Plus elle se démenait, plus il resserrait son emprise. Sa vision commença à se troubler. Dans un ultime geste de survie, Lize

réussit à mettre sa main dans sa poche. L'instant suivant, elle plantait la lame de son couteau dans la gorge du Père Blaize.

Elle fut éclaboussée par un geysier de sang.

Le Père Baize s'effondra sur elle de tout son poids. Elle le fit péniblement rouler sur le côté, se dégagea et se releva. Elle lâcha son couteau, qui rebondit sur le sol carrelé en un son métallique.

Elle tremblait de toutes les parcelles de son corps. Ensuite, elle s'assit contre un mur, face au corps du Père Blaize, qui gisait dans une mare rougeâtre.

Lize n'avait jamais tué un homme. L'expérience l'anéantit.

Elle resta longtemps abattue, terrassée et incapable du moindre mouvement.

Nuit du mardi 11 au mercredi 12 août

Après son entretien avec Le Père Blaize, Amon Doe se rendit au Saint Ksar. Il trouva sur le chemin-de-ronde le métropolitain Imran Kanikian, qui commandait la garnison. Tous deux étaient parvenus à la même conclusion : quelqu'un avait facilité l'intrusion des terroristes. Un des zeks originaire du Panier n'était pas reparu. On n'avait pas trouvé trace de lui parmi les morts ni parmi ceux qui tenaient le siège face au Panier. Il faudrait le prendre vivant : on l'écorcherait vif et on l'attacherait nu sur le parvis de Notre-Dame jusqu'à trépas. Il servirait d'exemple. Imran Kanikian se retira.

Amon Doe prit la direction du cloître. Il le traversa, emprunta une volée de marches et accéda à un long tunnel voûté, en briques, de deux mètres cinquante de hauteur, éclairé par un alignement de torches enflammées. Le tunnel était tout le long orné de Radions peints, alignés à distance régulière. Au bout de deux cents mètres, il déboucha dans la crypte de la chapelle privée de Ramos. L'archiprêtre avait fait construire cette galerie dans les premières années après la prise du pouvoir. Elle lui permettait de joindre le Saint Ksar et la chapelle sans avoir à s'extraire du complexe religieux.

Le kappo dépassa la crypte et monta vers le chœur. Une nuée de cierges éclairait la pénombre de feux mouvants. À l'exception des murs peints de noir, l'édifice avait conservé la même physionomie que lorsqu'il avait été construit, dans des temps immémoriaux. De part et d'autre de la nef s'élevaient des piliers en pierres de taille, sur lesquels reposaient des voûtes sur croisées d'ogives. Des bancs étaient disposés de part et d'autre de la travée centrale. Dans le chœur, à l'arrière de l'autel, était suspendu un grand drapeau noir orné du symbole prypiate. Au premier rang, absorbé, yeux clos, mains jointes, l'archiprêtre Ramos annonçait une prière. Amon Doe patienta à distance raisonnable.

Ramos acheva sa prière. Il rouvrit les yeux et se tourna vers le kappo :

- Comment se porte notre précieux informateur ?
- Pour le mieux, maître.
- La Zulu est-elle entrée en contact avec lui ?
- Pas le moins du monde. Mais nous sommes à peu près certains qu'elle a rejoint le Panier. Son sort est scellé.
- Yöloh est de notre côté, dit l'archiprêtre, qui ajouta ensuite : bientôt, elle aura cessé de représenter une menace.
- Tout est-il prêt pour demain, maître ?

- Oui. Voilà vingt-cinq ans que j'attends ce moment. Vingt-cinq ans que je supporte ce porc infâme. Vingt-cinq ans que sa piété de façade souille notre Saint Culte. Vingt-cinq ans que je tolère ses mains rustres sur le corps de ma sœur. Yöloh saura reconnaître son sacrifice. Aujourd'hui, l'heure est venue d'éliminer la vermine et de purifier définitivement Marseille. Demain sera mon triomphe et vous serez assis à mes côtés mon cher disciple.

- Je m'en réjouis, maître.

Ramos poursuivit :

- Toutes les pièces sont en place. Demain, Monsieur le maire va concentrer toutes les forces dans l'assaut du Panier. Les terroristes seront anéantis. Mais reprendre le Panier durera des heures. Ces heures nous seront favorables. Tandis que shtakhs et zeks élimineront la canaille, nous irons faire le ménage en haut de la pyramide. Grodin n'a aucune chance de s'en tirer. J'ai pris toutes les dispositions nécessaires.

- Ne craignez-vous pas la Prétore ?

- Je vous l'ai dit : j'ai pris toutes les dispositions. Les prétoriens ne poseront aucun problème.

Il appuya sa main sur l'épaule d'Amon Doe :

- Je vous sais gré d'avoir été parmi les premiers à me suivre, il y a fort longtemps. Vous n'ignorez pas que depuis j'ai étendu mes réseaux partout. En particulier dans l'entourage du maire. Demain, la grande majorité des hommes chargés de sa protection se seront ralliés à moi. Je vous le dis, Grodin est fait comme un rat. Le pouvoir est à portée de main. Lorsque j'aurai éliminé Grodin, plus personne ne pourra s'opposer à moi. Alors, vous serez nommé métropolitte.

- Yöloh guidera vos pas, proféra Amon Doe de manière rituelle.

- Allez vous reposer maintenant. Une chambre a été aménagée au Saint Ksar à votre intention. Demain matin, quand débutera l'assaut du Panier, nous rendrons visite à Monsieur le maire.

Le kappo fit claquer ses bottes d'un geste martial.

Il disparut dans la crypte.

Mercredi 12 août, cinq à neuf heures du matin

Au Panier, au petit matin, tous les combattants s'étaient positionnés derrière les barricades. Les forces amassées face au dernier bastion de la résistance étaient considérables. Le combat serait inégal. Dernier baroud d'honneur avant la grande liquidation.

Le Soleil s'éleva dans un ciel azur. La journée serait suffocante.

Des deux côtés, l'on s'observait, l'on jugeait les forces de l'autre. L'on patientait. Les schtakhs attendaient l'ordre d'attaquer. Il était attendu pour neuf heures.

À huit heures, Noor s'installa, machette en main, à côté de RBL et Fran6. D'ordinaires lisses et peignés, ses longs cheveux noirs n'étaient plus qu'un fatras désordonné. Sa main tremblait. Esprit absent dans un corps vide, elle avait l'air de ne pas être toute là. Vers huit heures et quart, sans mot dire, elle se mit devant la barricade, face aux schtakhs. Elle brandit sa machette et poussa un long hurlement animal. Elle se rua, seule et désespérée, à l'assaut des schtakhs. Ni RBL, ni Fran6, ni personne d'autre, n'eurent le temps de la retenir. Elle avait parcouru la moitié de la distance qui la séparait de l'ennemi lorsqu'elle s'écroula, atteinte au coeur par une balle assassine. Un coup de feu suivi d'un silence assourdissant. Noor venait de se suicider. Son corps gisant demeura dans cet entre-deux. Il eut été trop risqué d'aller le récupérer. Funeste spectacle pour les insurgés, comme une sinistre prédiction de leur avenir proche.

À Noailles, Lize resta toute la nuit amorphe, face au corps du Père Blaize. Tuer cet homme, même si elle n'avait pas eu le choix, l'avait instantanément consumée. Elle mit des heures à reprendre ses esprits. Ses vêtements, son visage, ses bras, étaient couverts de sang. Elle passa dans l'arrière-boutique, il s'y trouvait un tonneau d'eau. Elle enleva ses vêtements, se débarbouilla. Elle s'habilla avec les habits propres qu'elle avait mis dans son sac, attacha ses cheveux en un chignon serré et retourna dans la première pièce.

Le Père Blaize était étendu dans son sang. Lize vomit le peu qu'elle avait dans le bide.

Elle récupéra son traité de phytothérapie, qu'elle mit dans son sac avec le pot de remède au colchique, puis elle nettoya les taches de sang sur son couteau et le plaça au niveau de son pubis. Craignant d'être fouillée à son arrivée chez Grodin, elle laissa la machette. Lize jeta un dernier coup d'oeil au traître et se dirigea vers la sortie, avant de se raviser.

Elle considéra la boutique. Cet endroit où elle s'était épanouie, où elle avait été heureuse, où elle s'était confiée au Père Blaize, cet endroit désormais l'écoeurait. Elle attrapa une boîte d'herbe odorante et en vida le contenu par terre. Elle déversa les autres boîtes au sol jusqu'à former un

tas, puis alla chercher le foin que Blaize vendait comme nourriture pour le bétail, et l'entassa par-dessus le reste. Elle fourra une bougie allumée au milieu des herbes sèches, qui s'enflammèrent aussitôt. Le feu se mit à manger les étals et le mobilier, tous faits de bois. Lize se précipita à l'extérieur. La rue Méolan était vide.

Il était huit heures trente lorsqu'elle traversa la rue de Rome. Lorsqu'elle arriva sur les hauteurs du Roucas-Blanc, elle aperçut une épaisse fumée du côté de Noailles.

Au Saint Ksar, Ramos se leva à cinq heures tapantes. Il but un verre d'eau claire et s'en alla prier à la chapelle. Il y resta seul jusqu'à huit heures, appelant la grâce de Yöloh dans une méditation ardente. Il retourna dans ses appartements, n'avalait rien.

Amon Doe s'éveilla à sept heures et se fit servir un copieux petit déjeuner. Il pria lui aussi, avant de rejoindre son maître autour de huit heures trente.

Grodin avait tourné longtemps dans ses draps de soie avant de trouver le sommeil. Ses rêves de rédemption étaient vains. Pris entre deux dispositions opposées et irréconciliables, il hésitait. Il n'avait d'autre choix que de réprimer, encore et toujours. Mais ceux sur qui il s'apprêtait à abattre sa fureur étaient les siens. Ce petit peuple du Panier dont il s'était extrait. Il était un fils de rien, un degun, et toutes ses richesses, ses bagues, ses bijoux, son palais ne pouvaient rien y changer. Il savait le mépris des vieilles élites pour sa personne, qu'il ne tenait que par la peur. Durant la nuit, il avait rêvé de son enfance, de ce minot qui courait avec ses copains dans les ruelles du Panier. De ses premières amours. Tout cela était si loin. Il était devenu le plus riche et le plus puissant, et pourtant il était rongé par la culpabilité. Mais il le fallait, il le ferait. Il allait faire brûler le Panier. Tant pis pour les souvenirs d'enfance.

À sept heures trente, sa gouvernante frappa à la porte de sa chambre, portant sur un plateau un festin.

À huit heures quinze, il s'installa à son bureau. Cinq minutes plus tard, Dom Iniktian annonça une visite inattendue.

À neuf heures moins cinq, Grodin fit envoyer un télégramme ordonnant aux schtakhs massés face au Panier d'attendre.

Mercredi 12 août, neuf heures

Les livraisons avaient lieu le mercredi matin. Les prétoriens qui montaient la garde devant le palais du maire ne s'étonnèrent pas de voir la jeune herboriste se présenter au portail. Nills la mena jusqu'à l'intendant, qui l'accompagna à travers les couloirs du palais. Le remède, confia-t-il, avait eu des résultats inespérés sur le vieil homme. Monsieur le maire avait fort à faire aujourd'hui, mais il tenait à la recevoir en personne. Elle avait bien fait de venir tôt. Après, il n'aurait plus été disponible.

Pénétrer chez Grodin s'était révélé bien plus simple que ce qu'elle avait imaginé. C'était presque trop facile.

Les dés étaient jetés. Elle ne pouvait plus reculer. Son coeur pulsait à cent mille battements par minute.

Grodin était assis derrière son imposant bureau. Ses traits s'égayèrent lorsqu'il vit Lize :

- Entrez, ma chère !

Lize s'avança et se prosterna :

- Le Père Blaize m'a envoyé vous apporter de quoi vous soulager, Monsieur le Maire.

Lize sortit la boîte de remède de son sac et le tendit à Grodin. Il soupesa l'objet :

- Vous n'imaginez pas à quel point ce baume me soulage !

- C'est là ma plus belle récompense.

- Pourriez-vous m'en appliquer sur les jambes, comme vous l'aviez fait la fois précédente ?

C'en était plus que ce que Lize espérait :

- Monsieur le Maire veut-il s'asseoir dans ce fauteuil ?

Le vieil édile ne se fit pas prier. S'il savait. Ce n'était pas le moment de flancher. Il s'installa dans le fauteuil. Il faudrait agir vite, sans trembler. Elle n'aurait pas de seconde chance.

Le maire empoigna une clochette qu'il fit retentir. Deux prétoriens entrèrent. Ils ceinturèrent Lize, qui se retrouva aussitôt entravée. L'un des gardes la fouilla et confisqua son couteau.

Grodin reprit place à son bureau.

- Je ne voudrais pas que vous mettiez à exécution votre plan visant à m'assassiner. Puisque vous êtes bien venue ici dans ce but, Lize, n'est-ce pas ?

Lize se mura dans le silence. Comment savait-il ? Comment connaissait-il son prénom ? Elle n'avait pas souvenir de le lui avoir dit.

Satisfait de son effet, Grodin reprit :

- Nous avons à parler.

- Je n'ai rien à vous dire. Faites ce que vous avez à faire.

Il joignit ses mains et sourit :

- En es-tu si sûre, jeune fille ? Dit-il. Il ajouta d'autorité : Gardes, faites entrer ces dames.

Une porte dérobée s'ouvrit. Une vieille dame noire entra dans la pièce. Kimy la suivait. Le regard de Lize alla de Grodin à Kimy et de Kimy à la femme. Kimy aussi les avait trahis ? Elle était impliquée dans la mort d'Amhénotepe ? Sa présence auprès du maire en attestait. Lize remua, rua, se débattit. Les prétoriens accentuèrent leur emprise.

Kimy s'approcha :

- Détends-toi. Je vais tout t'expliquer. Ce n'est pas ce que tu crois.

Lize lui cracha au visage.

- Sale pute !

Grodin semblait se repaître de la situation. Kimy s'adressa à la femme :

- Dites-lui. C'est le moment.

La vieille dame avait plus ou moins le même âge que Grodin. Elle était de petite taille, fort en chair. Sa peau était d'un noir profond. La plupart de ses dents manquaient. Au milieu de son visage tout en rondeurs, un nez allongé sous deux petits yeux sombres, restés vifs malgré le poids des ans.

- Je m'appelle Fatou. Je suis ta grand-mère.

À nouveau, le regard de Lize alla de Fatou à Kimy, de Kimy à Grodin. Si cette femme était bien ce qu'elle affirmait, alors qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire chez Grodin ? Et pourquoi Kimy était-elle là aussi ? Grodin se jouait-il d'elle en attendant de voir quelle serait sa réaction ?

- Tu croyais vraiment qu'il aurait suffi de te présenter chez moi et de m'assassiner ? Il se gaussa. Tu n'y serais jamais parvenue ! Je suis bien protégé ici, et même du haut de mon grand âge, je suis toujours capable de me défendre !

Grodin serra son poing comme s'il écrasait un moustique. Il eut ensuite un geste en direction des deux prétoriens :

- Messieurs, veuillez relâcher mademoiselle Lize. Il s'adressa à elle : au moindre geste inconsidéré mes hommes te ceintureront à nouveau.

Lize se tint tranquille.

- Voilà. Reste calme. Pas de geste brusque, dit Kimy. On va tout t'expliquer. Tu m'écoutes Lize ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête. Intérieurement elle bouillait. Elle aurait pété les dents à Kimy si elle avait pu.

Kimy commença par raconter comment son intuition avait permis à Augustin de retrouver la trace de sa grand-mère. Elle n'en avait pas parlé à Lize : elle n'était pas sûre d'elle et ne voulait pas lui donner de faux espoirs.

- Ça m'est revenu le soir après la cérémonie.

Kimy envisagea Grodin avec répugnance. Elle aussi l'aurait bien crevé, si les circonstances étaient différentes. Elle rentra sa rage et se tourna vers la femme :

- À vous, Fatou.

Sa blouse était usée, et toute tachée.

- Quelle surprise quand Augustin est venu frapper à ma porte ! Je me demandais ce qu'il me voulait ce petit. Quand j'ai compris que ma petite-fille était vivante, je suis partie avec lui. Une fois que nous avons retrouvé Kimy, je lui ai tout raconté. Tout ce qui n'avait jamais été dit. Nous avons pensé qu'il fallait t'en informer au plus vite. Hier, nous sommes venues à Marseille. Nous n'imaginions pas ce qu'il s'y tramait. La confusion était partout.

Grodin, calé au fond de son siège, les mains jointes, n'en perdait pas une miette.

- On ne savait pas où te trouver, poursuivit Fatou. Kimy pensait que tu devais être au Panier.

Ça a été toute une histoire pour entrer dans le quartier. Mais, dans la nuit, nous y sommes parvenues. Nous avons rencontré les amis de Kimy. Ils nous ont raconté l'attaque de la tour, votre emprisonnement au Ksar, l'évasion, la fuite. Mais personne n'avait l'air de savoir où tu étais passée.

- Jusqu'à ce que je tombe sur Fran6 ! Je n'en croyais pas mes yeux ! Ajouta Kimy. Il a compris de suite : il avait refusé de t'aider et tu avais décidé d'agir seule. Quelqu'un t'avait vu sortir du quartier. Cela confirma nos craintes.

Fatou s'emporta :

- Il ne faisait pas le malin ce grand benêt ! Il s'est pris une sacrée engueulade quand on a compris que tu étais partie du Panier pour accomplir ton plan !

- Plan, qui, je le crains, semble totalement compromis, badina Grodin.

- Vous n'êtes qu'un assassin ! Tout se paie un jour ou l'autre ! Si ce n'est pas moi, d'autres se lèveront ! Rugit Lize.

Grodin ne réagit pas. Il s'adressa aux prétoriens :

- Messieurs, laissez-nous. Je pense que mademoiselle Lize va se tenir tranquille. N'est-ce pas, jeune fille ?

Lize confirma. Sa curiosité suppléait son désir immédiat de vengeance.

Derrière le masque de fer, Grodin était habité par une vive émotion :

- Cette comédie a assez duré. Allez Fatou, dis-lui !

Il la regardait avec tendresse.

- Quelle idée t'es donc passée par la tête ? Tu es bien comme ta mère : impulsive, fonçant droit devant et tant pis pour les conséquences ! Je savais que tu allais droit à ta perte. Si je n'intervenais pas, je n'aurais jamais l'occasion de te rencontrer. C'est pourquoi j'ai décidé de te devancer. Kimy a tenu à m'accompagner. Nous sommes arrivées une demi-heure avant toi.

- Je ne comprends toujours pas ce que vous faites là.

- Accroche-toi bien, dit Kimy.

Fatou prit une profonde inspiration :

- L'homme que tu as face à toi est ton grand-père. Grodin est le véritable père de Lucia. Tout comme moi, il ne savait pas que tu étais en vie, et encore moins que tu avais échoué à Marseille.

Lize prit l'information comme on reçoit une énorme gifle. Tirillée par des émotions contradictoires, elle avait du mal à rassembler ses esprits :

- Ce n'est pas possible. Mon grand-père s'appelait Joseph. Elle apostropha Kimy : tu me l'as dit et ça m'a été confirmé par ses anciens voisins. Il est mort de maladie il y a des années.

Fatou n'était que douceur et rondeur :

- Joseph était mon mari. Mais il n'était pas le père de Lucia.

Elle désigna Grodin :

- Je ne sais pas si tu le sais, mais ce monsieur est originaire du Panier.

Lize ne l'ignorait pas.

- Nous avons tous deux grandi Place des Moulins. Nous nous connaissons depuis toujours. Nous avons eu une relation secrète durant plusieurs années.

- Tu étais l'épouse de Joseph et j'étais marié à ma douce Ouria.

- Tu étais déjà bien trop accaparé par tes affaires. Fatou se tourna vers Lize : Il contrôlait le Panier. Son pouvoir commençait à s'étendre au-delà du quartier. Ce n'était pas un climat acceptable pour élever une enfant. Et puis, cela ne se faisait pas. J'étais mariée, lui aussi, et nous n'avions pas d'avenir tous les deux. Afin de protéger Lucia nous avons décidé de garder cette relation secrète. Le seul qui a su était Joseph. Il a bien fallu qu'il s'en accomode. Personne n'osait s'opposer à Grodin. Joseph a donc élevé Lucia comme sa propre fille. Grodin a veillé sur elle, de loin. Il a payé l'école. Il faisait parvenir des cadeaux le jour de son anniversaire. Jusqu'à la révolution, Lucia ne savait pas que Joseph n'était pas son père.

Lize hallucinait complètement. Elle n'en croyait pas ses oreilles.

- Ce n'est pas lui qui a commandité l'assassinat de Lucia, affirma Kimy.

Ce que Grodin confirma.

- Il n'aurait pas fait tuer sa propre fille ?

- Absolument, confirma Fatou.

- Il vous manipule ! Il a fait massacrer tout le monde, pourquoi pas elle ?

- Il est tellement avide de pouvoir que ça se pourrait. Mais ce n'est pas le cas, dit Kimy.

Grodin demeurait silencieux.

- Et quand bien même ! Il a sur ses mains le sang de Vicctor, d'Amhénotepe, et de tous les autres. Il mérite la mort !

- Là aussi tu dis vrai.

- Ça suffit ! Aboya Grodin. Je n'ai pas commandité l'assassinat de Lucia puisque c'est moi qui l'ai informée de la répression qui venait et qui l'ai persuadée de quitter Marseille.

Kimy compléta :

- Tu te souviens, on avait parlé de cette réunion secrète à la Grotte des Accoules ?

- Oui.

Fatou reprit à la suite de Kimy :

- Cette réunion a été provoquée par Lucia à la suite de sa rencontre avec son père, deux jours avant, chez Joseph et moi, à la Montée des Accoules.

- Ce qui explique pourquoi Lucia rechignait tant à révéler de qui elle tenait ses sources, dit Kimy. Ça a dû drôlement la chambouler de savoir qu'elle était la fille de notre pire ennemi.

- Ça a été un choc, admit Fatou.

- C'était déjà trop tard. La répression était engagée. Les Zulus étaient finis, ils allaient être décimés. Il fallait que je donne des gages aux puissants. Mais j'ai tout fait pour protéger Lucia ! Grodin semblait navré. Lize n'éprouvait aucune sorte de compassion pour lui :

- On a toujours le choix.

- C'est possible, concéda le maire.

- Vous n'êtes qu'un monstre !

- Si ce n'est pas vous qui êtes responsable de la destruction du Camp d'Antoune, qui alors ? Interrogea Kimy.

L'image du Père Blaize gisant dans sa flaque de sang refit surface. A l'heure qu'il était, il ne devait rester de lui que des cendres.

- Je sais qui l'a dénoncée.

Les trois autres dévisagèrent Lize.

- Si j'avais su... Je lui faisais confiance. Il a trahi ma mère et il m'a trahi ensuite.

L'image du Père Blaize se jetant sur elle, les yeux révulsés. Elle revit la lame s'enfoncer dans sa gorge, elle sentit l'odeur du sang tiède s'insinuer dans ses narines.

- La balance, c'était Le Père Blaize.

- Ton patron ?

- Lui-même. Il a grandi au Panier et il connaissait ma mère. C'est lui qui l'a dénoncée. Et c'est lui qui m'a dénoncée vingt-cinq ans après. Il a su qui j'étais avant que je ne le comprenne moi-même. Mais j'étais persuadée qu'il nous avait vendues à vous, Grodin.

- Je ne le connaissais pas. J'ai entendu parler de lui bien plus tard.

- Le Père Blaize ? Questionna Fatou. Ça ne me dit rien.

- Blaize est un nom d'emprunt. Son vrai nom est Maximilien.

Fatou se frappa la main sur la cuisse :

- Maximilien tu dis ? Ah ça par contre, j'en connaissais un de Maximilien ! Il vivait avec ses parents dans le même immeuble que nous ! Il était toujours après Lucia mais elle n'en avait vraiment rien à faire de lui.

Fatou fouillait dans les tréfonds ses souvenirs :

- Il est possible qu'il ait écouté aux portes. Il était toujours à fouiner, ce minot...

Les pièces s'assemblaient. Lize commençait à entrevoir la vérité.

C'est alors que la double porte en bois sculpté qui donnait accès au bureau de Grodin fut ouverte violemment.

Mercredi 12 août, neuf heures trente

Au Panier, des deux côtés des barricades, l'attente se prolongeait. Nul n'avait la moindre idée de ce qu'il se jouait au même moment au palais.

Ramos, suivi de son fidèle Amon Doe, venait de faire irruption dans le bureau du premier magistrat.

Le kappo n'en menait pas large, il savait qu'il jouait sa vie. En cas d'échec, sa chute serait aussi brutale qu'instantanée. Il reconnut immédiatement Lize.

- Ramos ! Mugit Grodin. Quelles sont là ces manières ? Est-ce ainsi que l'on entre dans le bureau du maire ? Avez-vous perdu toute contenance ? Et vous, Kappo ? Pour qui vous prenez-vous ? Quelle est cette arme que vous portez avec vous ? Sortez ! Et attendez qu'on vous accorde audience.

Ramos n'avait nullement l'intention d'obéir. Fait rarissime : il souriait. Amon Doe vint chuchoter à son oreille. Il haussa les sourcils :

- Eh bien ? Que se passe-t-il ici ? L'on pactise avec les terroristes ? Que fait la Zulu Lize Kaada ici ?

- Sortez immédiatement de cette pièce ! Hurla Grodin.

- Vous n'avez plus aucune autorité. Vos prétoriens se sont ralliés à moi. Ils sont là, derrière la porte et ils n'attendent que mon signal. Mais dans mon immense clémence, et par égard à nos liens familiaux, j'ai décidé de m'entretenir d'abord avec vous.

Sûr de sa supériorité, Ramos tendit deux feuillets à Grodin :

- Voici une lettre affirmant que vous abdiquez en ma faveur. L'autre document est l'acte de divorce avec ma soeur. Vous allez les signer. L'équation est simple : ou vous faites exactement ce que je vous dis et vous aurez la vie sauve. Vous serez envoyé en exil en Corse. Il va sans dire que le sort des terroristes ici présents ne vous appartient plus. Ou vous refusez de signer et vous ne ressortirez pas vivant de cette pièce. Je vous le dis : toute votre garde est à ma solde !

Ramos émit un rire démoniaque. Amon Doe pointa son fusil en direction de Grodin.

Grodin savait que Ramos n'était pas du genre à bluffer.

- M'accorderez-vous la grâce de lire ces documents avant de les signer ? Demanda-t-il.

L'archiprêtre était enclin à la mansuétude. Il savourait ces instants.

- Grâce accordée. Nous avons bien quelques minutes.

Amon Doe mit en joue les trois femmes. Il les somma de s'asseoir sur le canapé et de ne pas en bouger.

Lize avait rassemblé toutes les pièces. Elle n'avait pas l'intention de se taire. Elle désigna Ramos :

- C'est lui qui a commandité l'assassinat de ma mère ! Je le sais !

Elle désigna Amon Doe :

- J'ai tout entendu la nuit dernière, quand vous avez parlé avec le Père Blaize.

Elle relata ce qu'elle avait découvert. Amon Doe et Le Père Blaize, se croyant seuls, avaient parlé sans filtre.

Le kappo la menaça de son arme, s'apprêtant à la réduire au silence.

Ramos l'en empêcha et invita Lize à poursuivre. Visiblement, les circonstances l'amusaient.

- Je me suis trompée sur le commanditaire. J'étais convaincue qu'Amon Doe obéissait à Grodin.

- Insupportable et effrontée ! Voilà la digne fille de sa mère ! Et je dirais, dans ce qu'elle a de plus détestable, la digne fille de son grand-père ! Puisque vous êtes bien son grand-père, n'est-ce pas ?

- On ne peut rien vous cacher, concéda Grodin, amer.

Ramos exultait. Certain de sa victoire, il était porté sur la confiance :

- Oui ! C'est bien moi qui ai ordonné l'élimination de la Zulu Lucia Kaada ! Celui qui s'appelait encore Maximilien Moreno surprit par hasard le parrain Grodin entrer dans l'appartement de ses voisins. Il écouta à la porte et comprit alors que Grodin s'était roulé dans la fange et avait engendré une fille illégitime. Ne sachant que faire de cette information, il se confia à un ami. Cet ami s'appelait Amon Doe. Amon fut l'un de mes premiers fidèles. Il me raconta tout. Je fis savoir à ce Maximilien que s'il m'apportait d'autres renseignements utiles en espionnant la Zulu, il serait récompensé. Il découvrit que Grodin avait renseigné les terroristes et précipité leur fuite. Caché derrière la porte de là où se tenait ce rassemblement scélérat, il eut accès à des renseignements capitaux. Votre fille illégitime était l'une des plus féroces terroristes que nous ayons eu à combattre ! Cela faisait mauvais genre, n'est-ce pas Monsieur le Maire ? Je vous ai toujours considéré comme un être faible, doublé d'un croyant pitoyable. Cette félonie en était la preuve. Vous avez trahi la juste cause que vous serviez ! Mais je ne pouvais pas révéler ce que je savais, au risque de compromettre mon alliance avec vous. J'ai donc financé l'expédition sur mes propres fonds. J'ai armé des disciples de confiance, qui, comme le kappo Amon Doe, me sont restés loyaux jusqu'à aujourd'hui. Je leur ai donné pour ordre de traquer les fugitifs jusqu'au camp d'Antoune et de ne pas faire de prisonniers. J'ai cru jusqu'à peu que la mission avait été parfaitement accomplie. Il désigna Lize d'un doigt rageur : il a fallu que cette petite impudente survive et vienne fouiner ! Mais cela n'a plus d'importance. Votre fin est proche.

Grodin croyait Ramos à sa botte. Il prit subitement conscience qu'il avait été trompé et manipulé.

- Mais pourquoi une telle haine, Archiprêtre ? Lucia était partie sans se retourner, vous auriez pu l'oublier. C'eût été plus simple, dit-il, la mine défaite.

Ramos hurla :

- Non ! Il le fallait ! Elle m'a humilié en public comme personne ne l'a jamais fait !

Il rajusta le col de sa robe. Il n'était d'ordinaire pas homme à perdre son calme.

- À quelle humiliation faites-vous allusion ? Interrogea Grodin.

Fatou avait deviné. Elle devança l'archiprêtre :

- Je me souviens. Lucia, ça l'avait fait rire. On n'était pas d'accord : je lui avais dit qu'elle était allée trop loin. Ça s'est passé deux ou trois ans avant la révolution. À cette époque, Ramos, vous n'aviez

pas l'influence que vous avez aujourd'hui. Suivi par une poignée d'adeptes, vous aviez organisé une procession au Panier. Les gens ne vous connaissaient pas, leur réaction avait été assez hostile. Lucia et ses amis peintres n'avaient trouvé rien de plus intelligent que de se poster sur le toit d'un immeuble et de balancer des litres de peinture au passage de la procession. Si mes souvenirs sont exacts, vous aviez fini couvert de rose de la tête aux pieds.

Ramos perdit toute contenance. Il devint rouge de colère. Ses yeux sortirent de leur orbite :

- Impie ! Infidèle ! Blasphématrice ! Jamais de ma vie je n'ai connu un tel affront !

La rancœur qu'il vouait à Lucia n'avait rien perdu de sa force.

C'était le moment qu'attendait Grodin. Quand Ramos, pris dans sa suffisance et sa morgue, éparpillerait son attention. Il chercha discrètement un étui dissimulé sous le bureau.

Ce qui suivit ne dura pas plus de trois secondes.

D'un geste prompt, Grodin fit apparaître un petit pistolet à la crosse en ivoire. Il visa Ramos. Il tira. L'archiprêtre fut atteint en plein cœur.

Sans son maître Amon Doe n'était plus que degun. Il tourna son arme en direction du maire. Celui-ci le mit également en joue. Les balles se croisèrent. Celle de Grodin toucha le kappo à la tête. Il s'écroula, mort sur le coup.

Grodin, blessé à l'abdomen, émit un profond râle de douleur.

Mercredi 12 août, neuf heures cinquante

Les mutins s'étaient tassés derrière la porte du bureau du maire, dans l'attente d'un signal de Ramos. Lorsqu'ils entendirent les coups de feu, ils entrèrent. Voyant Ramos et Amon Doe gisant, morts, sur le sol, ils furent pris de panique. Le putsch avait échoué. Grodin, fauve blessé, soufflait de courtes inspirations. Il s'adressa à ses hommes en chef absolu :

- Messieurs, une mutinerie est en cours. Qui est votre meneur ?

Les prétoriens, gênés, les bras ballants, ne répondirent pas. Aucun n'avait assez de courage pour s'avancer et en finir avec lui. Un des gardes s'agenouilla, en signe de soumission. Tous les autres suivirent.

Une fois son pouvoir rétabli, Grodin les congédia.

Il se vidait de sang. Il se laissa choir au fond de son siège. Lize se moquait bien de son sort. Fatou, se souvenait de leur idylle. Elle dégrafa la chemise de son ancien amant, en déchira un morceau et appliqua fermement le tissu sur la plaie afin de ralentir l'hémorragie.

- Je sens mes forces m'abandonner. Mon heure est venue ma Fatou.

Il prit sa main dans la sienne. L'amour n'était pas mort entre ces deux-là.

- Tu as encore le pouvoir de changer les choses, lui dit Fatou. Il n'est pas trop tard.

- Le crois-tu ?

- Il le faut.

Il fit venir le jeune Nills, qui, aux premières minutes de la mutinerie s'était dissimulé sous un buisson, dans le parc. Nills lui était resté fidèle. Grodin savait son temps compté. Il commanda à Nills d'envoyer un télégramme. Celui-ci donnait ordre à tous les combattants, shtakhs autant que zeks, de lever le siège et de retourner immédiatement dans leurs garnisons.

Fatou approuva.

Au Panier, peu après, la troupe se retira. Les insurgés crurent à une ruse. Ils maintinrent les défenses et personne ne bougea de son poste. Fran6, n'y tenant plus, descendit de sa barricade et alla récupérer le corps de Noor. Plus tard, il la porterait jusqu'à la Vieille Charité et ferait mettre un linceul sur son corps déjà froid.

Grodin respirait par à-coups. Fatou lui caressait les cheveux et essuyait son front brulant.

- On s'est aimés toi et moi, dit-il.

- Oui. C'était une belle histoire.

Il se souvint de ses rêves de rédemption. La seule chose qui lui importait désormais était de partir avec l'amour de Fatou. Il savait ce qu'il avait à faire.

Il fit rédiger un second télégramme, que Nills fit parvenir à toutes les schtakhyias et kalymas de la ville. Cette missive allait changer le destin de Marseille. Elle comportait quatre courts paragraphes. Dans le premier, Grodin abdiquait, laissant vacant le pouvoir. Dans le second, il proclamait la tenue prochaine d'élections libres où tous les marseillais âgés de plus de seize ans seraient appelés à voter. Le troisième condamnait la religion prypiate et rétablissait la liberté de culte. Chacun, désormais, et comme c'était le cas avant l'avènement de Ramos, pourrait vivre librement sa foi. La Kalyma et toutes les structures établies par l'archiprêtre seraient démantelées. Quant à la Schtakhyia, elle serait réformée en profondeur. La dernière ligne requérait que des émissaires - portant drapeau blanc - soient envoyés auprès des insurgés du Panier pour les informer de ces faits nouveaux.

Le messager fut accueilli froidement. Personne ne croyait à cette nouvelle combine de Grodin.

Fatou lui tint la main jusqu'au bout. À l'article de la mort, Grodin déclara :

- Jamais je ne pourrai effacer les crimes que j'ai commis. J'espère que l'on se souviendra qu'à la fin, j'ai agi dans l'intérêt de tous. J'aimerais vous dire que l'on se retrouvera dans l'Autre Monde, mais il n'y a pas de paix pour les hommes tels que moi.

Il demanda à ce que son corps fût rendu à la mer, puis il succomba.

Lize, Kimy et Fatou quittèrent le palais de Grodin. Nills, qui n'avait plus rien à faire là, et qui n'avait jamais fait de mal à personne, les suivit.

Ceux qui s'étaient compromis dans la dictature de Grodin savaient leurs jours comptés. Certains portaient dans leurs bras des vases en porcelaine, de l'argenterie, des tableaux. Autant de richesses qui serviraient à financer leur exode. Lize aperçut l'intendant Dom Iniktian qui s'enfuyait. Il ne reparut jamais.

Elles ne furent nullement inquiétées.

La calèche de Ramos, noire bordée de jaune et ornée de Radions, attendait, capote baissée, dans la cour du palais. Le cocher avait lui aussi décampé. Lize et Kimy se sourirent. Sans même se parler, elles avaient eu la même idée. Kimy prit la place du cocher. Lize s'installa à ses côtés. Nills aida Fatou à monter à l'arrière. Kimy fit claquer les rênes des chevaux.

Vers onze heures trente, la calèche arriva en vue du Panier. Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que les assiégés comprirent que le messager avait dit vrai.

Les trois femmes furent portées en triomphe.

.49.

Lize aurait voulu se terrer chez elle, pleurer ses morts. Mais les larmes ne venaient pas. Elle se sentait étrangement neutre. Son esprit, pour la protéger face à la violence des traumatismes qu'elle avait subis, avait déconnecté toutes les émotions trop fortes. Elle aspirait à tirer les volets, s'allonger sous un drap et dormir six mois. Elle ouvrirait les yeux et Vicctor lui sourirait. Son coeur refusait de croire ce que son esprit savait. Elle fermait les yeux, puis les rouvrait, mais il n'y avait jamais Vicctor. Elle croyait avoir tout le temps pour lui montrer qu'elle l'aimait. Elle aurait tout donné pour voir encore dans le reflet de ses yeux l'amour qu'il lui portait et qu'il était incapable de dissimuler. Elle regrettait ces moments où ils s'éveillaient et se serraient l'un contre l'autre. Ces réveils qui donnaient l'allant pour affronter l'âpreté du monde.

Vicctor, déjà, lui manquait.

Les flashes de ses derniers instants dans ce cachot sordide s'insinuaient en permanence dans ses pensées. L'image de Vicctor agonisant, mais aussi celles de la détresse de Noor et du sang du Père Blaize, se côtoyaient dans un manège infernal et redondant.

Dès qu'elle était seule elle lui parlait. Allait-il bien ? Était-ce aussi paisible et joyeux qu'on le disait, de l'autre côté ? Elle lui demanda de l'attendre ; que le jour où ce serait son tour, ce soit lui qui soit là pour l'accueillir.

Vicctor lui fit parvenir des signes. De ces petites choses qui - lorsque le coeur sait voir - se révèlent être autant de messages d'amour. Une fenêtre qui claque en l'absence de vent, la flamme d'une bougie qui vacille de façon étrange. Le plus troublant se produisit la seconde nuit qu'elle passa chez elle. Elle s'était recroquevillée sur le divan. Il devait être deux ou trois heures du matin. Elle était aux portes du réveil lorsqu'une voix, masculine, aimante au-delà du possible, vint lui parler. Elle entendit, de façon extrêmement distincte, cette voix qui disait : Lize. Cette voix qui prenait toute la place emplissait tout son crâne. Elle ouvrit les yeux d'un coup. Ce n'était pas un rêve, c'était autre chose. C'était Vicctor qui s'adressait à elle. Elle pleura pour la première fois. Larmes de peine et de joie mêlées.

Le temps de se reconstruire viendrait. Célébrer la vie serait le plus bel hommage qu'elle pourrait rendre à Vicctor. Ça c'était la théorie. Pour l'heure, tout son corps n'était que noeuds et souffrances.

Le vendredi après-midi, avec Franó et Kimy, elle accompagna Fatou jusqu'au palais de Grodin. Fatou tenait à honorer ses dernières volontés. Elle était bien la seule à se préoccuper de son sort. Franó prit le corps de Grodin et le chargea sur une remorque. Ils jetèrent sa dépouille à la mer aux confins de la mangrove du Prado.

On ne retrouva jamais les cadavres de Ramos et d'Amon Doe. Furent-ils emmenés telles des reliques par les fanatiques ou avait-on fait disparaître leurs corps dans le but de les priver de sépulture ? Nul ne le sut jamais.

Le samedi, une longue procession partit de la Vieille Charité en direction de Notre-Dame. Lize, grave et solennelle, marchait en tête du cortège. À ses côtés se tenaient RBL, Djill, Fran6, Kimy, La Loa, Nursultania et Cheikh Sall, entourant les cercueils de Victor et Noor, déposés sur une remorque tractée par un cheval.

Derrière eux suivait une longue file de véhicules identiques, transportant les corps de ceux qui avaient péri.

Une foule immense les accompagnait en silence.

Notre-Dame commençait à se départir de ses atours sinistres. Dès le lendemain de la victoire, les marseillais entreprirent de gratter l'infâme peinture noire qui recouvrait ses murs. Lorsque le cortège parvint en vue de la protectrice de la Cité, celle-ci avait déjà recouvré une partie de ses atours d'antan. La foudre qui l'avait atteinte le lundi d'avant avait rendu à la statue de la femme à l'enfant ses couleurs originelles. À nouveau, elle brillait de tous ses ors.

Les héros de la révolution furent enterrés dans la crypte. Marseille leur garantit ainsi reconnaissance et honneurs éternels. Lize déposa une fleur sur le tombeau de Victor et sortit.

Des nuages gris-noir parsemaient le ciel. Face à elle, un arc-en-ciel enjambait Marseille. C'était Victor qui la couvrait de tout son amour. Victor veillait sur elle désormais. Il la protégerait. Il serait toujours là lorsqu'elle aurait besoin de lui. Il était partie d'elle et jamais elle ne l'oublierait. Cassée, brisée, mais vivante, elle devait maintenant avancer. Retrouver le chemin de la joie.

Lize était celle qui avait mis fin à la dictature de Grodin et Ramos. Elle était attendue. Les gens voulaient la voir, l'entendre, la toucher.

Madame Raffass se vanta dans tout le quartier que l'héroïne de la révolution n'était autre que sa locataire. Elle avait toujours su qu'elle avait quelque chose de spécial, cette minote. Elle répéta à qui voulait l'entendre qu'elle et Victor étaient comme ses enfants.

Dignité. Rester digne. Se tenir debout. Être forte. Il suffisait à Lize de se laisser porter par le courant. Accéder - un jour - à la paix passait par là. C'est pourquoi elle répondit présente à toutes les sollicitations.

Les gens avaient à coeur de reprendre la parole qu'on leur avait retirée. Ils avaient une soif immense de se réunir, de débattre. Partout dans Marseille l'on requérait la présence de Lize. Elle ne manqua aucune des assemblées populaires.

Elle fut fêtée, remerciée, admirée. On lui demanda conseil. Ces attentions l'aidèrent à tenir. L'amour des autres fut le moteur de son retour au monde des vivants. Elle s'ouvrit à la liesse qui étreignait Marseille. Son sourire revint peu à peu. Elle n'oublierait jamais. Mais elle savait que la lumière était le seul chemin.

- Tu subis ou tu sublimes, lui avait dit La Loa.

Marseille, bien vite, liquida l'héritage de Grodin et Ramos. Les prypiates les plus fanatiques furent chassés. La plupart n'arboraient qu'une foi de façade. Ils abandonnèrent les anciennes idoles.

Les élections eurent lieu le premier dimanche de septembre. Dans les jours qui précédèrent le scrutin, un nom commença à circuler en ville. Bientôt, il fut sur toutes les lèvres. Cheikh Sall, qui avait mené la contestation au Panier, qui s'était révélé un leader éclairé et charismatique, fut élu. Il n'avait jamais envisagé de présenter sa candidature. Cheikh n'aspirait qu'à reprendre son activité de cordonnier et à vivre paisiblement au milieu des siens. Mais la pression populaire fut trop forte et il finit par accepter ce qu'il avait dans un premier temps refusé.

RBL rassembla les reliques dissimulées depuis vingt-cinq ans. Il les regroupa à la Vieille Charité. Plus tard, il ouvrirait une école, qui apprendrait aux jeunes générations les disciplines et l'éthique zulus.

Kimy n'avait nul désir de revenir vivre en ville. Fatou possédait une maison à Plan d'Aups bien trop grande pour elle, et des terres qu'elle n'avait plus la force de mettre en culture. Elle proposa à Kimy de venir s'installer auprès d'elle avec ses enfants.

Kimy accepta bien volontiers. Toute rouge et bégayante, elle annonça que Fran6 ferait partie du voyage. On avait toujours besoin d'un homme dans une ferme, prétextait-elle. Ces deux-là s'étaient rapprochés. Cette façon attendrissante qu'ils avaient de se taquiner, de se toucher mine de rien, de se jeter des coups d'oeil complices, ces petites attentions qu'ils avaient l'un à l'égard de l'autre, trahissaient une attirance qui n'irait qu'en s'intensifiant. Comme le fit Kimy, lorsqu'elle lui présenta Vicctor comme un simple ami, Lize s'abstint de tout commentaire.

Le mercredi suivant les élections, un attelage quitta Marseille pour le village de Plan d'Aups, sur les contreforts de la Sainte Baume. Il était composé de Fatou, Kimy, Augustin, Elias, Fran6, Nills, qui n'avait pas de famille, et Lize. Tout le long du trajet, Lize sentit auprès d'elle la présence bienveillante de Vicctor.

La nuit à Plan d'Aups était d'un calme absolu. Lize s'endormit paisiblement. Elle fut assaillie par un violent cauchemar. Peur. Désolation. Flammes plus hautes que des arbres. Cendres virevoltant dans l'air. Fumées âcres.

Un Soleil rouge transperça les nuages.

Sur une hauteur, l'ombre noire d'un cheval cabré. Son cavalier tenait une épée brandie. Ombre chinoise drapée d'une aura sanglante. Une lueur blanche vint depuis la gauche. Elle illumina le visage du cavalier. Lize reconnut les traits du kappo Amon Doe. L'exécuteur des basses oeuvres de Ramos. L'assassin de sa mère. Un souffle se leva. La lumière s'intensifia.

Amon Doe fut emporté dans le néant, disparaissant à jamais.

ÉPILOGUE

Vendredi 10 septembre

Fatou était plus lesté que son aspect ne le laissait penser. Le matin, à cinq heures, elle partit, seule avec sa petite-fille, en direction de la crête de la Sainte Baume. Elles montèrent une vallée en pente douce jusqu'à un col. Sur leur gauche se dressait le pic de Bertagne, un fabuleux roc calcaire qui marquait l'extrémité méridionale du massif. Elles se hissèrent entre les rochers et atteignirent le sommet dans la lumière rosée du petit matin.

La vue majestueuse qui s'offrait à elles portait dans toutes les directions. Derrière elles, se distinguaient la Sainte Victoire, le Ventoux, et les premiers massifs alpins aux sommets dégarnis. Devant, la montagne descendait par des coulées abruptes jusqu'à la vallée. Plus loin, elles aperçurent la mer et les falaises à l'Est de Marseille.

D'aussi loin que remontait la mémoire des hommes, la Sainte Baume avait toujours été considérée comme un lieu mû par de profondes vibrations mystiques. Le pic de Bertagne se trouvait là où les ondes étaient les plus puissantes.

C'était cet endroit que Fatou avait choisi pour s'entretenir avec Lize. Elle avait quelque chose d'important à lui dire. Elles s'assirent sur des pierres plates, face à l'horizon.

Fatou avait mûrement réfléchi les paroles qu'elle allait prononcer.

- Je m'attendais à ta venue.

- Comment cela serait-il possible ?

- J'ai longtemps cru que tu étais morte. Jusqu'à il y a cinq ans.

- Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

- Lucia.

Lize écarquilla les yeux :

- C'est impossible. Ma mère est morte.

- Il y a cinq ans, presque jour pour jour, j'ai reçu sa visite.

- Ma mère serait vivante ? C'est ça que tu es en train de me dire ?

- Oui, ta mère était bien vivante. Ce n'était plus la jeune femme que j'avais connue. Elle avait changé. Pas seulement vieilli. Tout son être était plus froid, plus dur ; tout en irradiant d'une grande force. Elle avait acquis de puissants pouvoirs et s'apprêtait à entamer un long voyage par-delà les mers. Elle avait survécu au massacre du camp d'Antoune. Après avoir été violée, elle fut jetée au bas des falaises qui enserraient le camp et laissée pour morte. Lorsqu'elle reprit conscience, après plusieurs jours à errer aux confins du Monde des Morts, tu avais disparu. Elle

te chercha longtemps, sans jamais te trouver. Mais elle avait la conviction que tu étais vivante. Ce qu'elle m'a dit ensuite je ne l'oublierai jamais.

Lize était pendue aux lèvres de Fatou.

- Que t'a-t-elle dit ?

- Qu'un jour tu viendrais à moi et que tu serais l'instrument de sa vengeance. Elle me confia un objet que je devrais te donner lorsque tout serait fini.

Fatou tendit vers Lize sa main fermée. Elle l'ouvrit, faisant apparaître au creux de sa paume une petite statuette en malachite verte qui représentait une tortue. Sur sa carapace étaient sculptées deux minuscules ailes. Lize la prit dans sa main. Elle l'observa sous toutes ses coutures.

Elle releva la tête.

Au loin, la Méditerranée scintillait de mille feux.

Une voile s'éloignait en direction de l'horizon.

Fin du premier tome.

Lise, la vraie, a vraiment existé.

Chaque matin où je me réveillais auprès d'elle, je la regardais et je me disais : quelle chance j'ai.
Et puis je pensais : quel bonheur !

Lise Cadat est partie subitement, en quinze minutes, dans mes bras, le 29 juin 2023, peu avant vingt heures.

Sans prévenir.

Elle était le centre de mon monde.

En un claquement de doigts on m'arrachait tout ce que j'avais de plus beau.

Au moment où c'est arrivé on était heureux. On avait plein de projets. On parlait de faire un enfant durant l'hiver.

On s'aimait fort.

On se comprenait.

On faisait attention l'un à l'autre.

On était une putain de bonne équipe tous les deux.

Elle avait lu la première version au printemps 2023. Toute la trame était posée, la rédaction bien avancée.

Quelques mois après sa mort j'ai terminé le manuscrit. J'ai corrigé, repris, modifié, resserré, précisé, mais je n'ai pas touché à l'intrigue. Tous les éléments étaient en place avant qu'elle ne s'en aille.

Lise était telle qu'elle est décrite dans ce récit : une femme incroyablement belle, libre, intelligente, drôle, sensible, à l'écoute, engagée, indignée, vive ; tellement vive.

Lise était une merveille.

Elle était de ces êtres qui sont des Soleils.

Elle est l'étoile qui veille sur moi.

Quand tout sera fini ici pour moi je la rejoindrai.²

² Ce texte sera changé dans la version finale.